



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



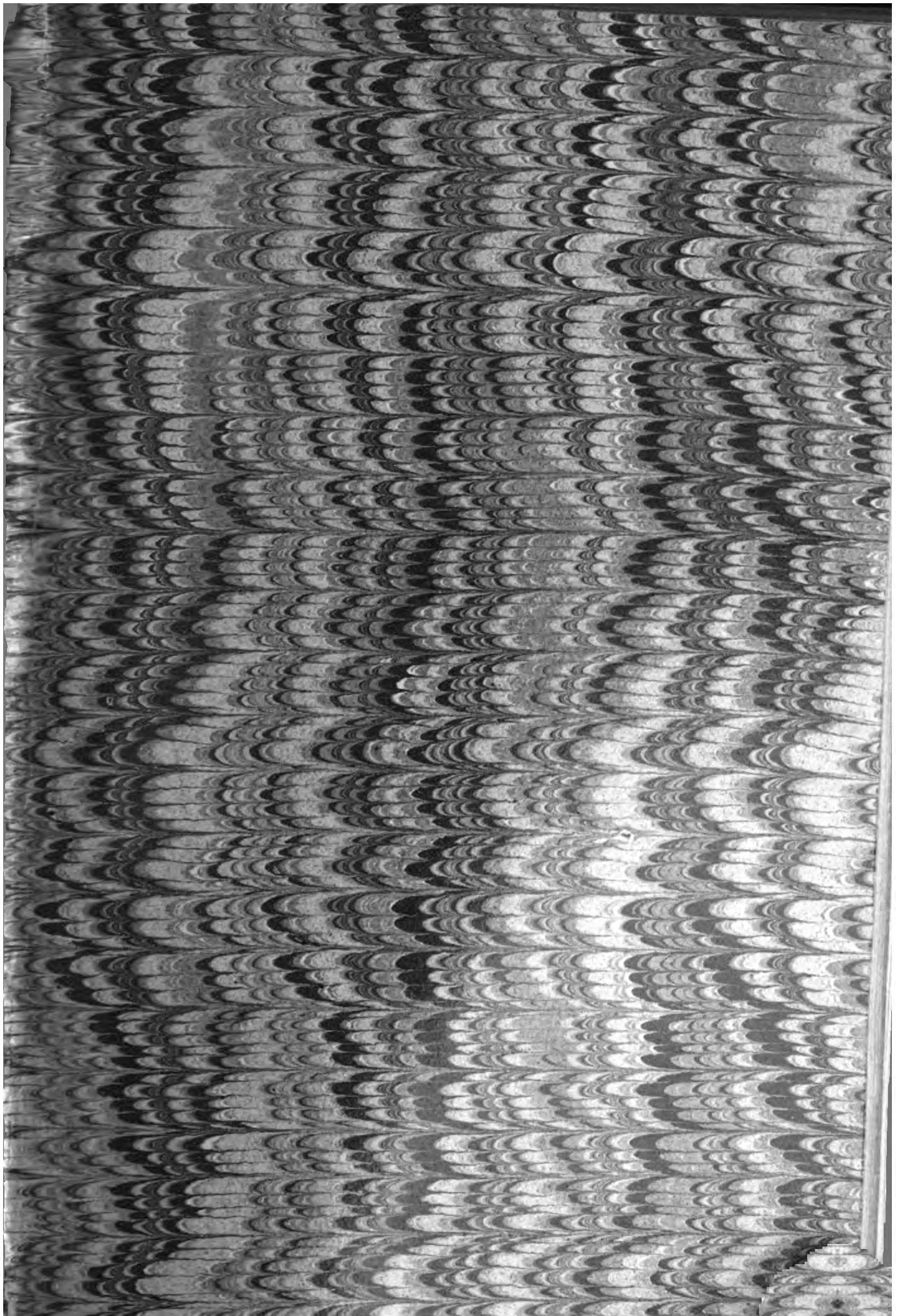
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



~~NS III B 22~~



1/1 7139 A. 6

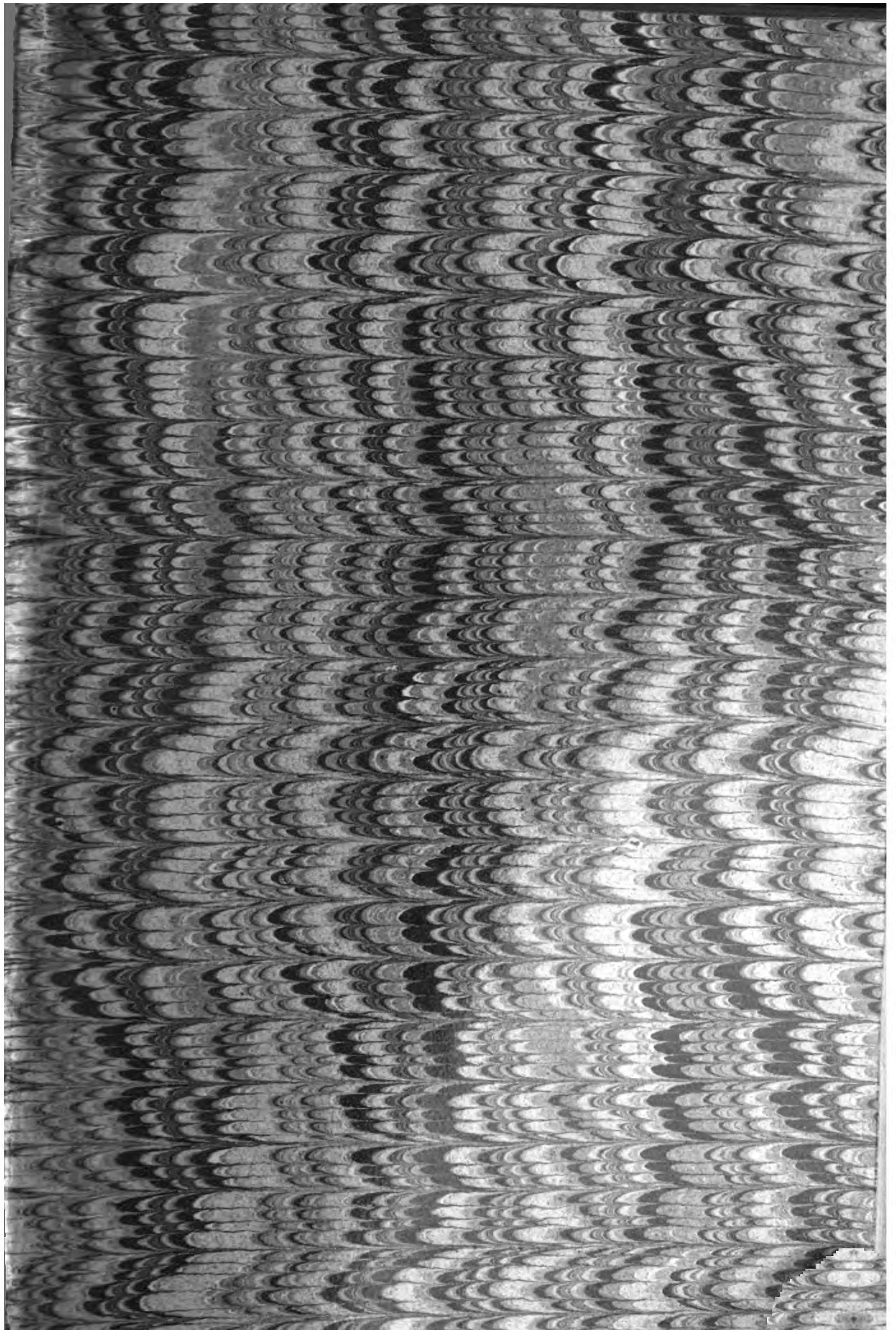


~~NS III B. 22~~

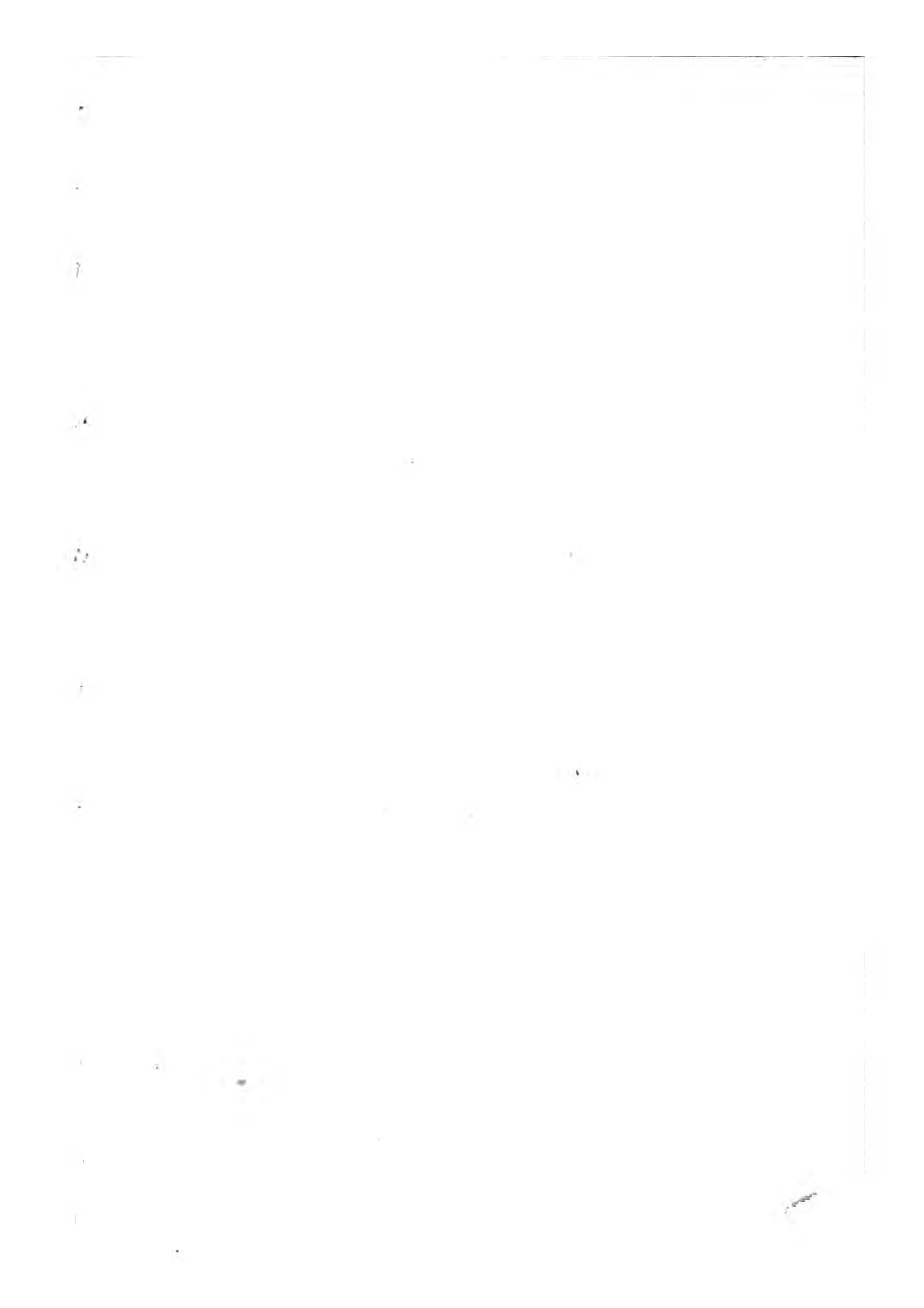


1/1 7139 A. 6

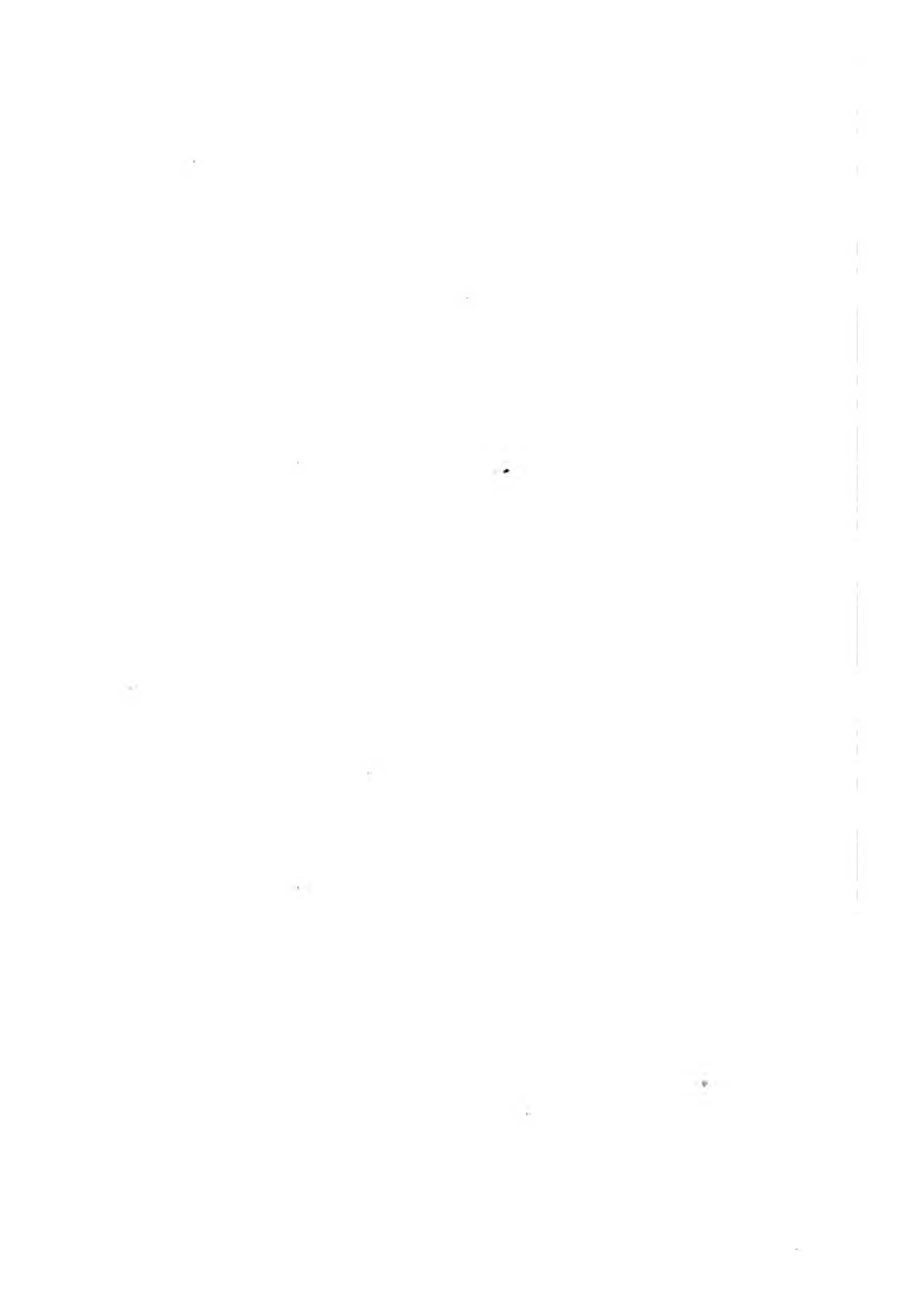




















LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Philoméla*

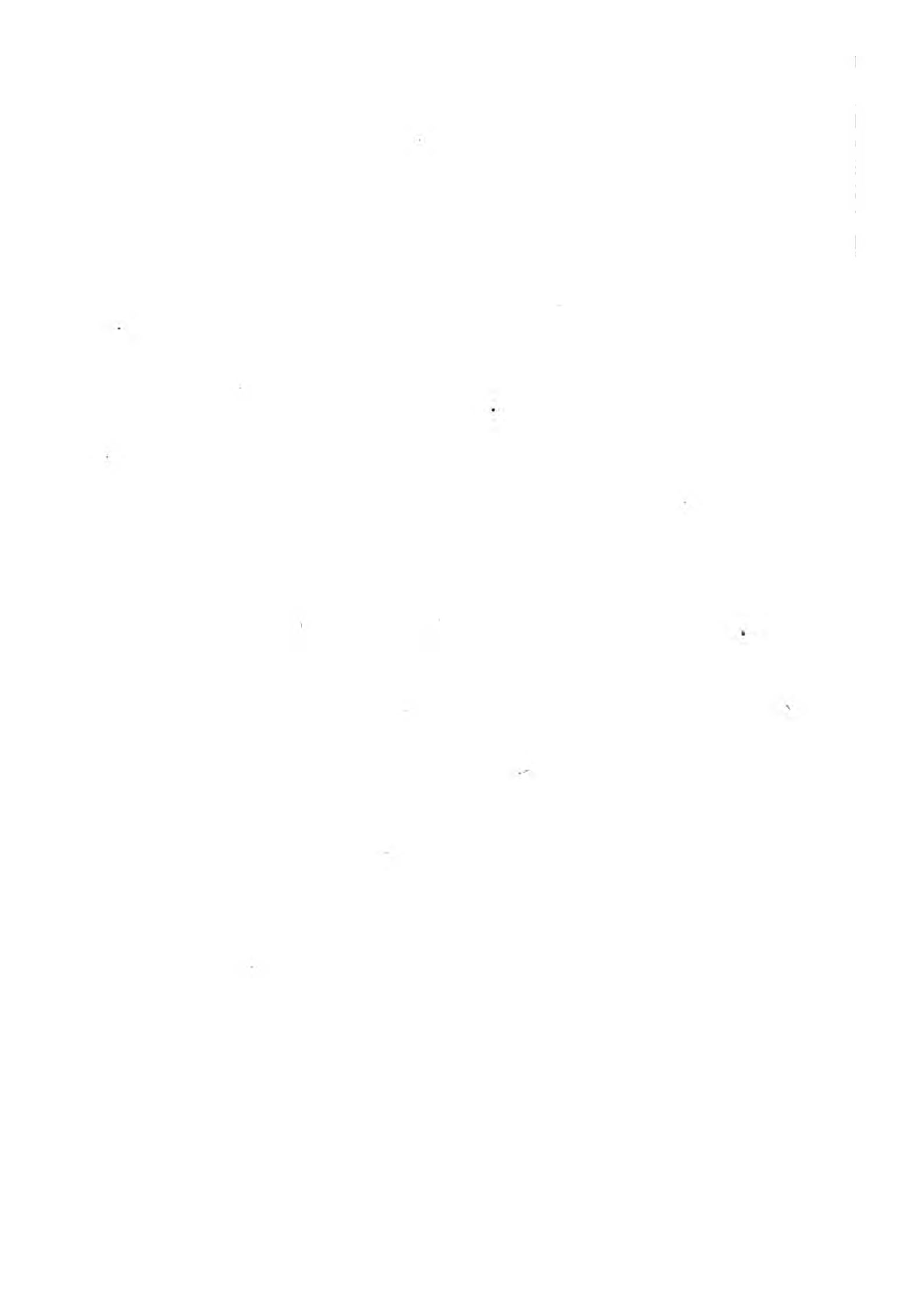


PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



*Les Poésies de Catulle Mendès*



Philoméla

Sonnets. — Pantéleïa. — Sérénades

Pagode. — Soirs moroses

Contes épiques. — Hespérus. — Intermède

Le Soleil de Minuit





sous  
l'invocation  
de  
Victor Hugo

je place humblement  
ce livre

C. M.



# Philoméla

LIVRE LYRIQUE

*A Théophile Gautier*

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

*Philomela*, le premier recueil de vers qu'ait publié Catulle Mendès, a paru en 1863 chez l'éditeur Hetzel. Cette première édition, depuis longtemps épuisée, est totalement introuvable. *Philomela* fait partie de : *les Poésies de Catulle Mendès* (Sandoz et Fischbacher, 1876) mais, dans ce volume, plusieurs pièces avaient été supprimées. *Philomela* est donné ici tout à fait conforme au texte primitif ; à ces différences près que deux ou trois poésies, de la même date, y ont été ajoutées et qu'un poème intitulé : *les Fils des Anges* a été mis au nombre des *Contes épiques*.



CATULLE MENDÈS



# Philoméla



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCCLXXXV



TAYLOR INSTITUTION  
UNIVERSITY  
22 OCT 1959  
OF OXFORD  
LIBRARY



## Prologue

*Deux monts plus vastes que l'Hécla  
Surplombent la pâle contrée  
Où mon désespoir s'exila.*

*Solitude qu'un rêve crée !  
Jamais l'aube n'étincela  
Dans cette ombre démesurée.*

*La nuit ! la nuit ! rien au delà !  
Seule, une voix monte, éplorée ;  
O ténèbres ! écoutez-la.*

*C'est ton chant qu'emporte Boree,  
Ton chant où mon cri se méla,  
Éternelle désespérée,*

*Philoméla ! Philoméla !*







## LE ROSSIGNOL

C'était un soir du mois où les grappes sont mûres,  
Et celle que je pleure était encore là.  
Muette, elle écoutait ton chant sous les ramures,  
Élégiaque oiseau des nuits, Philoméla !

Attentive, les yeux ravis, la bouche ouverte,  
Comme sont les enfants au théâtre Guignol,  
Elle écoutait le chant sous la frondaison verte,  
Et moi, je me sentis jaloux du rossignol.

---

« Belle âme en fleur, lilas où s'abrite mon rêve,  
Disais-je, laisse là cet oiseau qui me nuit.  
Ah! méchant cœur, l'amour est long, la nuit est brève! »  
Mais elle n'écoutait qu'une voix dans la nuit.

Alors je crus subir une métamorphose !  
Et ce fut un frisson dont je faillis mourir.  
Dans un être nouveau ma vie était enclose,  
Mais j'avais conservé mon âme pour souffrir.

Un autre était auprès de la seule qui m'aime,  
Et tandis qu'ils allaient dans l'ombre en soupirant,  
O désespoir ! j'étais le rossignol lui-même  
Qui sanglotait d'amour dans le bois odorant.

Puis elle s'éloigna lentement, forme blanche,  
Au bras de mon rival assoupie à moitié ;  
Et rien qu'à me voir seul et triste sur ma branche  
Les étoiles du ciel s'émurent de pitié.

Ce fut tout ; seulement, dès l'aurore prochaine  
(Je n'ai rien oublié : c'était un vendredi)  
Des enfants qui passaient virent au pied du chêne  
Un cadavre d'oiseau déjà sec et roidi.

« Il est mort ! » dirent-ils, et de son doigt agile  
L'un d'eux creusa ma fosse à l'ombre d'un roseau,  
Et, tout en enfermant mes plumes sous l'argile,  
Il pria le bon Dieu pour le petit oiseau.





## ARIANE

Azur, neige, cinabre !  
Splendeur et pur dessin  
Du sein  
Dont la pointe se cabre !

Fureurs de l'astre ! essor  
Rouge dans la nuit noire ;  
O gloire  
Des chevelures d'or !

Aube immense des pôles!  
Baiser torrentiel  
    Du ciel  
Sur les belles épaules!

Vague dispersion  
Des célestes fumées  
    Pâmées  
Dans les bras d'Ixion !

Candeur des citronnelles!  
Mânes des lys défunts!  
    Parfums  
Des lampes éternelles!

Rythme pompeux du vers !  
Blanches apothéoses  
    Des choses  
Dans les soleils ouverts !

Déchirement des voiles,  
Et tout ce que l'orgueil  
    De l'œil  
Cherche dans les étoiles,

Les Dieux l'ont amassé  
Dans les bras d'Ariane,  
Liane  
Où je suis enlacé !

Ariane, farouche  
Habitante des bois,  
Je bois  
Les baumes de ta bouche !

C'est toi qui me conduis  
A travers l'épouvante  
Vivante  
Des forêts et des nuits !

Les bêtes, dans nos courses,  
Te suivent par convois ;  
Ta voix  
Charme le cœur des ourses !

Les chats-tigres félons  
Baisent avec délices  
Les lisses  
Rougeurs de tes talons !

Tu courbes la panthère  
A subir comme moi  
    La loi  
Divine d'un mystère!

O reine enfant! tu peux  
Interrrompre d'un geste  
    La sieste  
Des grands lions pompeux

Et, caprices énormes,  
Rougir leur vaste flanc  
    • Du sang  
Des mûres ou des cornes,

Et mêler à foison  
Leur crinière moins blonde  
    A l'onde  
Folle de ta toison,

Et bientôt sur les lierres  
T'assoupir à demi  
    Parmi  
Leurs troupes familières,

Cependant que le feu  
De ta lèvre m'abreuve,  
O veuve  
Adorable d'un Dieu !

Mais, enfant, puisque l'ombre  
Des grands ravins te plait,  
Il est  
Une forêt plus sombre.

Ta nuque où l'astre luit  
N'a pas d'or sous le peigne  
Qui teigne  
D'aurore cette nuit !

Solitudes funèbres  
Que roule vers l'enfer  
La mer  
Houleuse des ténèbres !

Là, jamais le sanglant  
Éclair de l'escarboucle  
Qui boucle  
Ta ceinture à ton flanc,



Ni ton regard qui creuse,  
Comme un soleil, des trous  
D'or roux  
Dans la nuit ténébreuse,

Ni tes lèvres en fleurs  
Ne pourraient faire luire  
Le rire  
Éclatant des couleurs !

C'est l'énorme broussaille  
Et l'ancre et le ravin  
Qu'en vain  
L'aube candide assaille,

C'est le gouffre vainqueur  
Du ciel et le désastre  
De l'astre,  
C'est mon cœur ! c'est mon cœur !

O détestable gîte  
De monstres ! longs abois  
Du bois  
Qu'un souffle impur agite !

Dans les repaires noirs  
Où leur venin s'égoutte,  
J'écoute  
Ramper mes désespoirs !

Mes remords, bêtes mornes,  
Passent en défaillant,  
Fouillant  
Leurs ventres de leurs cornes,

Et des singes poltrons  
A la paupière bleue  
La queue  
S'enlace autour des troncs !

Amoureuse des roses  
Et des œillets naissants,  
Descends  
Dans mon cœur, si tu l'oses,

Dans mon cœur dévasté,  
O vivante statue  
Vêtue  
De ta seule beauté !

Sois l'amour ! sois l'aurore !  
Perce, rayon d'azur,  
Le mur  
De la nuit incolore !

Que sur l'ombre l'amour  
Éperdu se déploie  
Et noie  
La haine dans le jour !

Et les monstres infâmes  
Sentiront, sous tes yeux,  
En eux  
Des éclosions d'âmes !

Et, pareille au chasseur  
Qui rapporte avec joie  
Sa proie,  
Ariane, ma sœur,

Des gouffres infertiles  
Quand tu remonteras,  
Les bras  
Enlacés de reptiles,

La troupe des amants  
Chantera sur l'ivoire  
    La gloire  
Des sourires charmants,

Et, reine aux belles poses,  
On te verra, le soir,  
    T'asseoir  
Dans les apothéoses!

Tandis que, triomphant,  
Je baiseraï tes roses  
    Décloses,  
O délicate enfant

Dont le rire m'accueille,  
La nuit, dans les massifs  
    Lascifs  
D'orne et de chèvrefeuille!





## LE BÉNITIER

*A Léon Cladel*

L'enter qui donne aux lys le poison des ciguës  
A mis en Elle un charme exécrationnel et vainqueur ;  
Avec sa dent de neige aux morsures aiguës  
Cette méchante femme a déchiré mon cœur.

Dans ma lâche poitrine elle a fait une brèche  
Afin de déchirer mon cœur, et c'est son jeu  
Familier d'y planter son doigt comme une flèche !  
Elle a l'humeur joyeuse et ne croit pas en Dieu.

---

On ne la vit jamais se signer, accourue  
Dans l'église à l'appel désespéré du glas ;  
Lorsque les corbillards défilent dans la rue,  
Elle a des mots charmants qui font rire aux éclats.

La nuit, dans les langueurs chaudes de l'insomnie,  
Elle quitte parfois ma couche, et les démons  
L'accueillent à la fête énorme où communie  
Le peuple des damnés éperdus sur les monts !

Et quand l'aurore a terrassé la messe noire,  
L'infâme dans mon cœur saignant, saignant toujours,  
Afin de compléter le rit blasphématoire,  
Trempe son ongle rose et se signe à rebours.





## L'ENNEMIE

O toi ma vie, ô toi mes cieux,  
Je hais ton front, je hais ta lèvre  
Et tes yeux qui donnent la fièvre  
Comme des lacs pernicieux.

Je maudis mon âme asservie  
Dans tes profonds cheveux de jais,  
Et, tout entière, je te hais,  
O toi mes cieux, ô toi ma vie !

---

Mais non, je mens, tu le sais bien ;  
Mon être a dans toi ses racines,  
Et vainement tu l'assassines  
Et tu le damnes, il est tien.

J'aime ton front, tes yeux, ta joue,  
O mon enfer, ô mon trépas,  
Et tes cheveux qui ne sont pas  
De ces liens que l'on dénoue.

Le mal m'est doux, le joug m'est cher,  
Et jusqu'au jour du cimetière  
Je t'adorerai tout entière,  
O mon trépas, ô mon enfer !







## MARMOREA

Savez-vous un pays où la fleur a des ailes ?  
Savez-vous un pays où l'aile a des parfums,  
Où les roses d'avril en place d'immortelles  
Fleurissent le tombeau de nos amours défunts ?

Où, sur les monts bombant l'échine de la plaine,  
Le platane au tronc lisse et l'orme au pied moussu  
Cliquètent, pleins d'oiseaux, de chansons et d'haleine,  
Comme un grelot d'argent sur le dos d'un bossu ?

---

Où le flot, dans un bain de fluides étreintes,  
Des baigneuses, le soir, berce la nudité ;  
Où le sable du bord conserve les empreintes  
Des enlacements nus pendant les nuits d'été ?

Là, parmi les buissons, rayonnante et sans voiles,  
Une apparition glisse comme un follet.  
— Belle fille, statue, aux deux grands yeux, étoiles  
Que la Nuit laissa choir dans un ruisseau de lait,

Quel ciseleur de mots, quel sculpteur de pensées,  
Que Dieu pour travailler les durs métaux créa,  
Arrondira le vol des strophes cadencées  
Au moule de ton sein, blanche Marmorea ?





## LA DÉLICATE

J'ai conduit ma mie au village,  
Parmi les bois et les prés verts;  
Au cri des vagues sur la plage  
Nous avons répondu des vers.

Nous avons gravi la colline  
Le long des buissons épineux,  
Et sa robe de mousseline,  
En passant, s'accrochait aux nœuds.

Sa bouche riait sur ma bouche  
En devisant près du ruisseau ;  
Mais son pied fait pour la babouche  
Tressaillait au contact de l'eau.

Puis ce miroir, qui se rebelle,  
Éraillé par les cailloux blonds,  
Ne la faisait pas assez belle,  
Et ma muse m'a dit : Allons !

A cheval sur un beau nuage,  
Rose flocon, houppe de lait,  
J'ai conduit ma mie au rivage  
Où l'idéal étincelait.

Là, parmi les Edens sans voiles,  
Elle cueillait d'un doigt mignon  
Ces fleurs d'or que l'on nomme étoiles  
Et les plantait dans son chignon !

Mais lasse, un jour, dans l'étendue  
De poursuivre un follet trompeur,  
A mon cou doucement pendue,  
Tremblante, elle m'a dit : J'ai peur !

Alors, à la blonde volage :  
O muse blonde, que veux-tu ?  
Tu n'aimes pas le gai village,  
Son église au clocher pointu,

Les grillons chantant sous le seigle,  
Les bergers dormant sous les houx,  
Et tu n'as pas les yeux d'un aigle  
Pour subir le grand soleil roux !

Veux-tu, pleurant sur une tombe,  
Habiller tes chansons de deuil ?  
Hélas ! une larme qui tombe  
Rougirait le coin de ton œil.

En fière amazone équipée,  
Aimes-tu les combats sanglants ?  
La sueur rouge de l'épée  
Déshonorerait tes pieds blancs.

Et la belle a dit : Ce que j'aime ?  
Je préfère aux ombres du soir,  
Aux senteurs de la rose même,  
L'ombre et les senteurs du boudoir !

---

Qu'autour de moi tout s'effémine !  
A travers la création  
J'ai des épouvantes d'hermine,  
De sensitive et d'alcyon.

Mes yeux épris d'ombres choisies  
Craignent le noir des vastes nuits ;  
Le jour aux rouges frénésies  
Offense mes tendres ennuis.

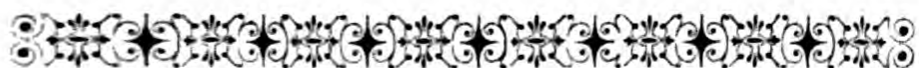
Il faut aux lieux où je repose,  
Si pâle sous des rideaux bruns,  
Que l'on répande un encens rose,  
Qu'on m'éclaire avec des parfums.

Je veux, dans la pâte d'amande  
Parfumant mes ongles, avoir  
Le divan sombre où je m'étende,  
Cygne endormi sur un flot noir.

A moi les robes de guipure,  
Où, s'harmoniant à mon teint,  
Frissonne sur la trame pure  
La clarté du miroir éteint,

Et pour ma toilette éternelle,  
Lorsque viendra le jour fatal,  
Je veux un linceul de dentelle,  
Dans une bière de santal !





## PUDOR

Tu ne parleras pas, ô mon âme inquiète !  
Rien ne révélera ton mal intérieur :  
Pas de sanglots humains dans le chant du poète.

D'autres accepteront ce rôle inférieur ;  
A défaut de vertu j'ai la pudeur des larmes  
Et veux grincer des dents sous un masque rieur.



Rien ne dira parmi les stances de mes carmes  
Les fruits amers sucés, les noirs calices bus,  
Et mes sommeils hantés de funèbres alarmes,

Et mes rêves épris d'érotiques abus,  
Ma belle soif de neige idéale, et ma haine  
Pour les vulgaires cœurs affamés de rebuts !

Nul ne descend que moi dans l'horrible Géhenne  
Où mes vieux désespoirs se plaignent sourdement ;  
Seul je connais ma faute et seul j'en sais la peine.

Si je mettais en vers mon infernal tourment,  
Comme un habit de nain qu'endosse une géante  
La strophe craquerait épouvantablement.

J'offre une autre pâture à la foule béante  
Et laisse dans mon cœur de rapsode forain  
Régner lugubrement la douleur fainéante.

Lyres et flageolets ! Racine et Tabarin !  
Mes vers énamourés d'enchantements féeriques  
S'envolent emportés d'un souffle zéphirin !

---

Je fais dialoguer dans les nuits chimériques,  
Sous la lune, à travers le silence des bois,  
Les poètes épris et les vierges lyriques!

Parmi les doux concerts de flûte et de hautbois  
Les hanches de ma mie ont marqué la cadence;  
Canidia se mire à la source où je bois.

Et là-bas, ivre-morts, parmi la foule dense,  
Les filles en délire et les ribauds damnés  
Exécutent dans l'ombre une effroyable danse!

Célimène aux cheveux bellement atournés,  
Avec les rimes d'or, Muse, lorsque tu jongles,  
Nul ne sait (hors l'enfant qui nous a devinés!)

Que le sang de ma chair rougit encor mes ongles!





## LIED

### I

Nez au vent, cœur plein d'aise,  
Berthe emplit, fraise à fraise,  
Dans le bois printanier,  
Son frais panier.

Les déesses de marbre  
La regardent sous l'arbre  
D'un air plein de douceur,  
Comme une sœur,

Et dans de folles rixes  
Passe l'essaim des Nixes  
Et des Elfes badins  
Et des Ondins.

II

Un Elfe dit à Berthe :  
« Là-bas, sous l'ombre verte,  
Il est dans les sentiers  
De beaux fraisiers! »

Un Elfe a la moustache  
Très fine et l'air bravache  
D'un reître ou d'un varlet,  
Quand il lui plait.

« Conduisez-moi, dit Berthe,  
Là-bas, sous l'ombre verte,  
Où sont dans les sentiers  
Les beaux fraisiers. »

## III

Leste comme une chèvre,  
Berthe courait. « Ta lèvre  
Est un fraisier charmant, »  
Reprit l'amant.

« Le baiser, fraise rose,  
Donne à la bouche éclose,  
Qui le laisse saisir,  
Un doux plaisir.

— S'il est ainsi, dit Berthe,  
Laissons sous l'ombre verte  
En paix dans les sentiers  
Les beaux fraisiers! »





## CANIDIE

### I

Je suis un rameau sec durci par trois hivers.  
Et qui donc m'a ravi l'âme ? C'est Canidie,  
C'est vous, ange fatal, charmeresse aux yeux verts !

J'ai bu tous les poisons de votre perfidie,  
Et, dompté par un charme adorable et pervers,  
Spectre que le tombeau lui-même répudie,

Étrange, méconnu, je me jette à travers  
La fange, sous les pieds de la foule étourdie,  
Fruste comme un vieux sou sans face ni revers !

Mais je veux vous maudire en quelque psalmodie  
Avant que mon corps soit la pâture des vers,  
Et c'est pourquoi, mon cher amour, je vous dédie

Ces poèmes sur deux rimes, en treize vers.

## II

Blanche et vague parmi les ombres étoilées,  
La Nuit au front pensif s'accoudait sur les monts,  
Et l'on voyait dans l'air de sinistres volées.

Le feu follet, cette âme éclosée des limons  
Obscènes, près des lacs, dans les basses vallées,  
Fuyait devant l'essaim nocturne des démons.

Le Succube aux yeux verts rôdait par les allées.  
« Qui donc ose troubler la paix où nous dormons ? »  
Chanta le chœur des morts sous les blancs mausolées.

« C'est moi, dit-il. Mon souffle a tari vos poumons,  
Mais vous m'aimez encor sous les pierres scellées.  
— Il est vrai, répondit la tombe, nous t'aimons. »

Le Succube, en riant, cueillit des giroflées.

## III

Alors se fit entendre, on ne peut savoir d'où,  
Un vieux air de chanson dont le rythme sautèle,  
Et les ensevelis dansaient hors de leur trou.

« Voici Canidia, la sorcière ! c'est elle  
Qui nous damna jadis en nous mettant au cou  
Ses deux bras, mais l'enfer est une bagatelle ! »

Ainsi disaient les morts en ployant le genou ;  
Leurs suaires semblaient des robes de dentelle  
Déchiquetée, ayant des teintes d'amadou.

Et moi, derrière un if dont le tronc s'écartèle,  
J'ai vu cela, pensif et noir comme un hibou,  
A l'heure où les esprits que Nick tient en tutelle

Chez les filles d'enfer courent le guilledou !





## RENDEZ-VOUS POSTHUME

Lorsque nous serons morts, bientôt, lorsque nos mères  
Jeunes hélas ! auront détesté les chimères  
Qui poussent les enfants de vingt ans au tombeau,  
Par un soir de janvier, pâle et glacé, mais beau,  
Où la Lune comme un froid linceul semble suivre  
Les ondulations des murs blêmes de givre,  
Si deux amants furtifs passent, minuit sonné,  
Devant ta maison vide et son jardin fané,

Ils verront sur le front mat et clair des murailles  
Deux spectres que blanchit le drap des funérailles,  
Très pâles, s'enlacer, comme les amants font,  
En un baiser tenace, extatique, profond,  
Puis, s'effarant aux bruits sinistres des nuitées  
(Telles deux branches d'if ou de saule écartées  
Par les souffles), se fuir l'un l'autre, et cependant  
Que, seul et dans sa marche à dessein s'attardant,  
L'un d'eux, oh ! le plus pâle, hélas ! et le plus morne,  
Regagnera l'horreur des ténèbres sans borne,  
L'autre, le tien, le long des murs, glisser soudain  
Vers la petite porte obscure du jardin...





## LE MATIN

La tenture s'est décrochée  
Et l'on voit au fond du boudoir  
Une femme, tête penchée  
Sur un coussin de satin noir.

Elle agite un lambeau fantasque,  
Écharpe folle de houri ;  
A ses pieds un tambour de basque  
S'endort près d'un bouquet flétri.

---

Sa gorge ferme, demi-nue,  
Jaillit de ses voiles tombés,  
La robe à peine retenue  
Par la hanche aux contours bombés.

Son dos luxurieux se cambre ;  
Sous le bras qui soutient son front  
On voit, avec des reflets d'ambre,  
Un sein bruni saillir en rond.

Sa main fine, à demi-serrée,  
Relevant un coin du peignoir,  
Découvre sa jambe nacrée,  
Ronde et blanche sur un fond noir ;

Tandis qu'une tête plus sombre,  
Lèvre épaisse aux plis tortueux,  
Planant sur elle, éclaire l'ombre  
De sourires voluptueux !

Mais déjà, blanchissant l'alcôve  
Des feux de son premier rayon,  
Le soleil montrait son œil fauve  
A a vitre de l'horizon,

Et les pins, branches remuées,  
Là-bas, sous les cieux entr'ouverts,  
Balayaient au loin les nuées  
Du bout de leurs panaches verts.





## FULVIA

Les filles que l'on aime et les chevaux qu'on crève  
Étaient ses passe-temps, le double dévidoir  
De sa vie, et l'Éden qu'il poursuivait en rêve  
Eut deux compartiments : écurie et boudoir !

Mais son arabe à la crinière ébouriffée,  
Son anglais au poil lisse, au robuste poitrail,  
Il aurait tout donné pour sa belle, coiffée  
D'or luisant, comme sont les saintes d'un vitrail !

Car, dès l'adolescence, ayant, en mainte affaire,  
Humanité fangeuse, appris ce que tu vaux,  
Il était coutumier de dire : Je préfère  
Aux hommes le cheval, mais la femme aux chevaux.

Et plus que toute femme, il aima la marquise  
De Z... Il n'eut pas tort, et plus d'un l'envia ;  
Car vous ne savez point quelle femelle exquise  
Fut cette rousse enfant qu'on nommait Fulvia !

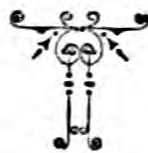
Elle avait l'indolence aux séduisants manèges,  
L'œil cave et noir d'où sort l'éclair des chauds courroux,  
Et comme des rayons de soleil sur les neiges  
Le long de son corps blanc tombaient ses cheveux roux

Ses lèvres exhalaient le frais parfum des menthes,  
Son chant faisait pâmer, la nuit, les rossignols,  
Et, beauté qui me charme entre les plus charmantes,  
Des mains d'Italienne et des pieds espagnols !

Si bien que Fulvio devant la séductrice  
Soupirait à mi-voix, de bonheur allangui :  
« Ah ! laisse-moi baiser, tant que je les meurtrisse,  
Ta main de Camargo, ton pied d'Amaëgui ! »

---

« Alma mia ! » disait la belle aux seins d'ivoire,  
Et son œil que prolonge une ligne de k'hol  
Rayonnait sous les cils comme une agate noire,  
Et ses veines battaient sous la peau de son col !







## ÉTOILES

L'Ange des nuits sur la colline  
Jette son voile déplié,  
Et, perdu dans la brume fine,  
Le mont chancelle et se dandine  
Comme un cyclope estropié.

Là-bas, fantastique décombre,  
La vieille tour du vieux manoir  
Se drape dans les plis de l'ombre  
Comme un bandit au regard sombre  
Dans l'ampleur de son manteau noir !

---

Vaste fourmilière de mondes,  
Le ciel, tout bigarré de feu,  
Ruisselle de paillettes rondes,  
Immense écrin de perles blondes  
Doublé d'un large satin bleu !

Et moi, vers la nue étoilée  
Je lève mes regards séduits,  
Et ma fantaisie envolée  
Monte et papillonne, affolée  
Par les douces clartés des nuits.

Qui donc est là-haut qui secoue  
Rubis et perles dans les airs ?  
Serait-ce pas Dieu qui se joue  
Et qui, comme un paon, fait la roue  
Avec tous ces yeux grands ouverts ?

Le poète aime les féeries :  
Peut-être, pour valser en rond,  
Sont-ce de blanches Valkyries  
Qui, comme en guirlandes fleuries,  
Passent une escarboucle au front ?

Peut-être, ivres du suc des roses,  
Quelques sylphes au vol moins sûr  
Allument-ils des torches roses,  
Pour regagner les portes closes  
Qui défendent leurs nids d'azur !

L'Ange des nuits sur la vallée  
Laisse tomber ses voiles noirs,  
Et ma fantaisie envolée  
Monte et papillonne, affolée  
Par les douces clartés des soirs !





## LE JUGEMENT DE CHÉRUBIN

*A Arsène Houssaye*

Elles firent asseoir sur un divan de moire  
Cet enfant décoré du nom de Chérubin,  
Éprises de mêler leur chevelure noire  
A ses lourds cheveux d'or parfumés comme un bain.

Leurs yeux enveloppaient d'une caresse humide  
Son front rougissant comme un front de jeune miss :  
Alphéos n'était pas plus beau sous la chlamyde,  
Pâtre ingénu suivant la chasse d'Artémis !

Les deux femmes étaient de celles-là qu'on prise  
Pour le rayonnement liliaque des chairs,  
Et tel dont l'habit porte au coude une reprise  
N'a jamais becqueté leurs sourires trop chers.

D'ailleurs, elles étaient très belles. Leur épaule  
Aurait eu des blancheurs sauvages sous des peaux  
D'ourse ! L'une avait nom Aline, l'autre Paule.  
Aline et Paola tinrent ces doux propos :

PAOLA

Jeune homme, tes cheveux sont roux comme la queue  
Des comètes qui vont par l'immensité bleue !

ALINE

Enfant, tes cheveux sont légers comme les fils  
De la Vierge, qu'on voit au retour des avrils !

PAOLA

J'aime tes yeux luisants comme une cornaline,  
Enfant, j'aime tes yeux pareils aux yeux d'Aline !

ALINE

Tes yeux sont deux éclairs qu'à la foudre on vola,  
J'aime tes yeux pareils aux yeux de Paola !

PAOLA

Comme un souffle brûlant tourmente une voile,  
L'haleine de ma bouche enfle ta chevelure !

ALINE

Comme un coquelicot dans les blés, si tu veux,  
Se mêlera ma lèvre à l'or de tes cheveux !

PAOLA

J'amollirai pour toi mes farouches caresses,  
O jeune faon craintif qui domptes les tigresses !

ALINE

Je serai ta servante, ô despote charmant,  
Et je te servirai délicieusement !

PAOLA

Viens ! pour dormir jusqu'à l'aurore purpurine  
Tu poseras le soir tes pieds sur ma poitrine !

ALINE

Viens ! mon boudoir d'odeurs alléchantes s'emplit,  
Et mon boudoir est moins parfumé que mon lit !

PAOLA

Oh ! je baise mes bras quand ton regard s'y pose !

ALINE

Laisse tomber un mot de ta bouche déclose !

PAOLA

Ma gorge se termine en boutons cramoisis !

ALINE

C'est assez : je suis belle, elle est belle, choisis !

« Mesdames, répondit alors le doux jeune homme,  
Je ne saurais choisir, car vous vous ressemblez  
Comme deux feuilles d'arbre ou deux étoiles, comme  
Deux larmes de l'aurore à la pointe des blés ! »

Aline et Paola pleurèrent une perle.

« Des pleurs ? Par Cupido, quel cas embarrassant !  
Paola, ma colombe, Aline, mon doux merle,  
Baisez-moi toutes deux, si Vénus y consent ! »





## LE MARCHÉ DE LA MADELEINE

Debout ! le soleil caresse nos draps.  
Que ne suis-je né près de Mytilène !  
Allons respirer l'odeur des cédrats  
Au marché qu'on tient à la Madeleine !

J'ai rêvé d'un grand château dans la plaine.  
Nous étions (hélas ! tu me comprendras !)  
Moi, l'hôte d'un soir, vous, la châtelaine.  
Debout ! le soleil caresse nos draps.



Nous voyagerons lorsque tu voudras !  
Nous irons en Grèce, au pays d'Hélène  
Dont les bras étaient moins beaux que tes bras.  
Que ne suis-je né près de Mytilène !

En Chine où les tours sont de porcelaine,  
Dans l'Inde où la noire a sous son madras  
Des cheveux crépus comme de la laine,  
Allons respirer l'odeur des cédrats.

Mais ce n'est qu'un rêve et tu t'en riras !  
Allons acheter de la marjolaine,  
De la marjolaine et des gobéas  
Au marché qu'on tient à la Madeleine !





## A UN JEUNE HOMME RICHE

Jeune homme riche, aimé des Dieux,  
Fuis la Muse, baise les yeux  
Des blondes !  
Garde-toi des rêves amers  
Et ne tente jamais les mers  
Profondes !

Va, triomphe parmi le chœur  
Des filles blanches dont le cœur  
Bat vite !  
Fais l'amour, nous ferons les vers ;  
Idalie aux bocages verts  
T'invite.

Cependant je mêle mon cri,  
Loin des jardins où la houri  
Te baise,  
Aux sanglots des joueurs de luth,  
Applaudissant qui donne l'ut  
Dièse !

Mes destins sont pareils au leur ;  
Notre muse, c'est la douleur  
Sans trêve ;  
Ils ne sont pas ce que tu crois,  
Ces Jésus qui portent la croix  
Du rêve !

Le soir, sous le ciel endormi,  
Quant tu vas écouter parmi  
La brise

---

Le gazouillis charmant du flot  
Qui sur la grève d'un ilot  
Se brise,

Le roc a-t-il trouvé des mots,  
Enfant, pour te conter les maux  
Qu'il souffre,  
Sentant son granit se creuser  
Sous l'impitoyable baiser  
Du gouffre ?

Que t'importe ! chasse, aime et bois ;  
La gazelle à l'ombre des bois  
Gambade.  
Fou de champagne ou de porto,  
Jette de l'or sous le râteau  
De Bade !

Quitte les soins dont tu t'écueus.  
N'as-tu pas les vins écumeux,  
L'ivresse,  
Ton arabe qu'un dey dompta  
Et les cheveux luisants de ta  
Maitresse ?

Et sa cheville à l'os très fin,  
Qu'un incroyable brodequin  
Étrangle,  
Et sa gorge couleur de lait,  
Cette seule rondeur qui n'ait  
Pas d'angle ?





## IMPERTINENCE

Gil Blas aventureux partis pour Salamanque,  
A chaque hôtellerie ouverte nous soupçons ;  
Et qu'importe si, grâce aux muletiers fripons,  
Dès le premier relais, c'est l'argent qui nous manque ?

Hardis et côtoyant les abîmes ouverts,  
Nous partons, vaisseaux las de demeurer en rade ;  
Puis un soir, ayant lu Musset ou Bensserade,  
Nous raffolons du jeu, des femmes et des vers !

Imitant les poussins qui brisent leur coquille,  
Nous remplissons l'écho de petits cris joyeux.  
La sœur de Raphaël a de si jolis yeux !  
Mais Raphaël nous vole et l'ange se maquille.

Les désillusions nous prennent par la main :  
Jeanne doit sa pâleur ivoirine aux chloroses,  
Et le baiser d'Aline a les lèvres si roses  
Que la moustache en garde un cercle de carmin !





## L'ASILE

Frère, s'il vous survient quelque douleur profonde,  
Si la maîtresse en qui votre avenir se fonde,  
Un soir, nue et farouche et les cheveux épars,  
Se rhabille à la hâte en s'écriant : Je pars !  
Et si, malgré vos pleurs de rage, elle vous laisse  
Seul comme un chien perdu qui traîne encor sa laisse  
Et hurle sous le ciel épouvanté des nuits,  
O cher désespéré, pour guérir vos ennuis,  
N'allez pas décrocher de cette panoplie  
Un poignard dont la lame étincelante plie ;



Gardez-vous d'acheter à quelque charlatan  
Une drogue et de dire à votre âme : Va-t'en !  
Comme un lâche qui craint de subir sa torture.  
Allons ! prends la besace et boucle ta ceinture  
Et pars ! Inaperçu, de nuit, comme un voleur,  
Il faut chercher quelque désert où ta douleur  
Ait son affinité secrète qui l'apaise,  
Où, lorsque le matin colore la falaise,  
Se reflète, parmi les flots du gouffre amer,  
Un ciel profond et bleu comme une belle mer !

Je sais une maison sinistre, inhabitée.  
Malgré l'effarement de la longue nuitée,  
Les mendiants douteux cachés dans les blés mûrs  
Ne tentèrent jamais d'escalader ses murs.  
Un lion dont la pluie a décrépi le buste  
Veille dans la ramée éparse d'un arbuste,  
Et, morne, sur le seuil, la niche de vieux bois  
Qui n'a point oublié l'hôtesse aux doux abois  
Accueille tristement les chiennes vagabondes.  
Maladif, à travers les herbes moribondes,  
Le bluet où l'aurore attache un diamant  
Se courbe vers le sol mélancoliquement.  
Les nids abandonnés sous la brique des frises  
Ne mêlent plus de voix à la chanson des brises ;  
Sous les saules pendants comme des oripeaux,  
Dans la nuit d'un cloaque infâme, les crapauds

---

S'épouvantent au bruit de la feuille qui tombe ;  
Et c'est une maison triste comme une tombe.  
O calme ! ni hameau ni chaumière à l'entour ;  
Point d'église gothique avec sa vieille tour  
A l'horizon, là-bas, parmi les brumes blanches ;  
Point de légers moulins aux quatre ailes de planches  
Qui semblent deux ramiers jaloux se poursuivant  
Eperdus dans le vol circulaire du vent ;  
Rien que la lande égale à la mer sans rivages,  
Où, rampante parmi les bruyères sauvages,  
La grande louve hurle horriblement la faim ;  
Rien que la mer pareille à la plaine sans fin,  
La mer échevelée, aux fracas métalliques !  
Et les rondes, la nuit, des bêtes faméliques  
Poussent dans le désert des cris d'agonisants,  
Et le flot qui se rue à l'assaut des brisants  
Avec le râle affreux d'un monstre qui suffoque,  
Roule suant et lourd comme un ventre de phoque !

Si ton cœur se déchire et fuit la guérison,  
C'est là qu'il faut aller, mon frère. La maison  
N'a plus de maître, et nul n'a refermé l'entrée  
Depuis que l'hôte ancien, dont l'âme est délivrée,  
Y reçut un passant formidable, la mort !

Oh ! c'est un souvenir qui jamais ne démord,

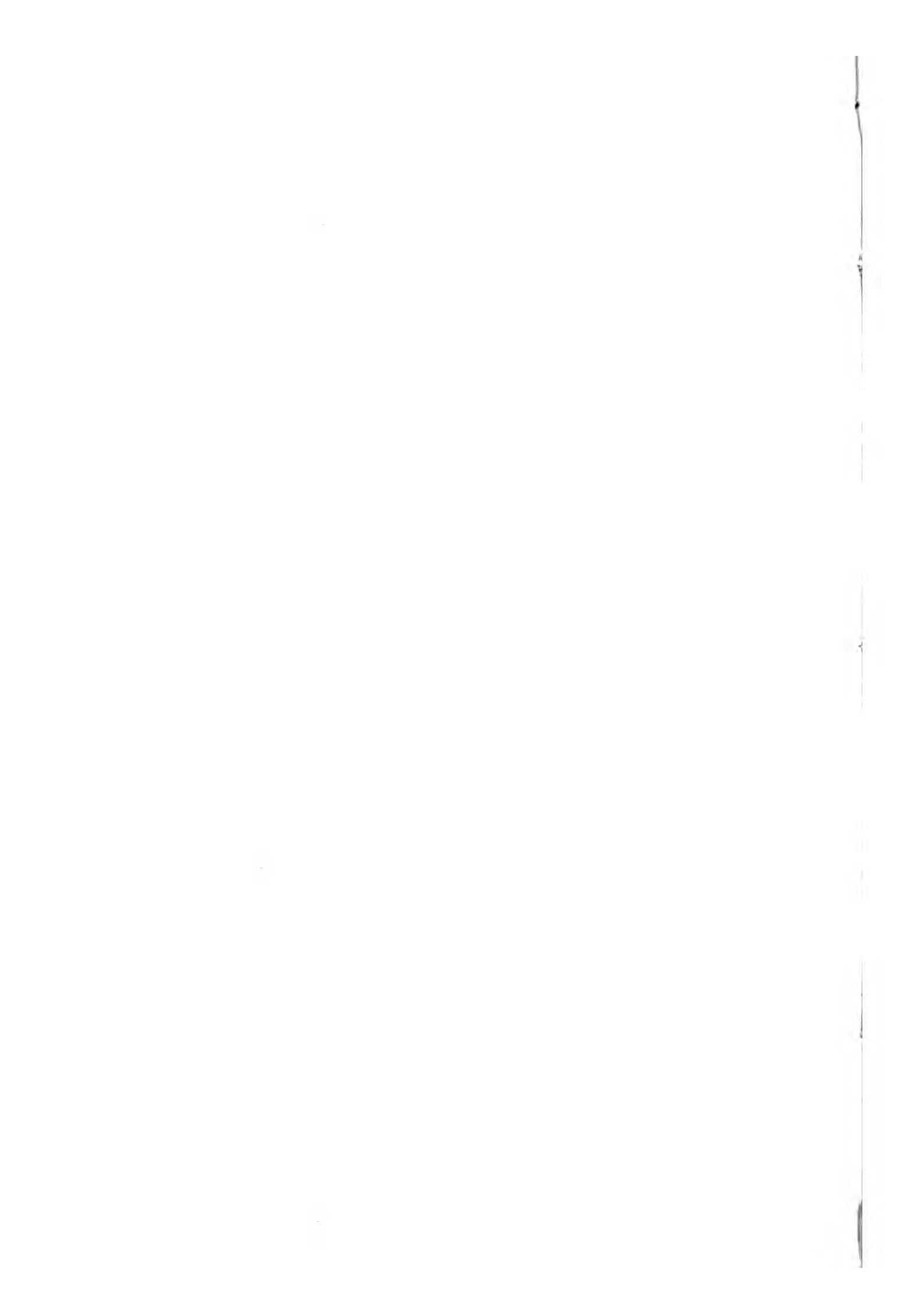
D'avoir en son réduit lugubre vu cet hôte !  
Le désespoir avait courbé sa taille haute ;  
Hâve, le front ridé comme le front d'un vieux,  
Le blasphème à la bouche et les pleurs dans les yeux,  
Il parcourait sans fin la salle ruinée,  
Et, parfois, accroupi devant la cheminée,  
Il consumait les jours et les nuits sans sommeil,  
Ne sachant si c'était la lune ou le soleil  
Qui luisait à travers les fenêtres mal jointes,  
Et, quand sifflait la bise aux fouets armés de pointes,  
Oubliant, sous le poids de son rêve engourdi,  
De jeter une bûche au landier refroidi !

A cette heure la place est libre : va la prendre !  
Et moi-même, le front déshonoré de cendre,  
Les pieds nus, comme sont les pèlerins, un jour  
J'apporterai mon cœur meurtri par une amour  
Fatale, dans la paix de cette solitude.  
Je laisserai s'abattre enfin mon attitude  
Orgueilleuse, et, pareille à quelque horrible fleur,  
Tu t'épanouiras dans l'ombre, ô ma douleur !  
Au milieu de la nuit et des silences graves,  
Tu pousseras ton noir branchage sans entraves !  
Tes racines toujours plus avant dans ma chair  
S'enfonceront ainsi que des vrilles de fer,  
Et mon sang, et mon sang les gonflera de sèves !  
Tant qu'à la fin, hanté d'inexprimables rêves,

---

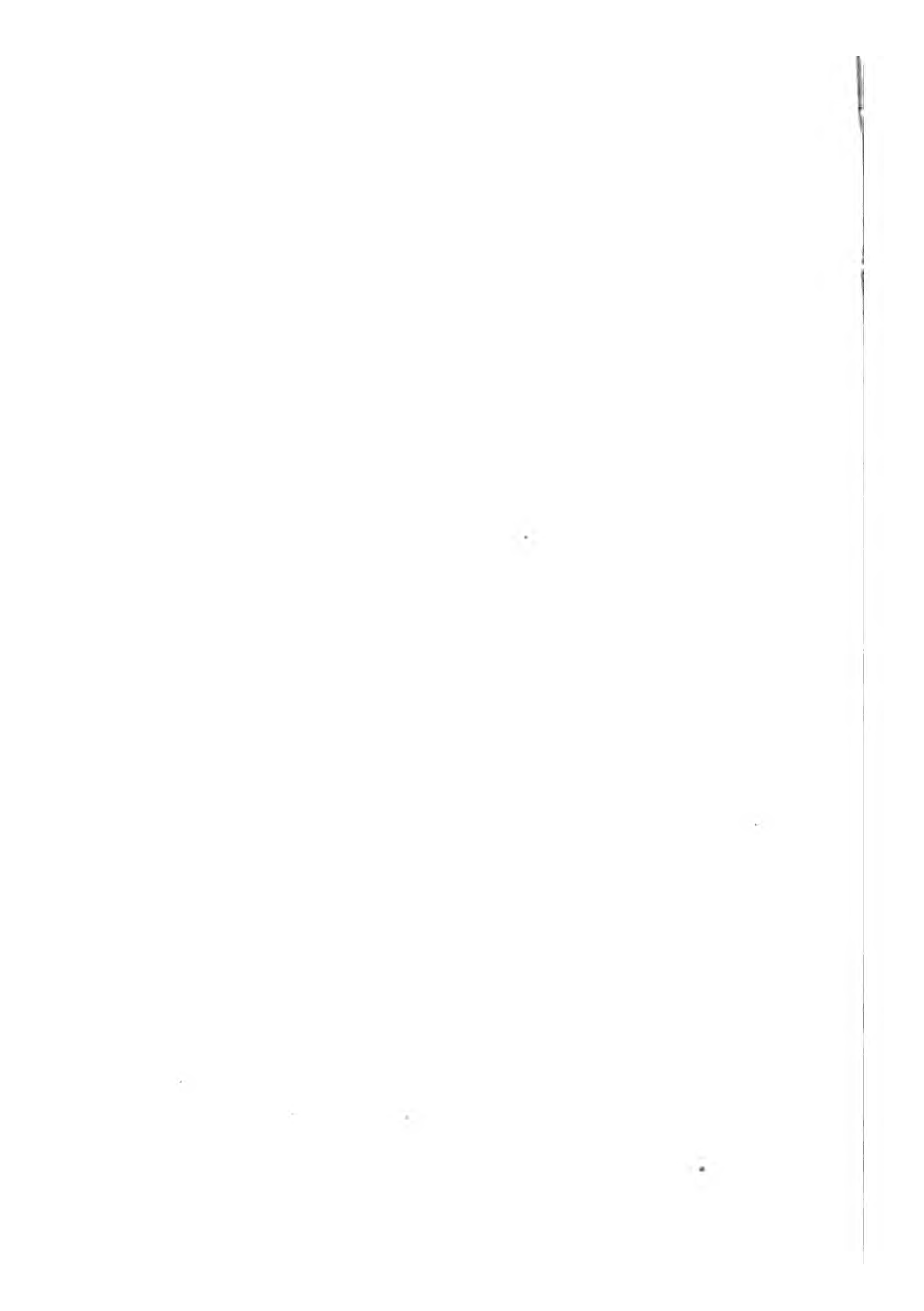
Pâli sous ton étreinte, ivre de tes parfums,  
Je m'endorme à côté de mes espoirs défunts...  
Car je t'aime à jamais, ô douleur, ô farouche  
Amoureuse ! et j'unis mes lèvres à ta bouche.  
Par toi l'âme s'exhale en cris mélodieux,  
Et les désespérés sont semblables aux dieux !





# Sonnets

*A Théodore de Banville*





## LE VAINCU

Les cygnes ont chanté sous l'ongle des milans,  
Et le sein de Cypris porte une rouge entaille.  
Je suis un des vaincus de la grande bataille  
Qui se livre ici-bas depuis mille et mille ans !

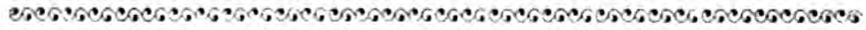
Cependant que la Nuit lâchait sa valetaille  
Ténébreuse, les Dieux, les Dieux étincelants,  
Vêtus de neige et d'or, magnifiques et blancs,  
M'ont dit : « Vas, et ramasse une armure à ta taille. »

Alors, dans la mêlée où le Ciel doit plier,  
J'ai conquis à mon tour la gloire des défaites,  
Et je meurs, sans avoir jeté mon bouclier.

Et les vierges, plus tard, illustreront de fêtes  
La place où je tombai sous la main des bourreaux,  
Formidable et charmant comme un jeune héros !







## CALONICE

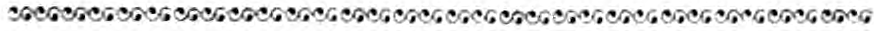
Sur la grande galère à quatre rangs de rames,  
Calonice ramène une fille d'Asie  
Qui, nue et frissonnante et belle, s'extasie  
De fouler des tapis de pourpre aux rouges trames.

« O vierge, dit la Grecque, entre toutes choisie  
Pour apaiser mon cœur percé de mille lames,  
Tu connaîtras le sens des longs épithalames  
Et de mon amitié la chaste hypocrisie ! »

Dans l'air, à ce moment, on vit deux hirondelles  
Caresser les cheveux épars des fiancées,  
Et la brise chantait : Hyménée ! autour d'elles.

Mais la lune baisa les vagues balancées,  
Et tu parus, le front couronné d'asphodèles,  
O nuit, ô blanche nuit, ô nuit mystérieuse !...





## A CANIDIE

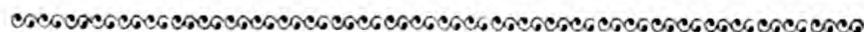
Amie au sombre cœur dans le mal égaré,  
Ton front n'est point pâli comme le front des veuves,  
Ta douleur a le calme imposant des grands fleuves,  
Et tu ne pleurais pas le jour où j'ai pleuré.

Ton vaste orgueil s'étale au-dessus des épreuves  
Comme au sommet des monts un beau lac azuré ;  
Tu portes, souriante et le pas mesuré,  
Tes nouveaux désespoirs comme des robes neuves.

Rien ne peut entamer ton cœur de diamant !  
Dieu lit, dans le serein éclat de ta prunelle,  
L'irrémissible vœu de l'endurcissement.

Moi, je te suis de loin vers la nuit éternelle,  
Et, perdu dans l'horreur de ton rayonnement,  
Je m'abîme en ta chute, ô grande criminelle !





## INVITATION A LA PROMENADE

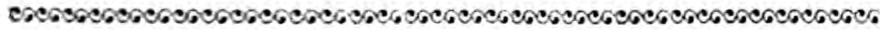
Poète frivole, épris des musées  
Et des rouges fleurs en papier gommé,  
Tu n'as jamais vu que de tes croisées  
La verte splendeur du mois embaumé.

En vérité, ceux qui tont des risées  
Sur le doux printemps n'ont jamais aimé.  
Mouillez ma bottine, ô fraîches rosées  
Du bois où bourgeonne et gazouille Mai !

Belle fleur, dis-moi la bonne aventure !  
Ah ! mon amoureux, il n'est rien de tel  
Que de voir au vent flotter ma ceinture.

De mon doigt rosé comme en un pastel,  
Je veux te montrer l'éclat immortel  
D'un site charmant comme une peinture !





## LE JAPACANI

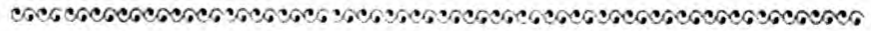
Sous l'évasement noir de quelque grand platane,  
Comme un japacani dans les feuilles niché,  
Ayant sous mes talons tout ce qui luit ou plane,  
Je veux dormir, au nid de mon désir couché !

Je veux que l'on me tresse un hamac de liane,  
Que l'haleine des fleurs baise mon front penché,  
Et, caressante, éveille une chanson persane  
Sur mon luth qui frissonne à ma droite abranché !

Que mon narguilhé d'or s'allume, et que dans l'ombre  
En jaillisse, à la fois éblouissant et sombre,  
Le tourbillonnement des rêves inouis ;

Que de vous la plus belle, ô houris de ma couche,  
Butinant des senteurs de femme à chaque bouche,  
M'apporte en un baiser tous vos baisers unis !





## SUR LES COLLINES

Chère âme, nous irons sur le haut des collines,  
Nous verrons de plus près sous les cieux moins pesants  
Les nuages pareils aux blanches mousselines  
Qui flottent sur le cou des filles de seize ans.

Plus douce que la voix douce des mandolines,  
Ta parole épanchera ses charmes bienfaisants,  
Et dans les buissons verts où sont les avelines  
Tes deux yeux brilleront comme des verts luisants.

Pleins de joie à travers la nuit élégiaque,  
Le front auréolé d'un pâle demi-jour,  
Nous gravirons les pics couronnés d'ombre opaque;

Et l'on dira, voyant ton lumineux contour,  
Que les Anges vêtus d'air paradisiaque  
Descendent sur les monts pour y faire l'amour !



---

## LA RUINE

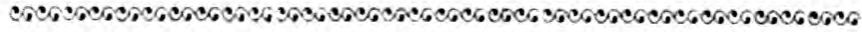
Mon âme était pareille aux ruines antiques,  
Débris désespérés des monuments déchus;  
Le lierre y cramponnait ses mille doigts crochus,  
Et des chœurs de serpents sifflaient sous les portiques.

On voyait s'accroupir dans les ravins branchus  
La sorcière attentive à d'infâmes pratiques,  
Et des démons pareils à des épileptiques  
Crevassaient la muraille avec leurs pieds fourchus.

Mais l'œil de ma maîtresse a lui dans ce dédale;  
Elle a soigneusement défriché les moellons,  
Tué chaque serpent, nettoyé chaque dalle;

Et maintenant, fermée au choc des aquilons,  
Mon âme est une grande église synodale  
Où j'adore sans fin ma sainte aux cheveux longs!





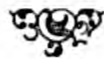
## CANIDIE

Lueur faite de nuit, perle faite de boue,  
Remords de la vertu, sérénité du mal,  
Morsure qui caresse et baiser qui tatoue,  
Créature divine et basse, être anormal,

Canidia, mon cœur t'aime et mon vers te loue,  
Car ton souffle est plus pur que le vent aromal,  
Et le long pleur d'amour dont se mouille ta joue  
Te lave du péché comme un flot baptismal.

C'est mon rêve divin pendant la nuit songeuse :  
Voir resplendir, les soirs, ton épaule neigeuse  
Comme un lys, dans le fond du boudoir endormi,

Et plus tard, quand le temps aura roulé ses ondes,  
Au delà de la mort nous égarer parmi  
Les poètes épars dans des harems de blondes !





## UNE VOIX

Ce soir, quand j'eus commis cette action funeste  
Pour une emme indigne et que je n'aime pas,  
Sur le seuil désormais interdit à mes pas  
Une voix lamentable a pleuré ce mot : Reste !

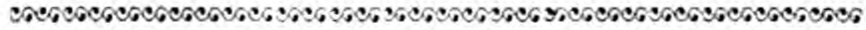
Je suis parti, grinçant des dents, tordant mes bras,  
Frappant du poing ce cœur que la gangrène infeste,  
Et me suivant ainsi que Tisiphone Oreste,  
Presque éteinte : Reviens! disait la voix tout bas.

Alors, chétif, j'ai bu des forces dans ma gourde!  
Livrant ma tête aux vents et mon âme au démon,  
Je me suis redressé malgré ma tête lourde.

Et quand j'eus dit enfin : Les dés sont jetés, non !  
Derrière, dans la nuit, la voix lointaine et sourde  
Me rappelait encore en soupirant mon nom.







## LA TRAVERSÉE GALANTE

*A une jeune dame qui me voulait persuader  
de faire un voyage aux Iles.*

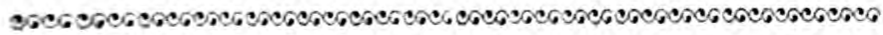
Tout est bien. Je ne veux pas mieux.  
Bouche de fleur, doux œil d'étoile,  
Ton souffle suffit à ma voile,  
Ton rayon suffit à mes yeux.

Que les Jasons ambitieux,  
Vers l'horizon qu'un brouillard voile  
Cherchent, en déployant leur toile,  
D'autres terres sous d'autres cieux !

Je navigue dans des parages  
Que troublent parfois, seuls orages,  
Tes courroux qu'on peut apaiser ;

Et ma plus longue traversée,  
Au cap du Désir commencée,  
Aborde à l'île du Baiser !





## SONNET DANS LE GOUT ANCIEN

*Pour la même dame qui avait résolu de faire pénitence  
de ses fautes et des miennes.*

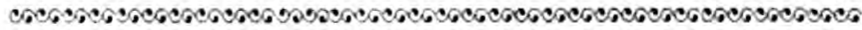
Quoi ! Philis, sommes-nous fâchés ?  
Vous jurez, bouche écarlatine,  
De vous rendre bénédictine  
Pour vous laver de vos péchés !

Oyant cela sous la courtine,  
Les petits Amours débauchés  
Veulent fonder des évêchés  
Dans la Cythère libertine.

Ainsi soit-il ! Mignonne, adieu !  
Si vous tenez votre promesse,  
Le couvent sera tôt en feu ;

Selon les rites du Permesse,  
Amour y sera le seul Dieu,  
Et les Grâces diront la messe !





## LES INGÉNUES

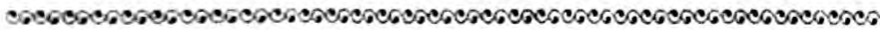
Elles aiment le bal aux folâtres cadences,  
Le valseur dont les yeux s'enivrent de leurs yeux,  
Et, le cerveau troublé d'espoirs délicieux,  
Elles gardent, la nuit, le souvenir des danses.

Elles se font tout bas de longues confidences  
A propos d'un passant à l'air victorieux,  
Et leur discours empli de riens mystérieux  
Chante avec les oiseaux parmi les rameaux denses.

O charme ! avoir quinze ans pendant le mois de mai !  
Sentir éclore en soi par un doux sortilège  
Les fleurs que l'on envie au jardin parfumé !

N'avoir point de soucis dont le cœur ne s'allège,  
Et recevoir, furtive, avec un œil pâmé,  
Le baiser d'un cousin qui revient du collège !





## LA NONNE

Le cloître haut-bâti parmi les avalanches  
Èlève ses clochers pointus comme des mâts ;  
Dieu, par les prés de neige et les champs de frimas,  
Fait paître le troupeau de ses ouailles blanches.

Le voile sur le front, la corde sur les hanches,  
La procession passe en réguliers amas.  
Hélas ! sœur de ma sœur, ô seule qui m'aimas !  
Ton lit, comme un cercueil, est fait de quatre planches.

Le scapulaire au col et le cilice aux reins,  
Tu savoures la paix grave du monastère,  
Selon le rite, au bruit des lugubres airains.

Moi, je m'enivre encor des choses de la terre :  
Souviens-toi du pécheur dans tes rêves sereins,  
O femme qu'assainit un jeûne salutaire !





## FRÉDÉRIQUE

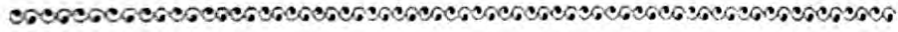
Un soir, en visitant la vieille cathédrale  
Gothique dont j'aimais les clochetons sans pairs,  
Au bas de l'escalier qui se tord en spirale,  
Je te vis, ô ma pâle Allemande aux yeux pers !

Lasse, tu t'accoudais à la pierre murale,  
Pauvre ange endolori tombé des cieux aperts !  
Et ton regard tout plein de candeur aurorale  
Éclaira doucement la nuit où je me perds.

Goutte de miel échue à mon âpre calice !  
J'aspirai parmi l'air qu'embaume l'encensoir  
Tes cheveux odorants comme un acacia.

Tu priais, à genoux sur une pierre lisse,  
Et près de toi, dans l'ombre, étant venu m'asseoir,  
Je te dis : *Liebst du mich?* tu me répondis : *Ia!*





## L'AMOUR FATAL

Donc tu le veux, chère âme aux dangers obstinée?  
Le gouffre où nous allons, hélas! je te le dis,  
C'est l'Éden ténébreux, c'est l'Enfer-Paradis :  
Je suis perdu, ma sœur, et vous êtes damnée!

Vous détesterez l'heure où votre amour est née  
Car le ciel punira mes élans trop hardis,  
Et l'enchevêtrement de mes destins maudits  
Brouillera les fils d'or de votre destinée!

C'est de tisons d'enfer que mes désirs sont pleins!  
Il faut que j'y succombe et que tu t'y soumettes :  
Pauvre fille ingénue et calme, je vous plains!

Le rouge de la honte ignore mes pommettes,  
Et je frappe du pied les plus hideux tremplins  
Pour atteindre le vol énorme des comètes!





## VIDUITÉ

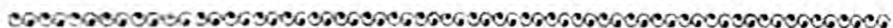
Je suis pareil à ce nid d'hironnelle  
Qui resta vide au retour des hivers ;  
Sous les grands toits que la neige a couverts  
Plus de baisers, de chants, ni de bruits d'aile.

Je suis pareil à cette citadelle  
Abandonnée après de longs revers,  
Murs dégradés, par la mitraille ouverts,  
Et que le temps à son tour démantèle.

Mais, le nid veuf, la brise le ravit ;  
Le mur s'écroule enfin, la place forte  
Est un rocher que le passant gravit ;

Moi seul j'attends un souffle qui m'emporte :  
Depuis longtemps déjà mon âme est morte,  
Et mon cadavre obstiné me survit !





## CHIMÈRES

Il planait dans l'éther, cet océan sans grève,  
Trainant l'humanité comme un boulet honni,  
Dans l'infini du ciel immensité du rêve,  
Immensité du ciel sur le rêve infini !

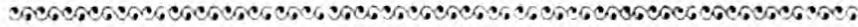
Le reptile vaincu rampe et meurt aux pieds d'Ève,  
Mais le lys adorable au chardon s'est uni ;  
Isis a décoré de fleurs son col bruni,  
Mais l'arbre de la vie, hélas ! n'a plus de sève.

Pêcheur, as-tu cueilli là-bas les coraux blancs ?  
Coriil', as-tu glané, sous les épis tremblants,  
Les coquelicots bleus, les marguerites rouges ?

Dormez, béants au jour, ô lazzaroni nus !  
Qui donc nous éteindra les lanternes des bouges,  
Pour laisser luire enfin les soleils revenus ?







## LE THÉ

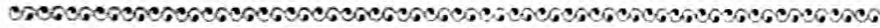
Je n'ai jamais aimé cette ivresse bruyante  
Qui dérange les plis de notre dignité ;  
La grande Muse porte un péplum bien sculpté  
Et le trouble est banni des âmes qu'elle hante.

L'observance du rite et la sobriété  
Décorent tes amants, ô Muse triomphante !  
Pourtant, dans les langueurs que la veille enfantée,  
Ma débile nature aime l'abus du thé.

La porte close, afin que nul importun n'entre,  
Je bois la liqueur chaude et me couche à plat ventre  
Dans mon alcôve ainsi qu'une bête en son antre ;

Tandis qu'une amoureuse aux baisers vipérins,  
Blanche comme l'étoile éprise des marins,  
Se fait un oreiller frémissant de mes reins.





## TEN-SI-O-DAI-TSIN

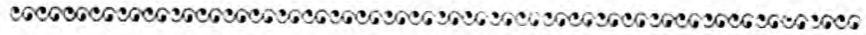
Ten-si-o-daï-tsin, Lumière souveraine,  
Tu portes un ruban d'étoiles à ton cou,  
Et le rouge soleil qui luit sur Naikou  
N'est qu'un de tes regards, ô prunelle sereine !

Mais tu hantes parfois la Grotte souterraine,  
Et le haut ciel revêt, sous le vol du hibou,  
La désolation sinistre d'un grand trou  
Sans bornes et qu'aucun rayon ne rassérène !

Mon âme sur qui pèse un étrange sommeil,  
Mon âme aussi, de l'ombre hôtesse coutumière,  
A des nuits sans étoile et des jours sans soleil.

Je voudrais te revoir comme à l'aube première  
Et baiser chastement ton sidéral orteil,  
Ten-si-o-daï-tsin, souveraine Lumière !





## SPLEEN

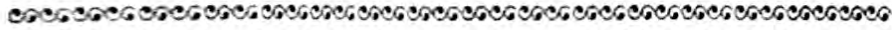
Fatalité, dis-tu? mot vague.  
Le désespoir seul est certain.  
Le suicide clandestin  
Serait un port parmi la vague...

Jadis on osait par la dague  
Se délivrer un beau matin,  
Ou boire l'oubli du destin  
Au chaton royal d'une bague!

Mais en ce siècle de raison  
Il n'est que deux morts de saison :  
La noyade ou la pendaison.

Va donc, pauvre homme, et fais ton livre  
En priant Dieu qu'il te délivre :  
Mourir est bête, autant que vivre!





## LE GLACIER

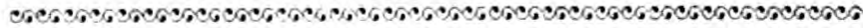
Les lacs où, le matin, passent des brouillards bleus  
Se couvrent en hiver d'étincelantes glaces ;  
Les hardis patineurs, aux jambes jamais lasses,  
S'élancent en troupeau vers les monts nébuleux.

Mais les lacs n'aiment point que leurs belles surfaces  
S'écaillent sous les pas de ces rustres frileux ;  
Souvent le clair miroir se dérobe sous eux,  
Puis les glaçons disjoints reviennent à leurs places.

Tel est mon cœur, glacier sur des volcans éteints !  
Le doute, les remords, les espoirs incertains,  
Le déchirent sans cesse avec de durs patins.

Parfois il bâille, alors tout s'abîme en un gouffre  
Qu'emplit l'exhalaison d'une mare de soufre ;  
Et toi seul, cœur profond, tu sais ce que je souffre !





## CANIDIE

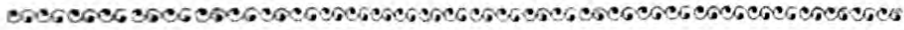
Maitresse, il faut de l'air aux ailes de ma joie !  
Tu jetteras demain, dès l'heure où l'aube naît,  
Ton manteau de drap fin sur ta robe de soie,  
Et nous irons revoir le bois du Vésinet !

Le fleuve a son courant, le pèlerin sa voie,  
La colombe a son nid qu'elle seule connaît ;  
Mes frères, nous allons où le ciel nous envoie !

Je te voudrais sans tache et je te sais infâme,  
N'importe ! Je t'adore et cède au mal vainqueur ;  
C'est mon destin d'aller me brûler à ta flamme,  
Je subis gravement l'arrêt du sort moqueur.

Et je dirai plus tard, insoucieux du blâme :  
Elle n'avait pas d'âme et n'avait pas de cœur,  
Mais elle avait des sens qui valaient mieux qu'une âme !





## L'ÉPHÈBE

Jeune homme, sur ton front neigeux comme l'hermine  
Ta chevelure allume un céleste halo ;  
Ta joue immaculée où l'incarnat domine  
Eût ravi cet amant des roses, Murillo !

A l'époque païenne où Narcisse chemine,  
Amoureux de ses pieds d'ivoire, au bord de l'eau,  
La Grèce eût reconnu, voyant ta belle mine,  
Le frère de Diane ou la sœur d'Apollo !

Mais ces fronts éclatants de lueurs souveraines,  
Les Dieux sont en mépris, les Dieux sont au tombeau ;  
Le nocher n'ouït plus la chanson des Sirènes ;

Le ceste de Vénus est un vague lambeau ;  
Toi seul, posthume enfant des époques sereines,  
Tu portes fièrement la honte d'être beau !



---

---



## Épilogue

*La tombe et la nuit m'ont quitté.  
Viens la femme qui s'émeuve  
Sous mon baiser ressuscité!*

*J'étais pareil au lit d'un fleuve,  
Dans les jours brûlants de l'été,  
Sec et morne, attendant qu'il pleuve;*

*L'ennui du mal m'avait hanté;  
Mais j'ai triomphé de l'épreuve  
Et rompu le joug détesté.*

*Mon désir de nouveau s'abreuve  
Aux pures sources de beauté,  
Et je répands mon âme neuve*

*Dans un amour illimité!*









## TABLE

### *Philoméla :*

Prologue .....	9
Le Rossignol.....	10
Ariane.....	13
Le Bénitier.....	22
L'Ennemie.....	24
Marmorea.....	26
La Délicate.....	28
Pudor.....	33
Lied.....	36
Canidie.....	39
Rendez-vous posthume.....	42
Le Matin.....	44
Fulvia.....	47
Étoiles.....	50
Le Jugement de Chérubin.....	53
Le Marché de la Madeleine.....	57

A un jeune Homme riche.....	59
Impertinence.....	63
L'Asile.....	65
<i>Sonnets :</i>	
Le Vaincu.....	73
Calonice.....	74
A Canidie.....	75
Invitation à la promenade.....	76
Le Japacani.....	77
Sur les Collines.....	78
La Ruine.....	79
Canidie.....	80
Une Voix.....	81
La Traversée galante.....	82
Sonnet dans le goût ancien.....	83
Les Ingénues.....	84
La Nonne.....	85
Frédérique.....	86
L'Amour fatal.....	87
Viduité.....	88
Chimères.....	89
Le Thé.....	90
Ten-si-o-daï-tsin.....	91
Spleen.....	92
Le Glacier.....	93
Canidie.....	94
L'Éphèbe.....	95
<i>Épilogue</i> .....	97



# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philoméla.*

*Pantéleïa. — Sérénades. — Pagode.*

*Soirs moroses.*

*Contes épiques.*

*Hespérus.*

*Intermède.*

*Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 1 FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

La publication est entièrement terminée.

Il est tiré, de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprimé chez A. Lanier, 14, rue Segnier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Pantéleïa*

*Sérénades — Pagode*



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS



# Pantéleïa

Sérénades — Pagode





CATULLE MENDÈS



# Pantéleïa

Sérénades – Pagode



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*



M DCCCLXXXV

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

Bien que ne faisant pas partie intégrante de *Philomela*, *Panteleia* a été publié d'abord à la suite de ce recueil (Hetzel éditeur, 1863). *Panteleia* a été inséré ensuite dans *les Poésies de Catulle Mendès* (Sandoz et Fischbacher éditeurs, 1876); on y joint ici *Sérénades*, publié pour la première fois par *la Revue Française*, et *Pagode*, inséré dans le premier volume du *Parnasse contemporain*.



# Pantéleïa

*A Charles Baudelaire*





Des murmures lointains s'élèvent des rivages;  
L'écho répète, oreille et bouche des grands monts,  
Les fiers hennissements des cavales sauvages !

Une ardeur dévorante a séché les poumons  
Du troupeau qui se cabre en masse échevelée,  
Et leurs yeux sont pareils à des yeux de démons !

Le poitrail palpitant, l'encolure renflée,  
Elles fouillent le sol de leurs naseaux sanglants ;  
Plus promptes que ne va la sagette envolée,

Elles vont, sans relâche ! et les sveltes élans  
Qui franchissent les blés sans en courber les tiges,  
Et les fins léopards auprès d'elles sont lents !

Le vent et la poussière effacent leurs vestiges ;  
Devant ce tourbillon sombre comme la nuit,  
Les immobilités sont prises de vertiges !

Vol effréné, torrent d'épouvante et de bruit,  
Où vont-elles, où va le troupeau des cavales ?  
La montagne s'ébranle et la forêt les suit !

C'est que voici le temps des fureurs estivales,  
L'instant du rut. L'appel lointain de l'étalon  
Fait tressaillir d'amour les superbes rivales,

Et le désir leur met des ailes au talon !  
Leur amant est là-bas, parmi les herbes jaunes,  
Derrière ces taillis qu'émonde l'aquilon,

---

Rêveur, sur le penchant des monts aux vastes cônes,  
Où, seuls, dans les sapins frémissants comme un luth,  
Les aigles rois ont fait leurs nids qui sont des trônes;

Et sans cesse enivré d'amour, cherchant le but,  
Par les rudes chemins et sous le ciel en flamme  
S'élançe le troupeau des cavales en rut !

Pareils, durant ces nuits où l'être entier se pâme  
Sous les baisers ardents de la Muse, pareils,  
Vers l'Idéal lointain nous allons, ô mon âme !

Nous allons, éveillés des terrestres sommeils ;  
Notre élan, qui s'accroche à des broussailles d'astres,  
Ainsi que des cailloux fait rouler les soleils !

Vers un palais d'argent aux lumineux pilastres  
L'étoile d'Orion nous guide, clair flambeau ;  
Le lest humain s'écroule en ténébreux désastres ;

De la vie échappé sans entrer au tombeau,  
L'homme plane, et l'amour, rut de l'âme extatique,  
S'échauffe à la splendeur fécondante du Beau !



Les Édens parfumés comme un bois de l'Attique,  
L'aire où plane l'autel du mystique Baal,  
S'ouvrent, et nous passons, tourbillon frénétique !

Le Lyrisme mugit comme un vent boréal.  
Dans l'alcôve d'azur que l'étoile bigarre,  
L'âme un instant s'accouple au farouche Idéal,

Puis enfin, retombée à terre, aile d'Icare,  
Nostalgique du Beau qu'elle entrevit ailleurs,  
Garde un divin amour, où le rêve s'égare,

De l'étoile et du ciel, de la femme et des fleurs !



Cypris, fille de l'onde, adorable chimère,  
Immortelle aux yeux noirs, Reine au cœur indulgent,  
Qui mires ta beauté dans les hymnes d'Homère !

Tu courbais sous tes lois les grands monstres nageant  
Près des rochers moussus où Molpéa repose,  
Et les bêtes des bois léchaient tes pieds d'argent !

Et les oiseaux, légers habitants de l'air rose,  
Dont notre œil, sous la nue, à peine suit l'essor,  
La blonde mélissette au sein des fleurs éclore,

La gazelle qu'au fond des bois trouble le cor,  
A tes travaux charmants soumis avec délices,  
T'adoraient, vierge auguste à la couronne d'or !

Sur la crête des monts, Diane aux jambes lisses,  
Qui, fière et dédaignant le chœur mélodieux  
De ses Nymphes, conduit les aboyantes lices

Dans le bois où l'attend le Faune insidieux,  
N'évita point ton joug, ô terrible Aphrodite !  
Et par toi les désirs naïssaient au cœur des Dieux.

Les hommes enfouis dans leur fange maudite  
S'agenouillaient en foule à tes autels divins ;  
Le débauché qui rit, le sage qui médite,

Le poète qui va, troublé de songes vains,  
Écouter la chanson des brises parfumées  
Et respirer la nuit douce dans les ravins,

---

Le conquérant farouche, enivré de fumées,  
Le bandit qui s'embusque au détour du chemin,  
L'hétaïre au péplum agrafé de camées,

Les vierges, la bacchante aux lèvres de carmin,  
Au col enguirlandé de pampres, et, dans l'ombre,  
Les filles de Lesbos qui se tiennent la main,

Les gais adolescents, les vieux à l'âme sombre,  
Ceux qui vont à la nuit, ceux qui viennent au jour,  
A travers tous les temps, dans tous les lieux, sans nombre,

Qu'ils aient, à l'heure pâle où s'éveille l'amour,  
Vu l'aube redorer les montagnes d'Asie  
Ou faire étinceler les glaciers de Kēar-Mour;

Qu'ils aient brûlé leur âme aux genoux d'Aspasie,  
Ou nourri de leurs cœurs les filles de Paris,  
Ces succubes divins que rien ne rassasie,

En ce temps où le musc et la poudre de riz  
Attachent aux jupons soyeux des amoureuses  
Le troupeau suppliant des jeunes gens épris;

Tous, la poitrine sèche et les lèvres fiévreuses,  
Par les mille sentiers que l'homme se fraya  
Sur les sommets brûlants, dans les plaines poudreuses,

Dévorés d'une soif dont plus d'un s'effraya,  
Tous buvaient ta splendeur, ô beauté surhumaine,  
Aphrodite, Astartè, Madeleine, Freya !

Mais Astartè, Freya, Vénus et Madeleine  
Ont dédaigné l'amour des hommes, et, le soir,  
Lorsque vers les hauteurs monte l'ombre sereine,

Sur une cime, ensemble, elles vinrent s'asseoir...  
Le souffle qui passait les surprit enlacées,  
Et, blanches, les porta vers le firmament noir.

Elles prirent plaisir, les belles fiancés,  
A regarder la nuit d'étoiles s'iriser ;  
La nue enveloppa leurs formes balancées,

Et, pâles, savourant l'extase du baiser,  
On vit leurs corps épris, ceints d'une lueur blonde,  
Lentement se confondre et se vaporiser !

---

Il ne demeura plus qu'une écume féconde,  
Blanche vapeur parmi l'air immatériel,  
Et, surpassant Vénus, perle éclosé de l'onde,

Pantēleĩa naquit de l'écume du ciel !



Pantéleïa, flocon d'azur, je vous salue !  
Dans le bois où les vents mugissent en courroux,  
Au pied de la montagne énorme et chevelue,

Sur les rocs sourcilleux, dans les taillis de houx,  
Dans l'ancre où, sur des tas d'ossements verts de mousse,  
Rêve paisiblement l'auguste lion roux !

---

Près du ruisseau jaseur qui suit la pente douce  
Des coteaux à travers les bleus myosotis,  
Sur le pic où l'éclair, lame de feu, s'émousse,

Dans l'ombre où les serpents, brisant les feuilletis,  
Près des restes broyés d'une louve poilue  
Digèrent, par le chaud soleil appesantis!

Partout où sous le ciel la Mère mamelue  
Fait pulluler la bête et fait germer les glands,  
Pantéléia, flocon d'azur, je vous salue!

Vous n'avez pas laissé, Reine, vos talons blancs  
Se poser sur l'autel d'où notre encens s'élève,  
Et nul n'a vu s'ouvrir vos yeux étincelants!

Ceux qui portent le luth, ceux qui tiennent le glaive  
Auraient pu vous chanter et mourir à vos pieds;  
Vous n'avez pas voulu, nul ne sait votre rêve!

Nul ne sait vos amours vainement épiés!  
Mais, un soir, l'œil épris de ténébreux problèmes,  
Au-dessus de la ville éteinte vous planiez;



A l'heure où le désir impur, gros de blasphèmes,  
Joint les hommes sans force aux femmes sans beauté,  
Votre parole émut les crépuscules blêmes !

« Je ne descendrai pas de ma sérénité  
Hautaine, pour poser mon talon dans la fange,  
Et nul ne me verra dormir à son côté !

Nullle voix parmi vous ne dira ma louange,  
Et nul n'arrachera de mon cœur les aveux !  
Chétifs, que pourriez-vous me donner en échange ?

Vainement sur l'autel l'encens avec les vœux  
S'élève, éparpillant de suaves arômes ;  
Plus doux est le parfum qui sort de mes cheveux !

Les pilastres d'argent qui soutiennent les dômes  
Sont moins beaux que le cèdre au fond des creux ravins ;  
Les arbustes des bois sacrés n'ont pas les baumes

Qui s'écoulent en pleurs de mes membres divins ;  
Je ne veux pas m'asseoir sur la cime du temple,  
Et je n'inspire pas la voix de vos devins !

---

Sous la roche profonde et parmi la nuit ample,  
Immobile, à travers la fureur des vents noirs,  
Dans ma solennité, seule, je me contemple !

La nuit, les amoureux, dans les doux promenoirs,  
Enlacent mollement leurs bras et leurs pensées ;  
J'ignore les plaisirs comme les désespoirs.

Les hymnes du poète, aux lenteurs cadencées,  
Exaltent la valeur des jeunes hommes bruns,  
Et chantent vos vertus, ô pâles fiancées !

Mais les rythmes du luth me seraient importuns ;  
Tous les peuvent entendre, et ma soif d'ambrosie  
Ne veut pas s'assouvir aux abreuvoirs communs.

Vous passez aux genoux de la femme choisie  
Les sombres jours d'hiver, les claires nuits d'été ;  
Ruisselante d'amour, votre âme s'extasie !

Si je daignais un jour en votre obscurité  
Luire, vous laisseriez vos plus chères amantes ;  
Mais votre amour n'est pas digne de ma beauté. »

Elle dit, et les bois, où grondent les tourmentes,  
La revirent, lassée et croisant les genoux,  
S'étendre mollement sur les gazons de menthes.

Dans les antres moussus, dans les taillis de houx,  
Au pied de la montagne énorme et chevelue  
Où vague lentement l'auguste lion roux,

Pantéleïa, flocon d'azur, je vous salue !



Le grand lion disait : « Vois, tes cheveux sont blonds,  
Et comme toi je porte une crinière blonde ;  
Pantéleïa, je t'aime et nous nous ressemblons !

Comme tes yeux reluit ma prunelle profonde ;  
Ta marche lente imite en ses balancements  
Mon allure pareille aux mouvements de l'onde.

Si tu voulais m'aimer, perle des diamants,  
Tu poserais tes pieds sur mon échine rousse  
Sans crainte, et je serais le plus doux des amants !

Pour te parler d'amour, ma voix qui se courrouce  
Trouverait des accords divins, et, sur le sol,  
Humble, je lécherais l'ongle blanc de ton pouce ! »

L'aquilon qui passait interrompit son vol,  
Et dit : « Pantéléïa, je vous aime ! La brise  
D'un moins tendre baiser frôlerait votre col.

Je vous aime ! laissez à mon haleine éprise  
Le soin de dénouer vos cheveux ! Mais ton cœur  
Est plus dur que le roc où mon élan se brise !

Si mon souffle pouvait attiédir ta rigueur,  
Si tu voulais m'aimer, blanche parmi les blanches,  
Tu suivrais dans les airs mon tourbillon vainqueur !

Je te soulèverais doucement par les hanches,  
Et seuls, à la hauteur sereine des glaciers,  
Nous irions voir rouler les grandes avalanches ! »

---

Le serpent, dont les nœuds pareils à des aciers  
Luisent, disait, caché parmi la pâle mauve :  
« Je rampais après vous partout où vous passiez ;

Je respirais, la nuit, dressant ma tête chauve,  
Les émanations de vos seins onctueux !  
N'écoutez pas le Vent, fuyez le Lion fauve,

Je suis plus fort que lui, je suis plus vite qu'eux,  
Et moi seul je pourrai vous donner la caresse  
De l'enveloppement humide et tortueux ! »

Un doux myosotis près de l'enchanteresse  
S'éteignait sur le sol de brins verts chevelu :  
« Pantéleïa, je meurs, ton poids divin m'opresse ;

Peut-être, pâissant déjà, s'il avait plu,  
J'aurais pu vivre encor jusqu'à la nuit prochaine ;  
Mais je meurs près de vous ainsi que j'ai voulu ! »

Sur les pics où le rude aquilon se déchaine  
Et fait mugir l'écho dans la sublimité  
Des sphères, s'éleva la forte voix du chêne :

• Tel que sur l'humble saule et le frêne argenté  
Plane mon front, de même au-dessus des plus belles  
Se dresse fièrement ta grande vénusté !

Les timides enfants dorment sous les ombelles ;  
Viens rêver dans mon ombre immense, et que le vent  
Secoue en vain ma force et ta beauté rebelles !

Je t'aime ! Souviens-toi, Déesse, que souvent  
J'écartai de tes yeux les rayons et la brise,  
Lorsque tu reposais sous mon dôme mouvant !

Quand les oiseaux chanteurs menaçaient la cerise  
De ta lèvre, un rameau tressaillait, et l'essaim  
De reprendre son vol, craignant quelque surprise.

Viens, je te donnerai pour décorer ton sein  
Des glands encore verts, de belles feuilles lisses,  
Et ton bonheur sera mon unique dessein ! »

Les abeilles sortaient à demi des calices :  
« Pantéleïa, je t'aime et je ferai du miel  
Dans ta bouche, alvéole aux humides délices ! »

« Pantéleïa, disait le nuage du ciel,  
Je t'aime et je voudrais t'enlever dans l'espace,  
Vers les palais d'azur où sont les Ariel ! »

« Je t'aime et je suis doux, » dit l'épervier rapace.  
« Je t'aime et je suis fort, » dit le ramier tremblant.  
« Je t'aime, » dit l'essaim des colombes qui passe !

« Pantéleïa, disait la Lune au front dolent,  
Sœur des étoiles d'or, tes farouches prunelles  
Effaceraient l'éclat du Sirius brûlant !

Fille du ciel, remonte aux sphères maternelles,  
Et l'homme émerveillé nommera de ton nom  
L'étoile qui luira belle parmi les belles ! »

Mais Pantéleïa, calme, a fait signe que non !





Ce fut tout, et la nuit redevint solitaire.  
L'astre, dans l'onde noire, éteignit son reflet,  
Et le grand chêne dit au lion de se taire.

Seule, Pantéléia, qu'une flamme brûlait,  
Se dressa lentement sur la mousse flétrie,  
Et dans la solitude elle se contemplait !

---

Elle se contemplait avec idolâtrie! —  
Son regard indolent, nuage où dort l'éclair,  
Mesure de son corps la belle symétrie.

Ses deux bras éployés se frôlent parmi l'air,  
Sa tête fière plane, et son âme se noie  
Dans l'éblouissement sublime de la chair!

L'aile de son désir a découvert sa voie!  
Elle s'élève enfin, bondissante d'orgueil,  
Vers la sérénité profonde de la joie!

De chauds rayonnements l'attirent, son grand œil  
S'aveugle à voir de près l'Idéal, temple auguste  
Dont elle est à la fois la vestale et le seuil!

« Nul amour n'a courbé ma volonté robuste,  
Et sur le piédestal de la virginité  
Seule, j'ai vu briller la gloire de mon buste!

Mes seuls yeux, jusqu'au bout du temps illimité,  
Sans que jamais leur feu ne s'apaise ou ne dorme,  
Posséderont mon corps par mon corps convoité;

Et je m'abîmerai dans le délice énorme  
D'être tout le désir et toute la beauté  
Fondus dans la splendeur unique de ma forme ! »

Comme la mer, le rêve a son immensité ! —  
Puis elle s'accroupit, d'elle-même éblouie,  
Blanche, sans mouvement, neige, marbre sculpté,

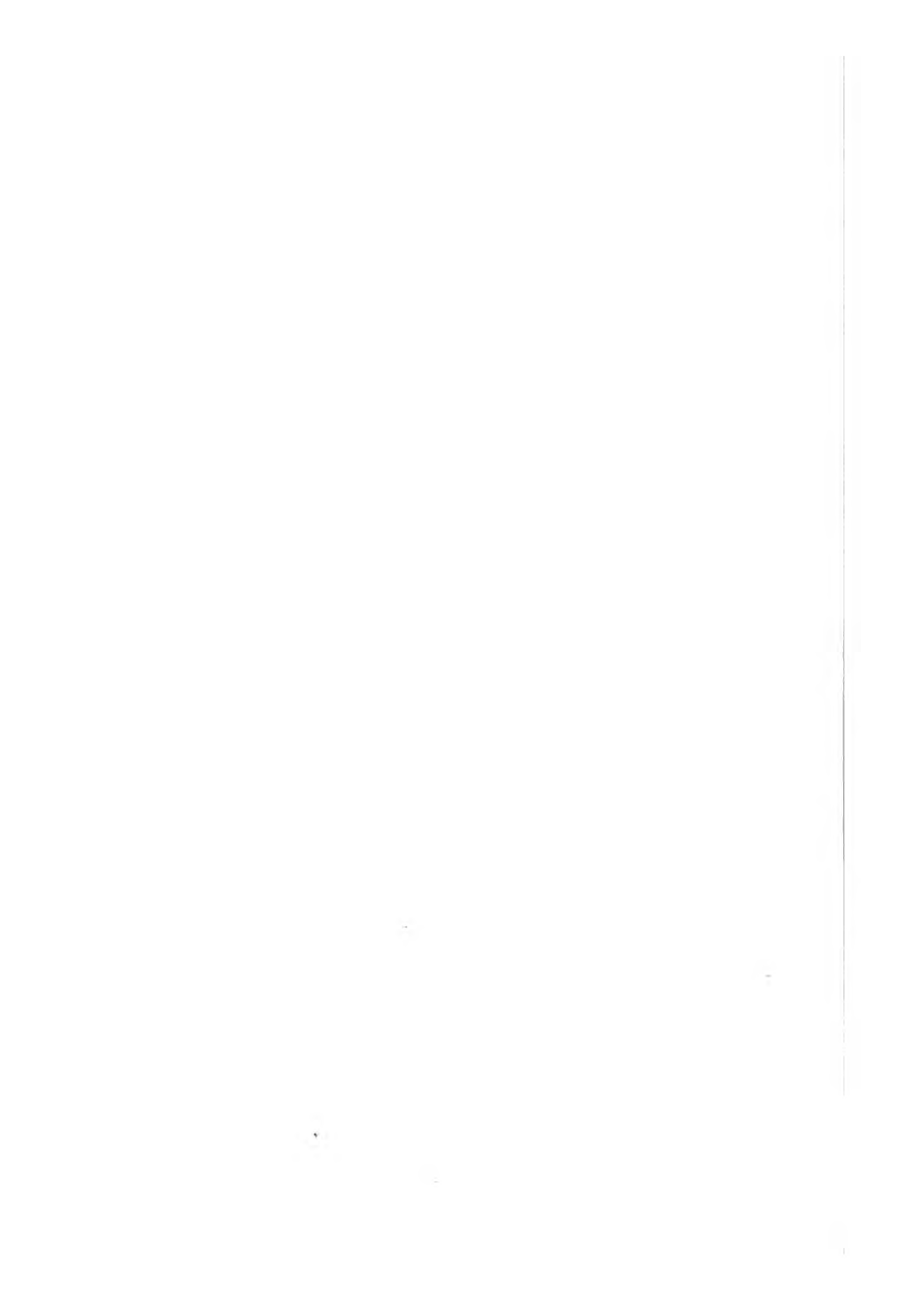
Et le ciel contempla cette extase inouïe.



# Sérénades

La niña que á mi me quiera  
Ha de ser con condicion,  
Que en haciendole yo una seña,  
Ha de salir al balcon.

ESTUDIANTINA.





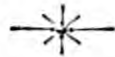
## PRÉLUDE

*Qui frappe au balcon ? moi, personne,  
L'enfant né de rois inconnus,  
Qui dort nu-tête et court pieds nus  
De ce qui brille à ce qui sonne.*

*Que me veut-il ? Ils sont venus,  
Sa guitare et lui, de Solsons,  
Cœur qui tremble et bois qui frissonne,  
Vous chanter des vers ingénus.*

*La chanson est-elle jolie ?  
Elle pleure ; l'air est ancien  
Et triste jusqu'à la folie.*

*Pourquoi donc ce musicien  
Pleure-t-il ? c'est, doña Clélie,  
Pour ton plaisir, et pour le sien.*



## I

Wand'ich in dem Wald des Abends,  
In dem träumerischen Wald.

HENRI HEINE.

Dans la forêt que crée un rêve,  
Je vais le soir dans la forêt :  
Ta frêle image m'apparaît  
Et chemine avec moi sans trêve.

N'est-ce pas là ton voile fin,  
Brouillard léger dans la nuit brune ?  
Ou n'est-ce que le clair de lune  
A travers l'ombre du sapin ?

Et ces larmes, sont-ce les miennes  
Que j'entends couler doucement ?  
Ou se peut-il réellement  
Qu'à mes côtés, en pleurs, tu viennes ?



## II

Incessu patuit avis, colore flos.

JOACHIM DU BELLAY.

Elle marche d'un pas distrait,  
Légalement, comme une oiselle ;  
Elle a l'air d'un lys qui serait  
Une rose ; je n'aime qu'elle.

Elle a des goûts séditieux  
En fait de vers et de toilettes ;  
Je n'aime qu'elle. Ses doux yeux  
Disent : Mes sœurs, aux violettes.

Mais est-elle toujours ainsi  
Qu'elle m'est, un soir, apparue ?  
Car voici bien longtemps, voici  
Bien longtemps que je ne l'ai vue !





## III

Heu! lacrymis infantia lumina turgent

JEAN SECOND.

Naguère, au temps des églantines,  
J'avais des peines enfantines.

Mon cœur se gonflait sans raison  
Sous les lilas en floraison.

A respirer les chauds calices  
Je goûtais d'amères délices.

Sous les étoiles, pâle et coi,  
Je pleurais sans savoir pourquoi.

Et maintenant je pleure encore,  
Le long des soirs comme à l'aurore ;

En hiver, sur le blanc grésil,  
Sur les roses pendant l'avril,

Mes larmes tombent à toute heure :  
Mais je sais bien pourquoi je pleure !



IV

Ros unus, color unus, et unum mane duorum.

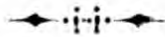
AUSCENE.

Quand vient l'automne nébuleux  
Avec ses pâleurs de chlorose,  
Tu caches les avrils frileux  
Dans un pli de ta jupe rose.

Les mélancoliques buveurs  
D'aube vermeille et de rosée  
S'en abreuvent dans les saveurs  
De ta lèvre en songe baisée !

L'âme des papillons défunts  
(Car octobre a des deuils sans nombre !)  
Trouve asile dans les parfums  
De tes cheveux poudrés d'or sombre ;

Et, renonçant aux longs exils,  
C'est vers le ciel de tes prunelles  
Nuagé par l'ombre des cils  
Que s'envolent les hirondelles !



## V

Morgen liebe, was bis heute  
Nie der Liebe sich gefreut.

G. A. BURGER.

Laisse-les dire ! Nous irons  
Dans le bois décorer nos fronts  
De liane et de liserons !

La douleur n'est pas éternelle :  
On reverra frémir une aile  
Sur l'églantier de la venelle.

Elle reviendra, la saison  
Des vers luisants sous le gazon :  
Les amoureux seuls ont raison.

Quand la sève gonfle la vigne,  
La froide neige se résigne  
A fleurir, lys, à voler, cygne !

Malgré l'effort des envieux,  
Mes lèvres au bord de tes yeux  
Boiront des pleurs délicieux,

Et nous fuirons sous les tonnelles,  
Course folle où tu t'échevèles,  
En chantant mes odes nouvelles !



## VI

Florinda perdiò su flor.

ROMANCERO DEL REY.

Le matin riait, ingénu ;  
Tu m'as dit : Viens ! je suis venu.

Un peu plus tard, tu m'as dit : Chante !  
J'ai chanté ta grâce méchante.

Mais vint la nuit, la nuit d'été ;  
Tu m'as dit : Pars ! je suis resté.



VII

Mais on souffre toujours un peu,  
Rêveur sombre, sous le ciel bleu.

ALBERT MÉRAT.

Ton cœur est d'or pur ; tout est vrai,  
Net et loyal dans ta nature ;  
Mais l'espoir dont je m'enivrai  
S'achève en doute et me torture.

Ah ! ma sœur, j'ai vu si souvent,  
A l'heure morne où la nuit tombe,  
Mes rêves dispersés au vent  
Comme des plumes de colombe !



## VIII

Ocelluli protervuli !  
Ocelluli mollicelli !

JEAN BONNEFONS.

Tes yeux méchants et captieux  
Comme le regard des Chimères,  
Je veux les voir, bien que ces yeux  
Causent des peines très amères.

Mais tes yeux doux, couleur des cieux,  
Tes yeux sans haine ni malice,  
Cache-les-moi : ces tendres yeux  
Infligent un trop dur supplice !



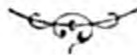
IX

Wie schändlich du gehandelt,  
Ich hab' es den Menschen verhehlet.

HENRI HEINE.

Jamais aux passants je ne conte  
Ta honte ni mon mal amer,  
Mais je suis allé sur la mer  
Et j'ai dit aux poissons ta honte.

Vous triomphez encor, ma mie,  
Sur terre ferme, effrontément ;  
Mais dans tout l'abîme écumant  
On connaît bien ton infamie !





## X

Ço dit Isolt : « Jo l' sai pur veir,  
Sachez que le sigle est tut neir. »

THOMAS.

Le ciel est très bas ; rien ne bouge  
Sur la noire mer ; l'horizon  
Se rapproche, obscure cloison  
Que défonce une lune rouge.

Où sont les joyeux promontoires  
Dorés par le soleil levant ?  
Mon vaisseau qui n'a plus le vent  
Laisse pendre ses voiles noires.



XI

In der Nacht! In der Nacht!

COMTE DE PLATEN.

Lune froide et sans auréole,  
Avec des langueurs de créole  
Vous rêvez douloureusement  
Dans l'infini du ciel dormant,

Tandis que, des claires fontaines,  
Comme un son de flûtes lointaines,  
S'exhale vers les cieux blafards  
La tristesse des nénuphars!



## XII

. . . . . Yo sospecho  
Que en estos disgustos ay  
Algunos gustos secretos.

LOPE DE VEGA.

Querelleuse, va ! J'aime encor  
Ton regard quand il se courrouce,  
Car dans tes yeux d'émail et d'or  
La colère elle-même est douce.

L'amour aux délicates lois,  
Sur la lèvre qui nous attire  
Se plaît à faire quelquefois  
Succéder la moue au sourire.

Prudent, il donne aux amoureux,  
Pour chasser les langueurs moroses  
Qui bercent les cœurs trop heureux,  
Les querelles, ces feuets de roses.



XIII

So hath it been, so be it ;  
For who shall live and flee it ?

ALGERNON C. SWINBURNE.

Un jeune pâtre chante au bois,  
Et l'écho dit : « Je suis la voix ! »

Sous la vitre qu'un rideau voile  
La lampe dit : « Je suis étoile ! »

Aux lacs où le roseau se plaît,  
« Je suis roseau, » dit le reflet.

Mais plus fausse, oh ! plus fausse encore,  
La voix qui m'a dit : « Je t'adore ! »

.....

## XIV

Cor mihi te furto surripuisse queror.

THÉODORE DE BÈZE.

Dans Bethsaïde, en Galilée,  
Quand l'époux a baisé les yeux  
De la vierge enfin dévoilée,

Il la conduit, mystérieux,  
Par des escaliers et des routes  
Sans nombre, au trésor des aïeux.

« Resplendissantes sous les voûtes,  
Voici mes richesses, dit-il;  
Elles sont à toi seule, toutes. »

L'Iduméenne au doux profil  
Répond d'une voix plus légère  
Que le chant du souffle en avril :

« Le ciel confie à l'étrangère  
Tes trésors, pour qu'elle en ait soin  
Comme une bonne ménagère. »

Or, un soir, grave, sans témoin,  
Dans l'ombre d'une vague allée,  
J'ai conduit une femme, au loin ;

Pareil au Juif de Galilée,  
J'ai soumis à l'amour vainqueur  
Mon opulence inviolée.

« Chère femme ! Voici mon Cœur  
Ruisselant, comme un noble vase,  
D'une chaude et rouge liqueur !

Voici mon Ame où vit l'extase  
Adorable des paradis  
Épars sous les brumes de gaze ;

Ame-cygne des lacs tièdis  
Par le jour sans fin qui caresse  
Les Édens à l'homme interdits ! ▸

Et lorsque j'eus, dans ma tendresse,  
Livré mon trésor opulent,  
Je m'endormis, bonne maîtresse.

Mais toi, furtive, reculant  
Le long des rampes, sans chandelle,  
Tu t'es enfuie en me volant,

Comme une servante infidèle !



XV

Da sass ein loses Nönnchen  
Das that, als wenn es schlief.

LIED POPULAIRE.

Écoutez bien ! J'étais allé,  
De nuit, vers un bois désolé.

Là, j'ai surpris mon Ennemie  
Dans ses cheveux bruns endormie.

Elle souriait dans les flots  
De ses cheveux bruns, les yeux clos.



« Ce sourire, par un prodige  
Cruel, tu me l'as pris, lui dis-je,

Et tu dors, succube assouvi,  
Le sommeil que tu m'as ravi! »

Alors, j'ai tué l'Ennemie  
Dans ses cheveux bruns endormie.

Son sang fatal, de ci, de là,  
Sur la ronce épars coula.

Son sang fatal parmi les branches  
Déshonora les roses blanches.

Vous avez bu sa vie, ô fleurs  
D'où s'égouttent d'étranges pleurs.

Les pourpres sombres de sa plaie  
Éclatent dans la roseraie.

Oh! s'enfuir! et ne vous voir plus,  
Floraisons rouges du talus!

Mais le Charme, avec ses délices  
Mornes, revit dans les calices.

La langueur de l'ancien poison  
Pèse dans leur exhalaison.

O cœur vaincu tu désespères  
De quitter jamais les repaires

Du vaste bois ! cœur exilé,  
Par les roses ensorcelé !





## FINALE

*Je n'ai jamais commis de crime.  
On ne m'a pas assassiné.  
Mon remords fut imaginé,  
Et mon cœur saigne pour la rime.*

*Jeune, on aime à parler trépas.  
Byron, Musset, l'exemple tente.  
Sais-tu de quoi l'âme est contente?  
De montrer qu'elle ne l'est pas.*

---

*Le spleen a de sinistres charmes,  
On a le caprice entêté  
D'affirmer sa virilité  
Par le désespoir et les larmes.*

*Mais ces choses-là n'ont qu'un jour.  
Sourire est bon. La vie est belle.  
On se lasse d'être rebelle  
A la clémence de l'amour.*

*L'heureux ciel d'été qui flamboie  
N'a pas honte de ses rayons ;  
Si nous sommes joyeux, ayons  
Le courage de notre joie.*

*Je suis le passant ingénu,  
Celui qui soupire et qui chante  
Parce que l'épine est méchante  
Et que l'avril est revenu.*

*Je m'étais égaré sans doute ;  
Une ogresse me menaçait ;  
Mais mon cœur, ce Petit-Poucet,  
A bientôt retrouvé sa route.*

*Vers un gîte plein de douceurs  
Il ramena des lieux contraires  
Tous les jeunes Désirs, ses frères,  
Et les Illusions, ses sœurs.*

*C'est à peine s'il se rappelle  
Qu'il fut un instant fourvoyé;  
Il est dans son nid, mieux choyé  
Que les petits d'une hirondelle.*

*S'il souffrit, ce fut en rêvant.  
Le rêve a sa mélancolie...  
Mais une nouvelle folie  
Guérit d'un vieux songe souvent,*

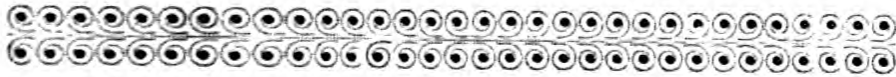
*Et, bercé d'un souffle qui vole  
De Weimar à Valladolid,  
J'ai joué les airs de mon lied  
Sur une guitare espagnole!*



# Pagode

*A Auguste Villiers de l'Isle-Adam*





## LE MYSTÈRE DU LOTUS

Ta colère triomphe, ô Kâla! nul refuge.  
Bleue encor des poisons de l'océan lacté,  
Ta sombre gorge avait amassé le déluge.

Telle qu'un grand ravin par l'orage habité,  
Ta narine profonde a soufflé la tourmente  
Sur l'incendie issu de ton œil irrité.



Où sont les vastes cieux et la terre charmante ?  
Hélas ! toute la vie et toute la beauté  
Gisent sous l'onde morne où le vent se lamente.

Tes vastes cieux, Indra, que baignait la clarté  
Des étoiles, ont fui dans la tempête noire  
Comme un pavillon d'or par la bise emporté !

Le Çwarga lumineux aux escaliers d'ivoire  
N'est plus. Les seuils de jaspe et les chars de cristal  
Sont brisés. O vainqueur, qu'as-tu fait de ta gloire ?

Les Gandharwis, orgueil charmant du ciel natal,  
Ont cessé d'agiter les clochettes sonores  
De leurs pieds que dorait la poudre de çantal.

Les Açwins éclatants comme des météores  
Ne courbent plus au joug de leur char constellé  
Les Vaches aux poils roux qui portaient les Aurores ;

Et la terre, Prisni, comme un bloc descellé,  
Avec ses pics hautains et ses plaines fertiles,  
On ne sait où, dans l'ombre, éperdue, a roulé,

---

Tandis que, hérissant sa tête de reptiles,  
Et le pied sur les flancs des dragons, le Dieu noir  
Brandissait le Çiras, destructeur des sept Iles !



Maintenant l'arme auguste a rempli son devoir.  
Au sein de l'Être unique, étang de quiétude,  
Brahmâ s'est endormi, voyant tomber le soir.

Répudiant l'orgueil et la sollicitude  
De l'œuvre, il goûte, après mille âges évolués,  
L'anéantissement dans la béatitude.

L'universelle mer précipite ses flux  
Ténébreux à travers l'horreur universelle,  
Cherchant la grève absente et l'île qui n'est plus.

Chaque lame en bramant presse un flot qui harcèle  
Une vague tandis que la vague poursuit  
Une autre lame en pleurs qui vers un flot ruisselle ;

Et, sur la houle énorme au lamentable bruit,  
Comme un vaste étendard que la tempête arbore  
Palpite l'épouvante obscure de la nuit.

Oh ! que d'âges suivis de tant d'âges encore  
Traverseront l'effroi du gouffre illimité,  
Sans souvenir de jour et sans espoir d'aurore !

Hors du nombre, des lieux et de la qualité,  
L'Être unique et total s'est abîmé soi-même  
Dans l'informe infini de sa propre entité.

Tel se concentre et git parmi la cendre blême  
Le Feu rassasié des mystiques repas,  
Tel se recueille, oisif, le Principe suprême.

Sous la forme du Temps, il est ce qui n'est pas ;  
Sa présence a son lieu dans toutes les absences  
Et son réveil latent dort dans tous les trépas.

L'angoisse des espoirs et des réminiscences  
Meurt au fond du Tirtha sans rivage et stagnant  
Fait du fleuve dompté des tristes renaissances ;

---

Et chaque âge divin se déroule, enchaînant  
A d'innombrables nuits sa nuit démesurée,  
Sans vaincre ce repos immense et permanent.



Mais enfin, du constant effort de la durée,  
L'Amour est né ! Bientôt, mystérieux ferment,  
Sourdra la force au sein de l'Être demeurée.

Par le temps qui s'amasse accrue infiniment,  
La passion pénètre en tout ce qui repose,  
Avec un convulsif et chaud frémissement.

Tel se renforce Agni du çoma qui l'arrose,  
Tel s'enfle, imbu d'amour, le germe originel ;  
Le désir de l'effet s'empare de la cause.

Sous des voiles chargés d'influx passionnel  
Et pareils à la brume où l'aurore va naître,  
Flotte un contour étrange et vaguement charnel ;

Palpitante, Mâyâ s'efforce d'apparaître ;  
Le vide, d'une transe ineffable agité,  
Voit s'accomplir l'hymen de la Forme avec l'Être ;

Et dans son adorable extériorité,  
Parmi l'effacement des ombres, sur la face  
De l'abîme sans bord, l'Esprit-Monde est porté !



O Pourouçha ! la houle incessante déplace  
Et ramène ton lit souple, formé des nœuds  
Que le Roi des serpents enlace et désenlace !

Clairs et resplendissants de métaux lumineux,  
Les mille chefs du grand Çécha, comme une ombrelle,  
S'abaissent vers ton front qui se reflète en eux !

Tu médites, auguste, à travers la querelle  
Des noirs remous ! portant les œuvres dans ton flanc,  
Tu sens frémir au loin ta forme corporelle !

---

Et de ton pur nombril, mystérieux étang,  
Le grand Lotus, berceau des trois Mondes, s'élève,  
Doux comme le soleil des jours d'automne, et blanc !

Il éclaire, il féconde, ayant l'amour pour sève ;  
Il verse la candeur et la limpidité  
De l'aube dans l'effroi de la nuit qui s'achève ;

Et de sa léthargie enfin ressuscité,  
Brahmâ, pistil géant de ce calice énorme,  
Détend ses membres faits de force et de bonté,

D'où se dérouleront l'Étendue et la Forme !





## DIALOGUE D'YAMA ET D'YAMI

d'après

LE RIG-VÉDA

*A Michel Baronnet*

YAMÎ

Selon le rythme lent des vers scandant ses pas,  
Le Riçhi matinal traverse la pelouse.  
Vers le sein d'Yamî, ta sœur et ton épouse,  
Remonte, fils des Eaux ! le courant du trépas,

## YAMA

Pareil au faon mort-né d'une triste antilope,  
Je n'aurai pas d'épouse et je n'ai pas de sœur;  
Dans l'immobilité de sa noire épaisseur  
Le tronc de l'arani mystique m'enveloppe.

## YAMÎ

Les dix frères vaincront le mystique arani,  
Afin qu'au bleu retour des Aurores prospères  
Je puisse voir le fils auguste de mes pères  
S'allonger près de moi sur le gazon béni!

## YAMA

Nombre chétif épars dans l'infini des sommes,  
J'ai rendu mon essence au Nuage, au Soleil  
Mon regard, et je dors un ténébreux sommeil  
Loïn de ta couche, ô toi qui veux le mal des hommes!

## YAMÎ

Tu sortiras plus clair de plus d'ombre, Yama,  
Car c'est en toi que l'Être auguste se recrée,  
Et l'amant glorieux de la Coupe sacrée  
Dans le céleste flanc des ondes te forma!



YAMA

On a vu s'abîmer les splendeurs éphémères  
Avec la troupe bleue et fauve des Haris ;  
Sur les foyers obscurs, près des vases taris,  
Je suis né de ta mort, Agni, fils des deux mères !

YAMÍ

Les cavales d'Indra s'élanceront encor !  
L'une à l'autre, mêlons nos âmes, divin couple.  
Tu sembleras, lié de ma ceinture souple,  
Un bel arbre envahi par des lianes d'or.

YAMA

Les sept coursiers soumis à quatre jougs de flammes,  
Sans éclairer mon œil éblouiront le tien ;  
La liane aux fleurs d'or n'aura pas de soutien ;  
Nous ne mêlerons pas, l'une à l'autre, nos âmes.

YAMÍ

Quand nous dormions encore au ventre originel,  
L'aïeul parla. « Vêtus d'une splendeur égale,  
Soyez époux, dit-il. Que la sœur conjugale  
Sans fin demeure unie au mari fraternel ! »

## YAMA

Qui l'a su ? qui l'affirme ? Aucun ne peut connaître  
Son premier jour. Le ciel démesuré n'est pas  
Un champ d'orge qu'on peut traverser en trois pas,  
Et nul ne sait où gît la source de son être.

## YAMÎ

Cesse un discours amer. Ma main cherche ta main.  
Ranime d'un baiser la pâleur de mes joues,  
Et roulons doucement comme un char à deux roues  
Qui se livre à la pente heureuse du chemin.

## YAMA

Je ne baisera point le jasmin de tes joues  
Ni ta bouche pareille à la fleur des amras ;  
Sous la tête d'un autre époux glisse ton bras,  
Et roulez doucement comme un char à deux roues.

## YAMÎ

Que deviendra l'amie, hélas ! loin de l'ami,  
Et qu'est-ce qu'une sœur de son frère sevrée ?  
L'âme veuve succombe, à Nirriti livrée ;  
Sans l'amour d'Yama, c'en est fait d'Yami !

## YAMA

Meurs donc, et laisse-moi, femelle aux bras avides,  
Sous le ciel à jamais dépourvu de matins  
Que hantent les Dévas tristes des Feux éteints,  
M'exhaler sans retour en des ombres livides!





## HYMNE A KAMADÉVA

Vent, flèche, oiseau, tu passes  
A travers les espaces  
Où le jour s'alluma,  
Brillant Kâma !

L'ombre diminuée  
Voit flotter la nuée  
De tes parfums ravis  
Aux madhavis.

Ton étendard circule  
Parmi le crépuscule  
Et dans son blanc frisson  
Porte un poisson.

A ta cheville teinte  
De laque un anneau tinte,  
Imitant, pur métal,  
Le son du tal.

Sur ton dos d'émeraude,  
Vibre un carquois où rôde  
L'haleine des cinq Fleurs,  
Mères des pleurs.

Ces flèches toujours sûres  
Méditent des blessures  
Que nul, ô fier Çmara,  
N'évitera,

Et ton bras vert balance,  
Comme Kâla sa lance  
Et Roudra son trident,  
Un arc strident !

---

Tout s'effare et s'éveille :  
Une flamme, ô merveille !  
Pénètre les Açwins,  
Frères divins.

Battant l'air de la queue,  
Dans la lumière bleue  
Les vaches ont des bonds  
Plus vagabonds.

L'Himâlaya tressaille ;  
Du chêne à la broussaille  
Circule un feu secret  
Dans la forêt.

Sous l'âmra qui distille  
Une liqueur subtile  
Et descend vers le sol  
En parasol,

La branche refléurie  
Du manguier se marie  
Aux rameaux délicats  
Des malicás,

Et, mourante femelle,  
Aspirant l'air que mêle  
Aux senteurs du matin  
L'époux lointain,

L'onduleuse antilope  
Rampe et se développe  
En un long bâillement  
D'énervement !

Pris de chaudes démences,  
Les éléphants immenses  
S'emportent à travers  
Les rotangs verts.

Bleus Tirthas, mers sauvages,  
Qu'ils sont loin, vos rivages  
Sans cesse caressés  
De flots glacés !

Le vent âpre des flèches  
Gerce les trompes sèches  
Et fait claquer la peau  
Du noir troupeau.

---

Sur les collines chères  
A Kriçhna, les vachères  
Baisent éperdûment  
L'auguste amant.

Seins dressés, cuisses nues,  
Elles jettent aux nues,  
A la cime, au ravin,  
Ce chant divin :

« Ananga, dieu vorace  
Qui morls au cœur la race  
Des antiques Manous,  
Déchire-nous !

Tes flèches parfumées  
Dispersent les armées  
Des héros qu'engendra  
L'astre Tchandra !

Tu corromps, ô Dieu jeune,  
L'austérité du jeûne  
Par où les Maharchis  
Sont affranchis !



Les vierges qu'ont surprises  
Tes chaleureuses brises  
Défaillent dans les bras  
Des vils Çoudras ;

Comme de belles tentes  
Sous le vent palpitantes  
S'enflent leurs jeunes seins  
De perles ceints ;

Et, l'œil clos d'une larme,  
Les épouses qu'alarme  
Un rêve hasardeux,  
Vont, deux à deux,

Vers le bassin de marbre  
Endormi sous un arbre  
Où les aras siffleurs  
Mordent les fleurs,

Et deux à deux couchées,  
Pâles, sur des jonchées  
De roses kadambas,  
Se parlent bas ! »

---

Ainsi chante la foule  
Des vachères qui foule  
Et ravit de ses jeux  
Les pics neigeux.

A leur voix, sous l'austère  
Figuier, le Solitaire  
Sent revivre son cœur  
Et dit : « Vainqueur

Des voluptés immondes,  
Hari, dieu des trois Mondes,  
Confonds les attentats  
Des noirs Bhoutas,

Et défends que je rêve  
A quelque enfant qui lève,  
Pour passer le flot bleu,  
Sa robe un peu... »

Mais en vain. Kâma verse  
Une langueur perverse  
Dans le sein palpitant  
Du pénitent.

Désormais sur le livre  
Auguste qui délivre  
L'image dansera  
D'une Apçara

Demi-nue, en délire,  
Ouvrant, noir de collyre,  
Le lotus de ses yeux  
Fallacieux,

Et, selon la cadence  
De l'onduleuse danse  
Qui fait tinter sans fin  
L'anneau d'or fin,

Montrant sa gorge blonde  
Ou la cachant sous l'onde  
De ses cheveux épars  
De toutes parts!

Cependant, vers le faite  
A la splendeur parfaite,  
Kâma suit son chemin,  
L'arc à la main !

Dans la pure lumière  
Où la Cause première  
Revêt le flamboiment  
Du diamant,

Parmi des harmonies  
Où les voix sont unies  
Des cygnes aux beaux cous  
Et des coucous,

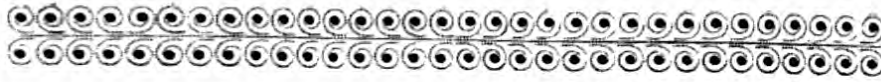
L'arc sans miséricorde  
Fait crépiter sa corde  
Pareille au frisson clair  
D'un prompt éclair,

Et Lakçhmi que décore  
Le pur éclat encore  
De la vague de lait  
Qui la roulait,

Cédant à la mollesse  
De son désir, se laisse  
Tomber sur le genou  
Du noir Viçhnou,

Et des pleurs de délice  
Mouillent le bleu calice  
De son œil immortel  
Ceint de bétel!





## TABLE

### **Pantéleïa :**

Des murmures lointains s'élèvent des rivages.....	7
Cypris, fille de l'onde, adorable chimère.....	11
Pantéleïa, flocon d'azur, je vous salue.....	16
Le grand lion disait : « Vois, tes cheveux sont blonds »	21
Ce fut tout et la nuit redevint solitaire.....	26

### **Sérénades :**

<i>Prélude</i> .....	31
I. Dans la forêt que crée un rêve.....	32
II. Elle marche d'un pas distrait.....	33
III. Naguère au temps des églantines.....	34
IV. Quand vient l'automne nébuleux.....	35
V. Laisse-les dire ; nous irons.....	36
VI. Le matin riait, ingénu.....	38

VII. Ton cœur est d'or pur; tout est vrai.....	39
VIII. Tes yeux méchants et captieux.....	40
IX. Jamais aux passants je ne conte.....	41
X. Le ciel est très bas; rien ne bouge.....	42
XI. Lune froide et sans auréole.....	43
XII. Querelleuse, va! j'aime encor.....	44
XIII. Un jeune pâtre chante au bois.....	45
XIV. Dans Bethsaïde, en Galilée.....	46
XV. Écoutez bien, j'étais allé.....	49
<i>Finale</i> .....	52

**Pagode :**

Le mystère du lotus.....	57
Dialogue d'Yama et d'Yami.....	64
Hymne à Kamadéva.....	69







# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philoméla.*

*Pantéleïa. — Sérénades. — Pagode.*

*Soirs moroses.*

*Contes épiques.*

*Hespérus.*

*Intermède.*

*Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : **1** FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

La publication est entièrement terminée.

Il est tiré, de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprimé chez A. Lanier, 14, rue Segnier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Soirs moroses*



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS



# SOIRS MOROSES

*A Stéphane Mallarmé.*

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

Les *Soirs moroses*, recueil de poésies publiées dans les Revues et les Journaux, font partie de : *les Poésies de Catulle Mendès* (1876, chez Sandoz et Fischbacher), édition épuisée. L'édition actuelle contient quatorze poèmes nouveaux : *Funérailles*, *la Chanson de la Haine*, *Survivance*, *Promptes Amours*, *Avant l'Orage*, *le Mauvais Choix*, *le Triste Espoir*, *Orgueil*, *les Retours*, *Pour la Grande Amie*, *le Mauvais Guide*, *Regret d'un Rêve*, *les Mansardes*, *Épithaphe*.

CATULLE MENDÈS



# SOIRS MOROSES



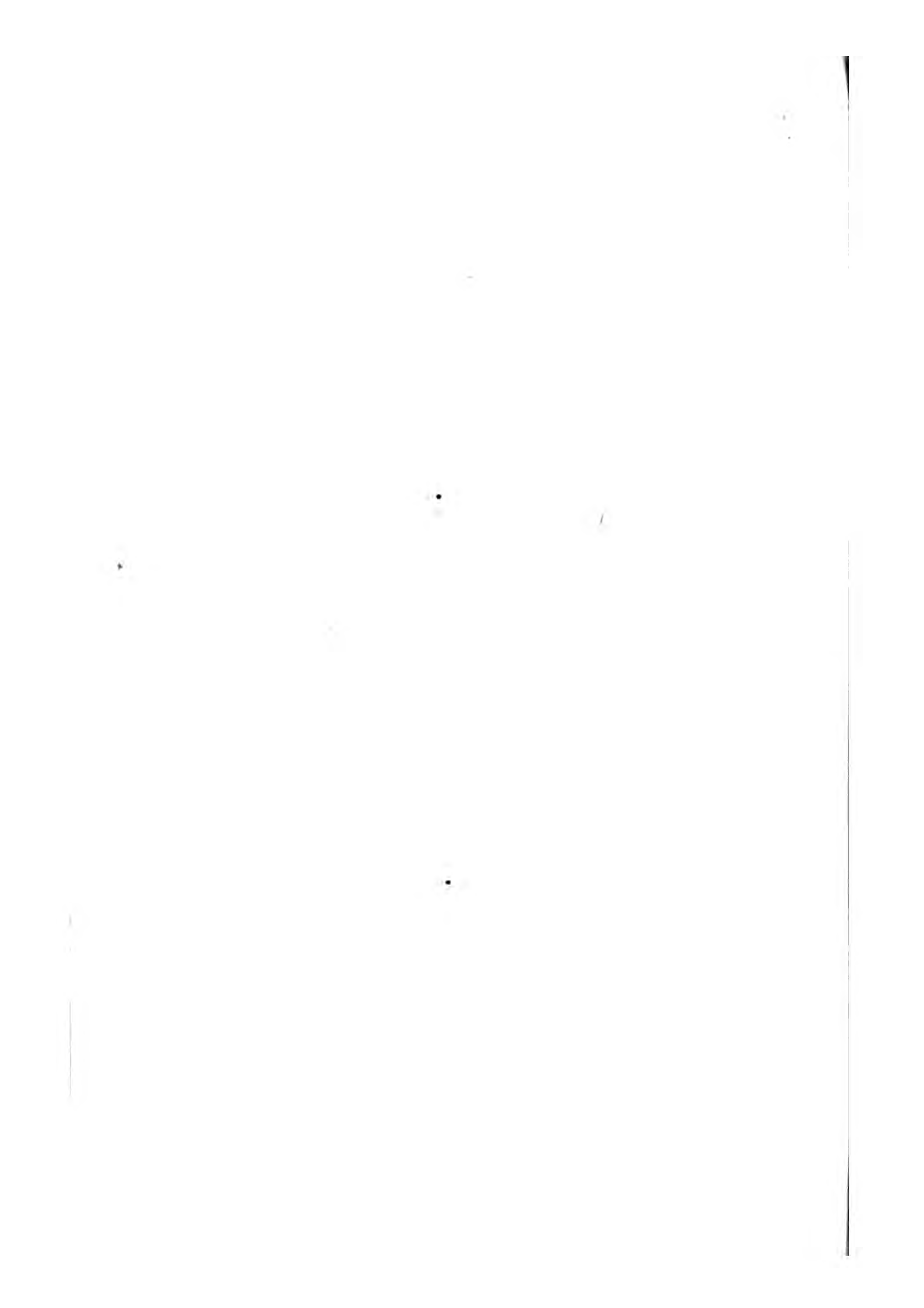
PARIS

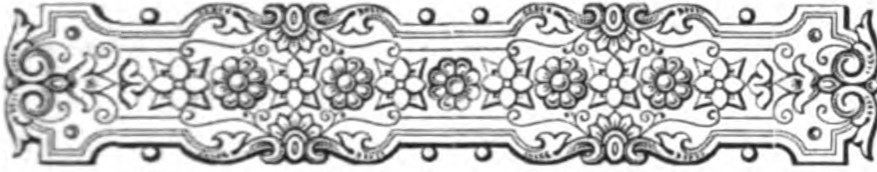
PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*



M DCCC LXXXV





## FUNÉRAILLES

D'où vient que sur la mer la nuit  
S'étend ce soir plus solennelle,  
Et que tant d'horreur pèse en elle  
Dans le silence et dans le bruit ?

L'immensité des cieux funèbres,  
Comme le plafond d'un caveau  
Sépulcral où veille un flambeau,  
N'a qu'un astre dans les ténèbres ;



Comme on tend de deuil la maison  
Au jour fatal des sépultures,  
L'ombre vêt de noires tentures  
La façade de l'horizon ;

Parmi les plaintes douloureuses  
Que hurle l'orgue de la mer,  
Les rafales de vent amer  
Gémissent comme des pleureuses,

Tandis qu'avec le bruit, là-bas,  
D'un écroulement de décombres,  
Le lourd battant des vagues sombres  
Dans les roches sonne le glas.

Qui donc est mort ? Mon cœur se glace.  
De qui donc mène-t-on le deuil ?  
Qui donc a-t-on mis au cercueil  
D'assez grand pour que tout l'espace,

Mer et ciel, sans fin ni milieu,  
Dans un seul sanglot se confonde ?  
Oh ! certainement, nuit profonde,  
Quelqu'un est mort. Si c'était Dieu !





## ADORATION

Prêtre, abjure l'autel. Vestale, éteins le feu.

Dans le cercle dont nul n'a marqué le milieu,  
Et qui, s'élargissant d'étoiles en étoiles,  
Fuit dans la transparence ironique des voiles,  
Mon âme résolue a tenté les chemins  
Du vertige, au delà des horizons humains,  
Et remonté le cours de la source première.  
Qu'a-t-elle vu ? Du vent fuir dans de la lumière.

---

Et lorsque plus avant s'ouvrit l'illimité,  
 Qu'était-ce ? encor plus d'air dans bien plus de clarté.  
 L'âme alors, aux témoins de l'inconnu farouche,  
 Tremblante, a dit : « Où donc est l'œil, où donc la bouche  
 Du regard que je vois, du souffle que je suis ? »  
 Le jour a répondu : « Je ne sais pas, je luis. »  
 Le vent a répondu : « Je ne sais pas, je passe. »

Ni l'Être, seul moment, seul nombre, seul espace,  
 Où se perd, comme une ombre au soir se mêlerait,  
 Le pénitent nourri des vents de la forêt,  
 Qui laisse, dédaigneux de la vie et de l'œuvre,  
 Dans sa barbe fleurir les ronces, la couleuvre  
 Et l'oiseau se bâtir des nids dans ses cheveux ;  
 Ni le morne Iavèh qui frappe et dit : « Je veux,  
 Seul éternellement dans mon firmament sombre,  
 Que l'homme, de l'abîme où l'arche même sombre,  
 N'ait qu'un phare, ma gloire au front du Sinaï ! »  
 Ni Mithra, blanc et pur, des ténèbres haï ;  
 Ni toi qui fuis, voilée en un triple mystère,  
 Vague Isis ! ni le souffle enveloppant la terre,  
 Zeus orageux, et ceux que l'adorable Héllas  
 Pleure, ces dieux enfants, ces déesses, hélas !  
 Tous nés dans le Lotus que l'Inde vit éclore,  
 (Car Hermès a conquis les Vaches de l'Aurore  
 Et l'écume, ô Laçkmi, de l'océan lacté  
 Mouille encore les seins neigeux d'Aphrodité ;)

---

Ni toi-même qui fus doux comme la tendresse  
Des femmes, et, voyant l'homme errer en détresse  
Du Baal ammonite au Sabaoth hébreu,  
Pleuras, Emmanuel, de ne pas être Dieu !  
Ni tous les immortels, Dévas, Démons, Génies,  
Que tu bénis ou crains, que tu crois ou renies,  
Esprit humain, chercheur de l'éternelle loi,  
N'ont pu combler les vœux éperdus de la foi,  
Et la splendeur du vide emplit les cieus terribles !

Pourtant, fausses lueurs dans le lointain des bibles,  
Hôtes des bleus Çwargas et des Ciels radieux,  
Vous qui n'existez pas, anciens ou nouveaux dieux  
Pour qui l'aube se lève ou que le couchant dore,  
Forces ! Gloires ! Beautés ! Rêves ! Je vous adore.





## LA CHANSON DE LA HAINE

Ils m'ont pris ma femme ! Ils m'ont pris  
L'amour, l'argent, l'honneur sans prix,  
Les beaux espoirs où l'on s'entête,  
Et ces lâches, par trahison,  
Comme de sa niche une bête  
M'ont jeté hors de ma maison !

---

Sous leurs baisers échevelée,  
J'ai vu ma fille violée  
Tendre vers moi dans d'affreux cris  
Ses mains qui bénissaient ma haine !  
C'est depuis ce temps que je ris  
Comme les tigres et l'hyène.

Lorsque je rôde par les monts  
On croit qu'un peuple de démons  
Y fait flamber des feux de forges,  
Tant ma torche au rougeâtre éclair  
Dans la solitude des gorges  
Répand d'épouvante et d'enfer !

Au gai refrain de la passante,  
D'entre les buissons de la sente  
Répond mon rugissement fou,  
Et ma main, d'une étreinte brève,  
Dans la chair saignante du cou  
Tord la chanson qu'un râle achève !

La mort que recèlent en eux  
Les chers calices vénéneux,  
Je l'égoutte au flot clair des sources  
Où par les midis étouffants  
Viennent après leurs folles courses  
Jouer et boire les enfants ;

Afin que, se trompant de roses,  
Sur leurs froides bouchettes closes  
Pullule l'insecte des eaux  
Et que le rat de leurs squelettes  
Ronge à loisir les petits os  
Pâles parmi les violettes.

Sur les fermes, sur les faubourgs,  
Quand les clairons et les tambours  
Vont s'éteignant vers les casernes,  
Sur l'auberge déjà sans bruit,  
Sur la route où l'œil des lanternes  
Epie en frémissant la nuit,

Et sur l'église et sur la cure,  
La peur plane avec l'envergure  
Des énormes linceuls blafards  
Et tend dans l'ombre consternée  
Une toile de cauchemars  
Dont je suis l'horrible araignée !

Les mères se lèvent parfois  
Dans l'ombre pour tâter des doigts  
Si les berceaux ne sont point vides ;  
L'homme écoute, assis sur le lit,  
Tournant vers les vitres livides  
Son œil que l'épouvante emplit ;

---

Et soudain, les granges gorgées,  
Les meules aux belles rangées,  
Et le troupeau fou que poursuit  
Un long pétilllement sonore,  
Dans les ténèbres de minuit  
Flambent comme une affreuse aurore !

Eh ! je sais que c'est mon destin  
De voir luire en un froid matin  
L'acier glacé des guillotines ;  
Le couteau glisse ! nous saignons.  
Mais avant les rouges matines,  
O fossoyeurs, bons compagnons,

Je veux, chantant à perdre haleine  
La rauque chanson de la haine,  
Vous donner sans peur ni remords  
Parmi l'herbe et les mottes fraîches  
Des os et des crânes de morts  
A faire sonner sous vos bèches !







## LA MAUVAISE RÉPONSE

Le tentateur obscur de nos esprits malades,  
Monstre toujours présent, quoique invisible aux yeux,  
N'est pas un compagnon facile ni joyeux,  
Et ce n'est pas le diable amusant des ballades.

Il répugne au sourire et se dérobe au jour;  
Bien qu'il ait acheté notre âme et la possède,  
Le pacte qui nous lie à lui ne nous concède  
Ni le trône, ni l'or, ni l'espoir, ni l'amour.

---

Nul vin ne sort, malgré notre soif haletante,  
De la table de bois que Méphisto trouait,  
Et Marguerite hélas ! en tournant son rouet,  
Ne pleure pas pour nous les larmes de l'attente.

Il est le conseiller des lâches lendemains,  
L'assassin de la foi, l'instigateur des doutes ;  
Au sombre carrefour d'où partent trop de routes  
Il se dresse, poteau des funestes chemins.

Combien d'hommes, par lui, dans les rocs, dans les ronces,  
Cheminent sous des cieux d'astres noirs constellés !  
Et ceux qui vont pleurant ne sont pas consolés,  
Car il est le donneur de mauvaises réponses.

« O maître, que ton joug est pesant ! disent-ils,  
« Qu'ils sont nombreux et durs, les cailloux de ta voie !  
« Nous avons fait le mal pour connaître la joie ;  
« Ne méritons-nous pas d'être heureux, étant vils ?

« Parle ! quel vice encor nous manque, ou quelle honte ?  
« Si nul vers toi ne dresse un bras ensanglanté,  
« C'est que le crime est moins bas que la lâcheté ;  
« Mais toi, tu n'as rien fait pour balancer le compte.

« Abjects, conspués, seuls, car nul ne nous parla,  
« Nous sommes l'épouvante exécration des races;  
« Les vieillards attentifs, qui détestent nos traces,  
« Disent aux jeunes gens : Ne passez pas par là !

« Et déjà s'ouvre, horreur ! l'abîme expiatoire...  
« D'autres hommes, pourtant, satisfaits et bénis,  
« Par des chemins de fleurs heureuses et de nids  
« Vers les paradis bleus montent, vêtus de gloire ! »

Ainsi parlent du fond de la chute et du deuil  
Les damnés. Oh ! quel deuil et quelle chute sombre !  
Mais lui : « Lâches ingrats, qu'épouvante un peu d'ombre,  
« Dieu vous offrait le Ciel, je vous donnai l'Orgueil ! »





## SURVIVANCE

Dans la faïence d'Yeddo  
Où s'écorne en un filet d'eau  
    La lune étroite,  
La fleur que je cueillis hier  
Ouvre encor son calice fier  
    Et se tient droite.

Bien qu'un doigt brutal ait brisé  
Sous les pleurs du matin rosé  
    Sa tige frêle,  
On dirait que la sève encor  
Montant du sol au pistil d'or  
    Circule en elle,

Tant, avec son arôme frais,  
(Toi-même tu t'y tromperais,  
    Subtile abeille !)  
Eclate triomphalement  
Comme un rire de jeune amant  
    La fleur vermeille.

La face d'un décapité,  
Où l'on ne sait quelle clarté  
    Dans l'œil s'obs:ine,  
Semble aussi vivre, quand le sang  
Ruissela, sombre, éclaboussant  
    La guillotine.

Et je songe en mon triste esprit  
A ma jeunesse qui sourit,  
    Alerte et forte,  
Mais qui ne tient plus à mon cœur ;  
Ardente, heureuse, à l'air vainqueur,  
    Et pourtant morte.





## A UN PASSANT

Voyageur nouveau dont le pas  
Dédaigne la route tracée,  
Courbe l'orgueil de ta pensée ;  
Humble, marche, et ne rêve pas.

Au poteau du carrefour sombre  
Un doigt te prescrit ton chemin ;  
Résiste aux signes qu'une main  
Dangereuse te fait dans l'ombre.

Quiconque, traître à son devoir,  
Hésite en l'étape ordonnée,  
Après une triste journée  
Verra monter un triste soir.

Non loin des mares incertaines  
Des spectres froissent les roseaux...  
Il frissonnera dans ses os  
Sous un vent de bouches lointaines.

Il dira : « Je touche au tombeau ! »  
Et dans le noir vent qui le frôle  
Sentira choir sur son épaule  
L'épouvante, horrible corbeau !

Toi donc, suis l'éternelle route  
Sans céder au rêve trompeur,  
Et sois préservé de la Peur,  
Cette punition du Doute.





## SPLEEN D'ÉTÉ

L'orageux crépuscule oppresse au loin la mer  
Et les noirs sapins. L'ombre, hélas ! revient toujours.  
Ah ! je hais les désirs, les espoirs, les amours,  
Autant que les damnés peuvent haïr l'enfer.

Car je n'étais point né pour vivre : j'étais né  
Pour végéter, pareil à la mousse ou pareil  
Aux reptiles, et pour me gorger de soleil  
Sur un roc d'un midi sans trêve calciné.



Aux plantes contigu, voisin de l'animal,  
Famélique sans crainte et repu sans remord,  
Je n'aurais pas connu ce que c'est que la mort ;  
Mais je vis ! et je sais qu'il est un jour fatal.

Le soir qui m'avertit, lugubre et solennel,  
Que d'un soleil éteint le temps est plus âgé,  
Accable abondamment mon cœur découragé  
Du dégoût d'un bonheur qui n'est pas éternel.

O pins ! comme la nuit fonce vos mornes deuils !  
La cigale avec ses grêles cris obsédants  
Fait le bruit d'une scie aux innombrables dents,  
Dans l'arbre détesté dont on fait les cercueils.





## LA BONNE RÉPONSE

« Entre ! » dit l'exécrable Prince.  
La nuit grossissante montait  
Les marches des autels ; c'était  
/ Dans une église de province.

Une nonne, sous l'ostensoir  
De la plus petite chapelle,  
Bas, lentement, comme on épelle,  
Disait les prières du soir.

Son visage, quoique très jeune,  
Avait le ton d'ivoire éteint  
Que donnent quelquefois au teint  
L'appétit mystique et le jeûne.

Un instinct de vivre à l'écart  
Effarait tout ce corps de vierge ;  
La clarté dolente d'un cierge  
Était la sœur de son regard.

Or, le Compagnon traître et louche  
Me dit : « Parle ! » Je me roidis.  
« Non ! » criai-je. Mais j'entendis  
Qu'il parlait déjà par ma bouche.

« Vivre est doux. Le cloître est hideux.  
« Son espoir, la mort le déjoue.  
« Aime, ris ! on a sur la joue  
« Les roses que l'on cueille à deux.

« Lorsque l'étincelle amortie  
« Dans tes yeux se rallumera,  
« Toi qui priais, on te priera,  
« Et ton baiser sera l'hostie.

---

« Aime, chante ! elle dure peu,  
« L'heure douce qui nous convie.  
« Deux ou trois printemps, c'est la vie ;  
« Puis tu mourras, comme ton Dieu.

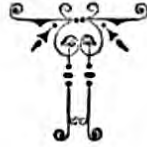
« Bien vainement tu te macères  
« Pour le mystique fiancé :  
« L'Ascension du Trépassé  
« N'eut que des témoins peu sincères ;

« Son linceul était bien cousu,  
« Et ta foi, qui bénit l'épreuve,  
« S'abuse, ô vierge à jamais veuve  
« De l'époux que tu n'as pas eu !

« Le vrai ciel n'a que des étoiles  
« Qui s'éteignent complaisamment  
« Quand se noue au cou de l'amant  
« Le collier de deux bras sans voiles ;

« Et les forêts où nous passions  
« De nos chairs nourriront leurs arbres...  
« Car le poids funèbre des marbres  
« S'oppose aux résurrections. »

Je parlais. L'église était noire.  
La jeune femme en oraison  
Me dit : « Vous avez bien raison ;  
« Mais, le paradis, c'est d'y croire. »





## PROMPTES AMOURS

Tu n'as pas vu couler mes pleurs  
Et j'ai baisé tes yeux sans larmes  
Où le regard dont tu nous charmes  
Ressemble au sourire des fleurs.

Allumés par la griserie  
D'une odeur ou d'un coin de chair,  
Comme deux papillons qu'en l'air  
Le hasard du vol apparie,

Nous avions à peine mêlé  
Les vifs battements de nos fièvres,  
Que le désir loin de nos lèvres  
Sans retour s'était envolé !

Mais notre ivresse fut meilleure  
D'être brève. Heureux les amants  
Qui de ces fugaces moments  
Dans la vie auraient toute une heure !

Tu riais d'un beau rire fou  
Tandis que mes dents, chère proie !  
Comme de l'or sur de la soie,  
Mordaient les frisons de ton cou.

Et, grâce aux rapides mensonges  
Des impatientes amours,  
Nous pourrons ignorer toujours,  
Toi, qu'un spleen très ancien me ronge,

Moi, qu'au fond de ton cœur déçu  
L'ennui de vivre te dévore.  
O prudente folie ! Encore  
Un baiser, et nous l'aurions su.





## SOROR DOLOROSA

Reste. N'allume pas la lampe. Que nos yeux  
S'emplissent pour longtemps de ténèbres, et laisse  
Tes bruns cheveux verser la pesante mollesse  
De leurs ondes sur nos baisers silencieux.

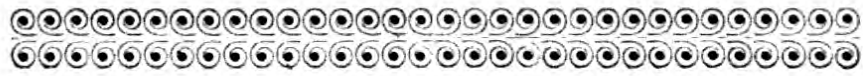
Nous sommes las autant l'un que l'autre. Les cieux  
Pleins de soleil nous ont trompés. Le jour nous blesse.  
Voluptueusement berçons notre faiblesse  
Dans l'océan du soir morne et délicieux.

Lente extase, houleux sommeil exempt de songe,  
Le flux funèbre roule et déroule et prolonge  
Tes cheveux où mon front se pâme enseveli...

O calme soir, qui hais la vie et lui résistes,  
Quel long fleuve de paix léthargique et d'oubli  
Coule dans les cheveux profonds des brunes tristes !







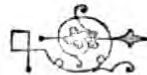
## REPRÉSAILLES

Le louvre n'est jamais assez loin des prisons,  
Encor qu'on l'ait bâti dans des profondeurs sûres ;  
Un cri, soudain, transit les royales luxures,  
Bien qu'on ait épaissi d'étoffes les cloisons.

Vainement sur le meutre ont fleuri les gazons ;  
En vain pèse la dalle énorme et sans fissures ;  
Le mort surgit, les doigts mouillés dans ses blessures,  
Et baptise de sang l'auteur des trahisons.

Car rien ne peut ravir les bourreaux aux victimes.  
Vous le savez, mon Dieu, dans les splendeurs intimes  
De vos sept cieux mieux clos que des villes de fer.

Oui, tu le sais, vainqueur antique des ténèbres,  
Qu'épouvante à jamais, grossi d'échos funèbres,  
L'infatigable cri de l'héroïque enfer !





## L'ABSENTE

C'est une chambre où tout languit et s'effémine ;  
L'or blême et chaud du soir, qu'émousse la persienne,  
D'un ton de vieil ivoire ou de guipure ancienne  
Apaie l'éclat dur d'un blanc tapis d'hermine.

Plein de la voix mêlée autrefois à la sienne,  
Et triste, un clavecin d'ébène, que domine  
Une coupe où se meurt, tendre, une balsamine,  
Pleure les doigts défunts de la musicienne.

Sous des rideaux imbus d'odeurs fades et moites,  
De pesants bracelets hors du satin des boîtes  
Se répandent le long d'un chevet sans haleine.

Devant la glace, auprès d'une veilleuse éteinte,  
Bat le pouls d'une blanche horloge en porcelaine,  
Et le clavecin noir gémit, quand l'heure tinte.





## LE SOUVENIR

Du faite d'un vieux mont farouche et déserté,  
Dans un pays baigné par des mers inconnues,  
Je vis, ainsi qu'on voit des formes dans les nues,  
Les débris monstrueux d'une antique cité.

Des palais et des tours gisait la vanité.  
Les Dieux seuls, consacrant la paix des avenues,  
Érigeaient vers le ciel encor leurs grandeurs nues,  
Dans la conviction de leur divinité.

Et je me dis : « Quel fut le nom de cette ville ?  
« Des hommes l'habitaient, roi, mage et foule vile.  
« Étais-je l'humble esclave à sa honte plié ?

« Ou le prêtre ? ou le chef chargé d'armes célèbres ? »  
Mais l'esprit interroge en vain les sphinx funèbres,  
Et ne se souvient plus que d'avoir oublié.





## OCTOBRE

Les morts couchés d'hier dans leurs funèbres crèches,  
Nouveau-nés de l'éternité,  
Sous le frémissement berceur des feuilles sèches  
Rêvent d'un songe regretté.

D'où vient le vent ? Du nord ; mais les brises plus fraîches  
Se souviennent d'avoir été,  
Sur la grappe mûrie et la rondeur des pêches,  
Le baiser brûlant de l'été.

C'est votre heure, récents veuvages, souvenirs  
Proches de votre objet encor !  
La vie encor frémit de ses dernières trances ;

Et, pleurant comme un son de cor,  
Le deuil de la lumière et de nos espérances  
Se couvre d'une cendre d'or.





## LASSITUDE

Comme un mort qui se dresse et se recouche après,  
Quelquefois, sous tes yeux, j'ai des réveils encore ;  
Mais vois les sombres draps dont le seuil se décore :  
Ce n'est pas pour l'hymen que l'on fit ces apprêts.

Tes cheveux m'étaient blonds, jadis ! tu m'empourrais  
Toute l'âme, cher front, comme un lever d'aurore ;  
Maintenant, de ce front qui se penche et s'éploie,  
Ta chevelure verse une ombre de cyprès.

Viens donc, toi qui faiblis autant que je succombe.  
Nouons encor nos bras que la fatigue plombe  
Et mêlons le dernier souffle de nos poumons.

Là-bas, un oiseau vole... on aurait pu le suivre...  
— L'heure qui va sonner sait que nous nous aimons  
Assez pour en mourir, pas assez pour en vivre.





## AVANT L'ORAGE

Le long ennui des jours, le ralentissement  
De l'heure par l'amas des heures alourdie  
S'accroupissent sur ma volonté déroïdie,  
Barque sans gouvernail, boussole sans aimant.

Calme plat. La blancheur de midi, pesamment,  
Sous la chape de plomb de son morne incendie,  
Me tient, vaincu. Parfois une lame hardie  
Saute, écume, et retombe en un même moment.

Quand donc crèverez-vous, nuages ! ô nuées,  
Quand donc enfin, d'un souffle espéré remuées,  
Entrechoquerez-vous vos flancs emplis d'éclairs ?

Pour que la langueur lâche et que la sourde rage  
De mon âme, avec vous, ô ciel bas gros d'orage,  
Éclate et se résolve en foudre dans les airs !





## LE MAUVAIS CHOIX

Quand l'obscur Tentateur, qui promet et qui ment,  
L'aile close, et rampant vers le pâle Messie,  
Eut été repoussé selon la prophétie,  
Il se dressa devant Jésus superbement.

Dans ses yeux flamboyait l'altier contentement  
D'être celui qui rit quand on le supplicie,  
Et, fauve, il ressembla sous la nue éclaircie  
Au vieux porte-lumière, orgueil du firmament !

« Je t'offrais, Fils de l'homme, ô vainqueur dérisoire,  
L'impérissable honneur des combats sans victoire  
Et du front foudroyé prompt à se relever.

Quel trône est aussi haut qu'une tête rebelle ?  
Honte à qui, des deux parts élisant la moins belle,  
Choisit d'être le dieu qu'il aurait pu braver ! »





## LE TRISTE ESPOIR

Hélas! aimer demain comme j'aimai jadis!  
En des hasards pareils aux vieilles aventures  
Trouver encore auprès de belles créatures  
Le même enfer après le même paradis!

Réentendre sans fin les mots que j'entendis!  
Par les mêmes soleils ou les mêmes froidures,  
Vers les mêmes bonheurs ou les mêmes tortures  
Suivre d'anciens chemins déjà chers ou maudits!

Dès l'aube où rit la fleur de nos adolescences  
J'ai vécu tant d'amours, de deuils et de combats,  
De surhumains désirs, d'humaines impuissances,

Que rien ne me sera nouveau, hors le trépas!  
Et c'est mon désolant ennui de n'avoir pas  
Un espoir qui ne soit fait de réminiscences.







## ORGUEIL

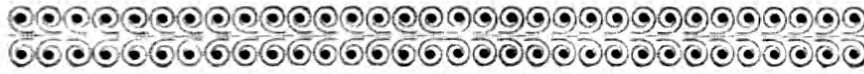
O nature, longtemps tes aspects sérieux  
Désolèrent l'orgueil de mon âme oppressée  
Et j'avais sur l'essor vaincu de ma pensée  
Toute l'immensité pesante de tes cieux.

L'attention tenace a désillé mes yeux,  
Et j'ai vu que ton œuvre, en vain recommencée,  
A ton inconscience inerte fut tracée  
Par les lois du hasard ou le vouloir des Dieux.

Je me confronte à toi, — mon orgueil vaut tes aigles ! —  
Toi, la force insensible aux immuables règles,  
Moi, le chétif mortel aux vœux irrésolus.

O domination du prêtre sur le temple !  
Je t'admire, nature, et je ne te crains plus,  
Car tu ne me vois pas, et moi, je te contemple.





## LES RETOURS

Chers paradis éteints des Dieux évanouis !  
Avec les noms des fleurs écloses dans nos fanges,  
Pâles lys et lilas et bleuets éblouis,  
    J'ai refait le nom de vos anges !

L'oreille encore ouverte aux chants jadis ouïs,  
La momie au long corps en ses atours étranges  
M'a rendu les hymens anciens enfouis  
    Dans le cercueil sombré des canges.

Le son qu'un vieil écho murmure en se mourant  
Dans les cris enroués de la foule, me rend  
    Les pleurs d'Orphée aux rocs de Thrace !

Et dans ta sombre ivresse, affreuse dès le jour,  
J'ai revu la blancheur adorable et la grâce  
    O débauche ! de mon amour.





## RENAISSANCES

Roses de l'avril blême et désert où l'odeur  
D'une tombe récente aux vents sera bercée,  
Roses blêmes, hélas! faites de la pudeur  
D'une bouche au baiser de la mort fiancée!

Lys qu'un funèbre été mordra de son ardeur  
Près du sépulcre blanc d'une ange trépassée,  
Lys, hélas! qui naîtrez, si purs, de la candeur  
De sa chair et de la blancheur de sa pensée!

Ne fleurissez pas, Lys! ni vous, Roses! avant  
Que sur le haut rameau, sonore dans le vent,  
Du pin morne où courra mon sang, sève fiévreuse,

Où, d'une plaie au flanc, s'égouttera mon cœur,  
Chante le triste oiseau dont la voix douloureuse  
Sera faite de mon éternelle langueur!





## POUR LA GRANDE AMIE

Chère sœur! si parfois je suis dur, ne crois pas  
Que ce soit par orgueil, ma sœur, ou barbarie.  
Tout mon cœur, marguerite à tes rayons fleurie,  
Aimerait, humble et frêle, à mourir sous tes pas.

Chère sœur! si parfois je ris, ne pense pas  
Que ce soit par oubli des heures fortunées  
Où nos âmes se sont l'une à l'autre données.  
Ces heures! j'en veux vivre au delà du trépas.

Mais vois! L'aigle royal, frère de ta pensée,  
A besoin sous les cieus d'être une aile blessée  
Pour mirer dans son sang les célestes lueurs.

Je t'enseigne le deuil, la haine et les alarmes  
Pour qu'en ton drame plein de rires et de larmes  
Batte un cœur conscient des humaines douleurs.





## LA RANÇON

Ton sourire est plus beau que les roses fleuries,  
Il est mieux odorant que les menthes des prés;  
Et le cliquetis clair de tes rires pourprés  
Effarouche l'essaim des lourdes rêveries.

Le cher bruit de ta robe et de ton pas léger,  
Qui pense me surprendre et que de loin j'écoute,  
Est la musique où mon âme se mêle toute;  
Te voir, c'est comme si je sortais de danger.

---

Je te bénis d'avoir à mon destin sévère  
Greffé l'espoir joyeux du rajeunissement.  
Sur mon front ténébreux, tu luis, astre charmant;  
Dans mon cœur hivernal, tu fleuris, primevère.

Pourtant je suis mauvais parfois, et je te fuis  
(Je sais bien que j'ai tort et que c'est détestable!)  
Pour aller, dès le jour, m'accouder à la table  
Où, morne, m'apparaît le travail de mes nuits.

Là git le tas connus des vieilles écritures,  
Romans, odes, babels que mon rêve étagea,  
Monuments pas encore et ruines déjà,  
Vaines gestations, splendeurs toujours futures!

Là, j'écris, l'œil fiévreux. Tu songes: Souffre-t-il?  
Et tu viens tout à coup, jeune comme l'aurore  
Et le printemps, me dire: « Il n'est pas l'heure encore  
« De travailler; attends l'hiver; je suis Avril.

« Sais-tu combien de fleurs, à l'aube, sont écloses  
« Dans le bois qu'une tiède ondée a rajeuni?  
« Le merle chante; plus de livres; c'est fini;  
« Si tu veux que je t'aime, il faut aimer les roses. »

Mais moi, comme à l'enfant qui joue et parle haut,  
« Laisse-moi ! » dis-je, étant en proie à la pensée.  
Oh ! j'ai tort ! oh ! tu dois être bien offensée !  
Pardon ! mais si je fais ainsi, c'est qu'il le faut.

Ma besogne, rançon consentie, est ardue,  
D'autant plus que je sens mon cœur débilité  
Par un sort qu'un esprit très méchant m'a jeté ;  
Et l'heure est incertaine où l'œuvre sera due.

L'affreux souffle de deux noirs chevaux haletants  
Rompra ma porte avec des clameurs de tempête,  
Et j'entendrai ces mots : « Ame oisive, es-tu prête ? »  
Oh ! la rançon ! j'ai peur de n'avoir pas le temps.





## CONSEIL

Reste morne. Dérobe-leur  
L'ivresse où ton âme se noie,  
Et sache imposer à ta joie  
La gravité de la douleur.

Que ton rêve, lent, se balance,  
Doux et lent comme un encensoir,  
Parmi la profondeur du soir  
Mélancolique et du silence.



Que sans désirs et sans effrois  
Tes grands yeux où rien ne s'étonne  
Soient semblables aux jours d'automne :  
Profonds, placides, ternes, froids ;

Et déplore les courtes fièvres  
Des amants ivres de chansons  
Qu'Avril revoit par les buissons,  
La flamme aux yeux, le rire aux lèvres ;

Car l'ombre est le cachot prudent  
Du bonheur si vite infidèle,  
Et le rire, c'est le bruit d'aile  
Que fait la joie en s'évadant !





## LE MAUVAIS GUIDE

### LE GUIDE

Au coup de fouet du vent qui lui cingle les reins  
La cavale se cabre, et rue, et mord les freins ;  
Saute en croupe, et saisis la bête par ses crins !

### LE VOYAGEUR

Cruel avertisseur, tu devances l'aurore !  
C'est la veilleuse, et non le jour nouveau, qui dore  
La tiédeur de l'alcôve ensommeillée encore.

## LE GUIDE

Viens ! sors du lâche lit, viens ! romps l'étroit sommeil !  
Et, l'œil joyeux, regarde à l'orient vermeil  
Ta gloire se lever comme un jeune soleil !

## LE VOYAGEUR

Longtemps elle m'aima, la maison grave et bonne  
Où chaque meuble est cher autant qu'une personne,  
Où c'est avec un bruit connu que l'heure sonne.

## LE GUIDE

Fouille le flanc qui fume à grands coups d'éperons.  
Louvres aux balcons d'or, sérails aux dômes ronds,  
Ils sont beaux, les palais que nous te bâtirons !

## LE VOYAGEUR

Sous la grêle saulaie où l'aube se tamise,  
Jeanne passait avec des fleurs à sa chemise,  
Et c'était ma voisine, et c'était ma promise.

## LE GUIDE

Là-bas, avec des bruits de baisers, par essaims,  
Les lentes nudités des femmes aux beaux seins  
Se pâment dans la pourpre ardente des coussins !

LE VOYAGEUR

Hélas ! pour enchaîner ma fuite pécheresse,  
Ma mère aux bras tremblants, qui sur le lit se dresse,  
Prolonge dans le vent qui me suit sa caresse !

LE GUIDE

Laisse-la, puisque un dieu t'a marqué de son sceau,  
Geindre quelque vieil air en tournant son fuseau.  
N'es-tu point las encore, homme, de ton berceau ?

LE VOYAGEUR

Attends ! j'ai vu sombrer sous le flot qui le broie  
Mon frère, mon ami dans la peine et la joie ;  
Grâce ! arrête ! Je veux le sauver ! Il se noie !

LE GUIDE

Dans un bruit glorieux de fête, par milliers,  
Prêtres et magistrats, barons et cavaliers,  
T'attendent seul au bas des royaux escaliers.

LE VOYAGEUR

Ah ! je cède. En avant ! plus loin ! le sort m'emporte !  
Cent héros vêtus d'or me feront une escorte.  
Mon trésor est-il plein ? Ma ville est-elle forte ?

## LE GUIDE

La voici ! Marche, ô roi des royaumes rêvés,  
Sous les drapeaux des arcs, sur les fleurs des pavés.  
Frère des dieux, salut ! nous sommes arrivés.

## LE VOYAGEUR

Quoi ! la nuit ? Quoi ! le vide ? Un ciel de poix surplombe  
Une obscure rondeur terreuse qui se bombe  
Auprès d'un trou plus noir qui s'enfonce... La tombe !

## LE GUIDE

Oui, c'est elle. Et bénis son ombre, vain flambeau !  
Que demanderais-tu de meilleur, de plus beau,  
Ingrat mortel, à qui t'a donné le tombeau ?



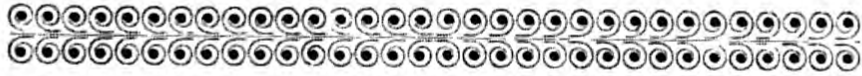


## SOURIRE PALE

A l'envahissement lent de la solitude  
Tu cèdes, et tu prends de l'ombre l'habitude ;  
Ton cœur git comme un mort docile à son linceul  
Dans la placidité morose d'être seul.  
Mais, quelquefois encor, de ton vieux deuil austère,  
Tremblante comme un son lointain qui va se taire,  
Incertaine comme un oiseau qui va partir,  
Faiblement, une joie éclôt. Las de languir,  
A de vagues lueurs qui dorent tes nuages  
Et viennent du passé, cet occident des âges,

Ton cœur un instant s'ouvre, et parfois, ô douceur !  
Je te vois essayer de sourire, ma sœur.  
Triste sourire ! ainsi doivent pleurer les anges.  
Avec l'air étonné qu'ont les choses étranges,  
Il hésite, de pleurs encore tout voilé,  
Et ce rayon d'un ciel rarement étoilé  
Me plaît mieux que le rire éclatant dont la joie  
En des yeux toujours vifs insolemment flamboie !  
Car les jardins pompeux dans les chaudes saisons  
N'ont rien qui vaille, avec leurs riches floraisons  
De roses et d'œillets que le buis enguirlande,  
Une fleur pâle, née à demi, dans la lande.





## REGRET D'UN RÊVE

Je voudrais me ressouvenir  
D'un rêve que j'eus autrefois.  
Ce fut un soir, le long d'un bois  
Qu'un rouge automne allait jaunir.

Quelle était donc cette pensée?  
Elle était âpre autant que douce,  
Et j'eus, d'une intime secousse,  
Toute l'âme à jamais blessée.

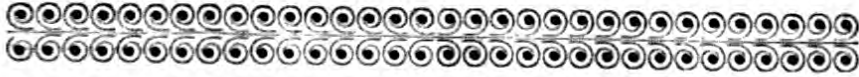


Était-ce un désir de revoir  
Des yeux que j'avais déjà vus ?  
Ou l'amour des yeux imprévus  
Où peut luire un nouvel espoir ?

Était-ce l'héroïque songe  
D'une gloire jamais conquise ?  
La dent de la chatte est exquise,  
Mais la lionne aussi nous ronge.

Dans mon esprit inapaisé  
De ce rêve il ne reste rien  
Sinon le souvenir ancien  
Qu'il ne s'est pas réalisé.





## APRÈS LA FIN

Triste d'avoir vécu, lasse d'avoir gravi  
L'âpre cime d'où l'œil hébété d'épouvante  
Contemple le néant du rêve poursuivi ;

Mais sereine d'avoir en austère servante  
Fait sa tâche ; attendant son salaire ; espérant  
Que la tombe n'est point fourbe ni décevante ;

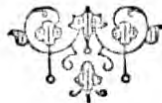
Quand elle eut laissé choir en un spasme mourant  
Son bras faible où l'essai d'un dernier geste avorte  
Et sa tête avec l'air d'un blessé qui se rend ;

Quand par sa bouche ouverte afin que l'âme sorte  
Le miroir ne fut plus d'aucun souffle terni ;  
Quand un cierge brûla, quand ce fut une morte :

L'œil de la morte, l'œil déjà cave et jauni  
Pleura. Je vis pleurer cet œil. Telle une épée,  
Horrible, sainte encore après le duel fini.

O paupière par l'ombre éternelle occupée,  
Quelle angoisse pleurait ta larme ? Nul n'a su  
Si c'était quelque ancienne espérance trompée,

Morte effrayante ! ou ton suprême espoir déçu.





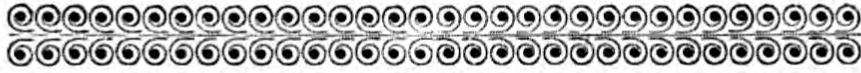
## MA MAISON

Ma maison, sur le flanc du coteau, blanche et verte,  
Regarde les soleils levants. Sa porte, ouverte  
Comme par un sourire affable, dit : « Entrez ! »  
On ne sait de quel jour interne pénétrés  
Les carreaux de ses deux fenêtres ont des flammes  
Douce, comme ces yeux qui dévoilent des âmes.  
Sa toiture est d'ardoise ; on la voit de très loin,  
Bleue et coquette, avec un vase à chaque coin,  
Vase de terre, où s'ouvre une âpre plante grasse.  
Les sentiers du jardin circulent avec grâce,

Nettement limités de fraisiers ou de buis.  
Le jour sous les tilleuls est très doux. Peu de bruits.  
Beaucoup de fleurs : jasmins, tulipes, chèvrefeuille.  
Tout est propre, riant, rangé. La grille accueille.  
Le soir, dans son cristal calme, sous le rideau  
Des arbres, un bassin où s'est tû le jet d'eau  
Reflète entre ses bords de luzerne et de menthes,  
La lune aux cieux nageant, cygne des nuits dormantes.

Si j'étais le passant qui gravit le coteau,  
Suant, l'été, gelant, l'hiver, sous son manteau,  
Triste toujours, — car nul ne marche sur la terre  
Sans qu'un souci, frivole espoir ou deuil austère,  
Ne mine, comme un ver le noyau, sa raison, —  
Et si, blanche, au détour du sentier, ma maison  
Dans sa sérénité m'apparaissait, subite,  
Je m'écrirais : « C'est là que le bonheur habite ! »





## MÉLANCOLIE D'ÉTÉ

Comme un rameau trop lourd s'incline,  
Penche-toi, cœur endolori,  
Vers le cimetière fleuri  
Qui rit sur la claire colline.

Tente chère au bédouin brûlé;  
Fraîches haltes près des citernes;  
Bonne auberge dont les lanternes  
Font signe au marcheur consolé;

Lit des courtisanes sans fièvre,  
Où tout s'éteint, sauf le remords ;  
Bouges qu'encombrent, ivre-morts,  
Les buveurs d'ale et de genièvre ;

Grave alcôve aux rideaux amis,  
Où plane sur l'hymen paisible  
Ce doux bruit d'abeille invisible,  
Qui sort des berceaux endormis ;

A l'angoisse aiguë, au malaise,  
Vous n'offrez qu'un répit trop bref :  
L'homme revit, quand derechef  
Se lève, hélas ! l'aube mauvaise.

Mais sur l'oreiller que nous font  
Les espoirs morts, les craintes mortes,  
Dans la basse chambre sans portes,  
Le repos est long et profond.

Lieu béni des sommeils fidèles,  
Où nul n'a peur d'être éveillé,  
Le cimetière ensoleillé  
Est plein de fleurs, de brise, et d'ailes.

La croix dorée où meurt le Fils  
Luit comme en des apothéoses,  
Et, blanches, au milieu des roses,  
Les stèles semblent de grands lys.

Et moi, du bord de l'âpre voie,  
J'envie, en mon cœur douloureux,  
Le sourire des morts heureux,  
Diffus dans toute cette joie!







6

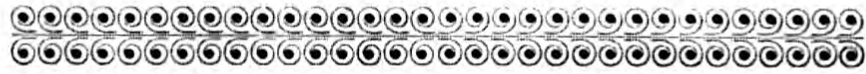
## SEPTEMBRE

La gerbe est dans la grange ; au loin les champs sont verts ;  
L'herbe vive recroît en dérobant le chaume ;  
Et des souffles épars le délicat arôme,  
Plus intense, est formé de deux parfums divers.

Après l'août fauve, après la splendeur monotone  
Des grands blés remués par les vents querelleurs,  
Voici des trèfles frais et de nouvelles fleurs,  
Éveils tardifs, qui sont le printemps de l'automne.

**Comme en ces** brefs regains, du deuil de ses beaux jours  
**Sourit la vieille** terre un moment reverdie,  
**Mon âme, où la** moisson est faite, remédie  
**A ses vieux souvenirs** par de jeunes amours.





## ÉGLOGUE ANGÉLIQUE

ASIEL

Tandis qu'en la musique éparsé du cinnor  
Nous passons, longue troupe ailée, aux robes d'or,  
Dans la rose nuée où vont tes ailes, rose  
Étiniah ?

ÉTINIAH

La route est longue et d'ombres close

---

Qui mène vers le but qui m'attire.

ASIEL

Ton vol  
Chante comme la voix triste du rossignol  
Qui pleurait autrefois sous les cèdres des temples.  
Où va-t-il ?

ÉTINIAH

Asiel ! Asiel ! qui contemples  
La parfaite splendeur de l'hymen infini !  
Ne sais-tu pas qu'un ange adorable est banni ;  
Qu'il a redescendu les échelons sans nombre  
(Car il est un chemin qui va du jour à l'ombre,  
Plus noir à chaque pas ou plus éblouissant  
Selon que notre pied le monte ou le descend),  
Et que, privé du nom céleste dont le nomme  
Encor l'écho, plus qu'un démon, mais moins qu'un homme,  
Héliel, au-dessous des nuages rosés  
Et pâles, où ses pieds vermeils s'étaient posés,  
Frôle, déchu, la Terre aux saisons condamnée,  
Et gémit, souffle épars dans l'automne fanée :  
« Roses mourantes, lys penchés, bleuets éteints,  
Esprits ! reverrons-nous les éternels matins ? »

## ASIEL

Certes, tu maudiras l'éternité des heures,  
Dolente Étinhah qui t'inclines et pleures  
Vers la Terre bornée à de brèves saisons ;  
Mais quel crime, car nul n'est puni sans raisons,  
A fait déchoir, d'un pur brasier scindant les flammes,  
Celle qui t'est la plus chère de tes deux âmes ?

## ÉTINHAH

Dès le commencement je l'aimai ! car Celui  
Qui voit l'isolement d'un ange avec ennui  
Et sourit à l'hymen des âmes enlacées,  
Nous avait dit : « Allez, vous êtes fiancées,  
Jeunes âmes ! » Sur terre, où j'ai pleuré longtemps,  
Je l'aimai. Que les cœurs humains sont peu constants !  
Il riait, infidèle, aux bras d'une autre épouse.  
J'étais femme, j'étais belle, je fus jalouse,  
Et je mourus, farouche, en détestant l'amour.  
Le temps est infini. Quand je revis le jour,  
Ayant dans un corps vil pour geôlier mon blasphème,  
Je l'aimai sans pouvoir dire ces mots : « Je t'aime ! »  
Car j'étais l'humble chien de garde sur le seuil  
Du logis où sa joie assombrissait mon deuil,  
Et, morne, je voyais entrer la préférée,  
Femme, belle, et les yeux riant d'être adorée ;

Mais je fus très heureuse un jour qu'il me battit !  
Cependant, vers les cieux primitifs, il partit,  
Et l'âme du chien mort suivait l'âme du maître.  
O douceur d'être purs et de se reconnaître,  
Et, quoique épars, liés indissolublement  
Par l'éternel amour dans l'éternel moment,  
De s'épanouir, fleur à la double corolle,  
Et de n'avoir, étant deux voix, qu'une parole,  
Et de n'avoir qu'un seul regard, étant deux yeux,  
Dans la clarté du vaste azur délicieux  
D'où nous voyons, si loin, si bas, sous tant de voiles,  
Frémir, comme des points ténébreux, les étoiles !  
Mais celle qui lui plut, hélas ! dans les séjours  
D'exil où les nuits sont plus longues que les jours,  
Ame aussi, rayonna dans la claire demeure.  
Il la vit, — ah ! le sort défend qu'un ange meure,  
Puisque je souffre encore, Asiel ! — et Celui  
Pour qui l'isolement d'un cœur est un ennui,  
Détournant du pécheur ses sublimes prunelles :  
« Puisque tu romps l'accord des amours éternelles,  
Dit-il avec tristesse, et des pactes conclus,  
Va ! retombe ! » Héliel partit. Le ciel n'est plus.

## ASIEL

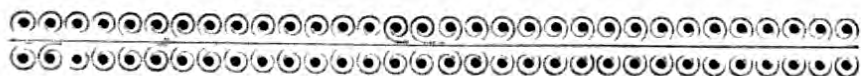
Héliel est tombé très justement des gloires  
Célestes dans la nuit des maux expiatoires ;

Et tu dois le haïr, bien que haïr soit dur.  
Cependant vers quels cieux fuit ton aile d'azur  
Où l'on voit je ne sais quel soir étrange poindre ?

ÉTINIAH

Le haïr ? Je l'adore, et je vais le rejoindre !





## LES MANSARDES

Nids sans duvet, étroits logis,  
Où, brûlés de pleurs qu'on ignore,  
Tant d'yeux par les veilles rougis  
Ne se fermeront qu'à l'aurore,

Sur tout le fourmillement noir  
Et tout le bruit des foules viles,  
Vous vous rallumez chaque soir,  
O mansardes des grandes villes !



Ceux qui vont sans lever les yeux  
Aux vains plaisirs où l'on s'acharne  
Ne guettent point, si près des cieux,  
Le réveil de chaque lucarne ;

Mais les poètes attendris,  
Sachant les besognes amères  
Des mères hélas ! sans maris  
Et des fils au chevet des mères,

Sous l'auvent en arc de tunnel  
Voient la lampe qu'un rideau voile,  
Et, de loin, leur cœur fraternel  
Te salue, ô plaintive étoile !





## MIROIR BRISÉ

Les jours que j'ai vécus depuis le jour fatal  
Sont comme un haut sentier que, brusque, un gouffre borne.  
Va, mon âme! et te brise en un bruit de cristal.

Ame triste! Jamais la lune ouvrant sa corne  
Ne s'y mira, jamais le ciel oriental,  
Ni le lac forestier bleu sous le frêne et l'orne.

Toi seule, clair joyau du diabolique étal,  
Occupas pleinement sa lucidité morne;  
Dans le moindre débris, ton reflet vit, total.

Et, pour bien châtier l'enfer qui nous suborne,  
C'est toi, buveuse d'âme et de souffle vital,  
Toi, Parque aux yeux de vierge, enfant au cœur de Norne,

Que je rends au centuple à ton gouffre natal!





## EXHORTATION

Être homme? tu le peux. Va-t'en, guêtré de cuir,  
L'arme au poing, sur les pics, dans la haute bourrasque,  
Et suis le libre izard aussi loin qu'il peut fuir !

Fais-toi soldat ; le front s'assainit sous le casque.  
Jeûnant pour avoir faim et peinant pour dormir,  
Sois un contrebandier dans la montagne basque !

Mais, dans nos vils séjours, ne t'attends qu'à vieillir.  
Les pleurs mentent ainsi que le rire est un masque ;  
Tout est faux : glas du deuil et grelots du plaisir.

Et comme l'eau rechoit, par flaques, dans la vasque,  
C'est notre vieux destin qu'en un lâche loisir  
Se raffaisse toujours notre volonté flasque

Entre l'ennui de vivre et la peur de mourir.





## ÉPITAPHE

POUR LE TOMBEAU DE THÉOPHILE GAUTIER

Jeunes vierges, versez, avec de belles poses,  
Versez des fleurs ! Celui qui dort dans ce tombeau  
Aima d'un noble amour les vierges et les roses.

Jeune pâtre, conduis ton docile troupeau  
Vers ce tertre ! Celui dont les lèvres sont closes  
Paissait les rythmes d'or sur les hauteurs du Beau !

Sur ce front éclairé, vivant, d'apothéoses,  
Allume, ardente nuit, ton multiple flambeau ;  
Cygnes, pour ce chanteur chantez, doux virtuoses !

Mais tous, vierges et fleurs, pâtres, étoile, oiseau,  
Ne pleurez pas, malgré la plus juste des causes,  
Car celui qui dort là, dans un blême lambeau,

Sut regarder sans pleurs les êtres et les choses.





## DOUCEUR DU SOUVENIR

Je suis de ces marins qui rêvent sur la mer  
Au charme de revoir, plus tard, dans les demeures,  
Les flots bleus et le vol des mouettes par l'air !

Triste sous le baiser plaintif dont tu m'effleures,  
Oh ! combien ton baiser de jadis m'est plus cher !  
Les choses du passé, ma sœur, sont les meilleures.

Souviens-toi. Le regret même n'est pas amer.  
Le deuil des jours anciens sourit quand tu le pleures,  
Et du plus sombre soir le souvenir est clair.

Mais je hais le présent avec ses fades leurres,  
Et, le cœur débordant d'un mépris juste et fier,  
Si je poursuis mes jours, c'est que dans quelques heures

Le morose aujourd'hui sera le doux hier.





## COQUETTERIE DE FANTOME

Vieilles heures, poussière, hélas ! des sabliers  
Brisés...

J'entends le pas des bonheurs oubliés.  
Les trépassés charmants, les adorables mortes,  
Rêves, illusions, entrebâillent les portes  
De jadis ! Une amour, sournoise, avec langueur,  
A soulevé la pierre obscure de mon cœur.

Salut, ma jeune amour, blonde ressuscitée !  
Ah ! coquette, la fleur à ton cercueil jetée,  
Tu l'as mise dans tes cheveux ! et sur ton sein  
Les trous du fin linceul s'ouvrent comme à dessein.

Mais elle, qui me voit au front plus d'une ride,  
Fait la moue, et prétend que le jour l'intimide,  
Jure qu'elle a sommeil encor, feint de bâiller,  
Et rentre en son tombeau pour ne plus s'éveiller.





## OUBLI

Allez, vieilles amours, chimères,  
Caresses qui m'avez meurtri,  
Tourments heureux, douceurs amères,  
Abandonnez ce cœur flétri !

Sous l'azur sombre, à tire-d'ailes,  
Dans l'espoir d'un gîte meilleur,  
Fuyez, plaintives hirondelles,  
Le nid désormais sans chaleur !



Tout s'éteint, grâce aux jours moroses,  
Dans un tiède et terne unisson,  
Où sont les épines des roses ?  
Où sont les roses du buisson ?

Après l'angoisse et la folie,  
Comme la nuit après le soir,  
L'oubli m'est venu. Car j'oublie !  
Et c'est mon dernier désespoir.

Et mon âme aux vagues pensées  
N'a pas même su retenir  
De toutes ses douleurs passées  
La douleur de s'en souvenir.





Je vis un beau chasseur à l'arc de fer et d'or !  
Les bêtes devant lui formaient des groupes fauves ;  
Et sur son front frôlé des ramiers et des mauves  
Parfois s'ouvrait le vol immense du condor.

•

« Bande l'arc ! et saisis la flèche meurtrière, »  
Lui dis-je. « Quelle proie est à ton gré, chasseur ?  
« L'once affreuse, ou le daim que défend sa douceur,  
« Le buffle pacifique, ou la louve guerrière ?

## LE CHASSEUR

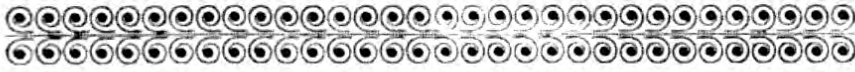
Je vis un beau chasseur à l'arc de fer et d'or !  
Les bêtes devant lui formaient des groupes fauves ;  
Et sur son front frôlé des ramiers et des mauves  
Parfois s'ouvrait le vol immense du condor.

« Bande l'arc ! et saisis la flèche meurtrière, »  
Lui dis-je. « Quelle proie est à ton gré, chasseur ?  
« L'once affreuse, ou le daim que défend sa douceur,  
« Le buffle pacifique, ou la louve guerrière ?

« Vois ! tout ce qui bondit, ou rampe, ou prend son vol,  
« Sans soupçon du péril se présente aux blessures.  
« Perceras-tu l'aspic aux sifflantes morsures,  
« Ou le mélodieux gosier du rossignol ? »

Mais lui, sans daigner voir l'oiseau ni les reptiles  
Ni la grâce du faon ni l'hyène en courroux,  
Pensif, avait posé son arc sur ses genoux  
Et laissait au carquois ses flèches inutiles.





## LE CONSEIL DU SOFI

Fils de pères mortels, marcheur aux courses brèves,  
Conçois la vanité du fait et du dessein;  
Chaque goutte du sang qui pleure dans ton sein  
Est la bulle crevée, homme ! d'un de tes rêves.

Que l'immobilité t'accoutume au trépas,  
Puisqu'enfin dans un sol aux sèves épuisées  
Tu sèmes vainement, de sueurs arrosées,  
Les actions, ces grains qui ne germeront pas.

En repos, puisque l'œuvre est stérile, en silence,  
Puisque le plus haut bruit n'a qu'un furtif moment,  
Apprends à contempler l'abîme fixement  
De l'immense repos et du silence immense.

Avec tout ce qui pense et vit, romps tous accords :  
Ne mange ni ne bois, car le jeûne délie ;  
Ignorant, n'apprends rien ; si tu savais, oublie ;  
Méprisant ton esprit à l'égal de ton corps.

Que tout ton être, hors des modes et des formes,  
Vers l'absolu converge en un parfait effort ;  
Et que tes yeux soient clos comme les yeux d'un mort,  
De sorte que, veillant, il semble que tu dormes.

Sans maison ni foyer, sans souvenirs ni vœux,  
Subis, inerte, l'ombre et l'hiver, et la pluie,  
Et l'âpre vent qui, seul, en les tordant, essuie,  
Sur ta face qu'il cingle et gerce, tes cheveux !

N'écarte pas l'hyène ou l'once qui se vautre  
Sur un lambeau de chair à tes flancs arraché ;  
Que du sinistre oiseau sur ta tête perché  
Le bec te crève un œil sans te faire ouvrir l'autre.

Buvant le vin de l'œuvre en ces coupes d'or faux,  
Qu'ils appellent puissance, honneurs, gloires, conquêtes,  
Triomphent dans les champs souillés d'horribles fêtes,  
Les rouges moissonneurs dont un glaive est la faux.

D'autres hommes, au vent qui gonfle les voilures,  
A la source, à l'oiseau, disent : Chante avec nous !  
Ivres d'avoir vaincu, sous la lune, à genoux,  
L'effroi des jeunes seins baignés de chevelures !

Quelques-uns sont pieux, doux, humbles à l'affront,  
Charitables. Les dieux comblent leurs espérances.  
Mais tous, esprits liés encore aux apparences,  
N'ayant pas dédaigné de vivre, revivront.

Ressaisis par le temps, meule aux rudes rouages,  
Sans halte et dans la peur des incessants retours,  
Ils tourneront, broyés sous les destins toujours,  
D'être en être, de lieux en lieux, d'âges en âges !

O lassitude enfin de voir encor les cieux !  
Le roi, de qui l'orgueil en la pourpre défaille,  
N'envira plus l'amant désabusé qui bâille  
Dans le perfide lit des femmes aux beaux yeux !

Sois l'immobile roc où les vents et les fleuves  
Se brisent et d'où nul écho ne leur répond ;  
Car le renoncement total est le seul pont  
Par lequel soit franchi le torrent des épreuves.

Et bientôt, à la source unique retourné,  
Où le néant avec soi-même communique,  
Tu participeras à la paix infinie,  
Délivré de renaître et n'étant jamais né.





## SURSAUT

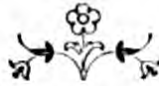
Flamme ancienne, rayon des soleils disparus,  
Échauffe encor ce cœur qui dans la nuit se plonge.  
Je veux croire ! Je veux adorer le mensonge  
Des espoirs, des amours, et des dieux que j'ai crus.

L'horizon de ma vie en vain se décolore ;  
Je guette des retours d'astres au firmament !  
Et l'heureux souvenir de mon premier tourment  
Me permet d'espérer une souffrance encore.



Non ! tout ce que j'ai fait, tout ce que j'ai subi,  
N'a point brisé cette âme aux ardeurs toujours sûres ;  
Tel un glaive, qu'on crut usé dans les blessures,  
Vaut mieux pour la bataille, ayant été fourbi.

Donc, supporte, et désire, âme que tout terrasse !  
La honte n'a pas mis sa rougeur à mon front ;  
Et les événements, ces lâches, entendront  
Mon dernier rôle, avant que je demande grâce !





## LA DERNIÈRE AME

à Gustave Flaubert

Le ciel était sans dieux, la terre sans autels.  
Nul réveil ne suivait les existences brèves.  
L'homme ne connaissait, déchu des anciens rêves,  
Que la Peur et l'Ennui qui fussent immortels.

Le seul chacal hantait le sépulcre de pierre,  
Où, mains jointes, dormit longtemps l'aïeul sculpté ;  
Et, le marbre des bras s'étant émietté,  
Le tombeau même avait désappris la prière.

Qui donc se souvenait qu'une âme eût dit : Je crois !  
L'antique oubli couvrait les divines légendes.  
Dans les marchés publics on suspendait les viandes  
A des poteaux sanglants faits en forme de croix.

Le vieux Soleil errant dans l'espace incolore  
Était las d'éclairer d'insipides destins...  
— Un homme qui venait de pays très lointains  
Me dit : « Dans ma patrie il est un temple encore.

« Antique survivant des siècles révolus,  
« Il s'écroule parmi le roc, le lierre et l'herbe,  
« Et garde, encor sacré dans sa chute superbe,  
« Le souvenir d'un Dieu de qui le nom n'est plus. »

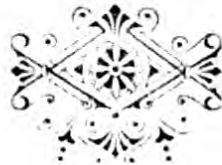
Alors j'abandonnai les villes sans église  
Et les cœurs sans élan d'espérance ou d'amour  
En qui le Doute même était mort sans retour  
Et que tranquillisait la Certitude acquise.

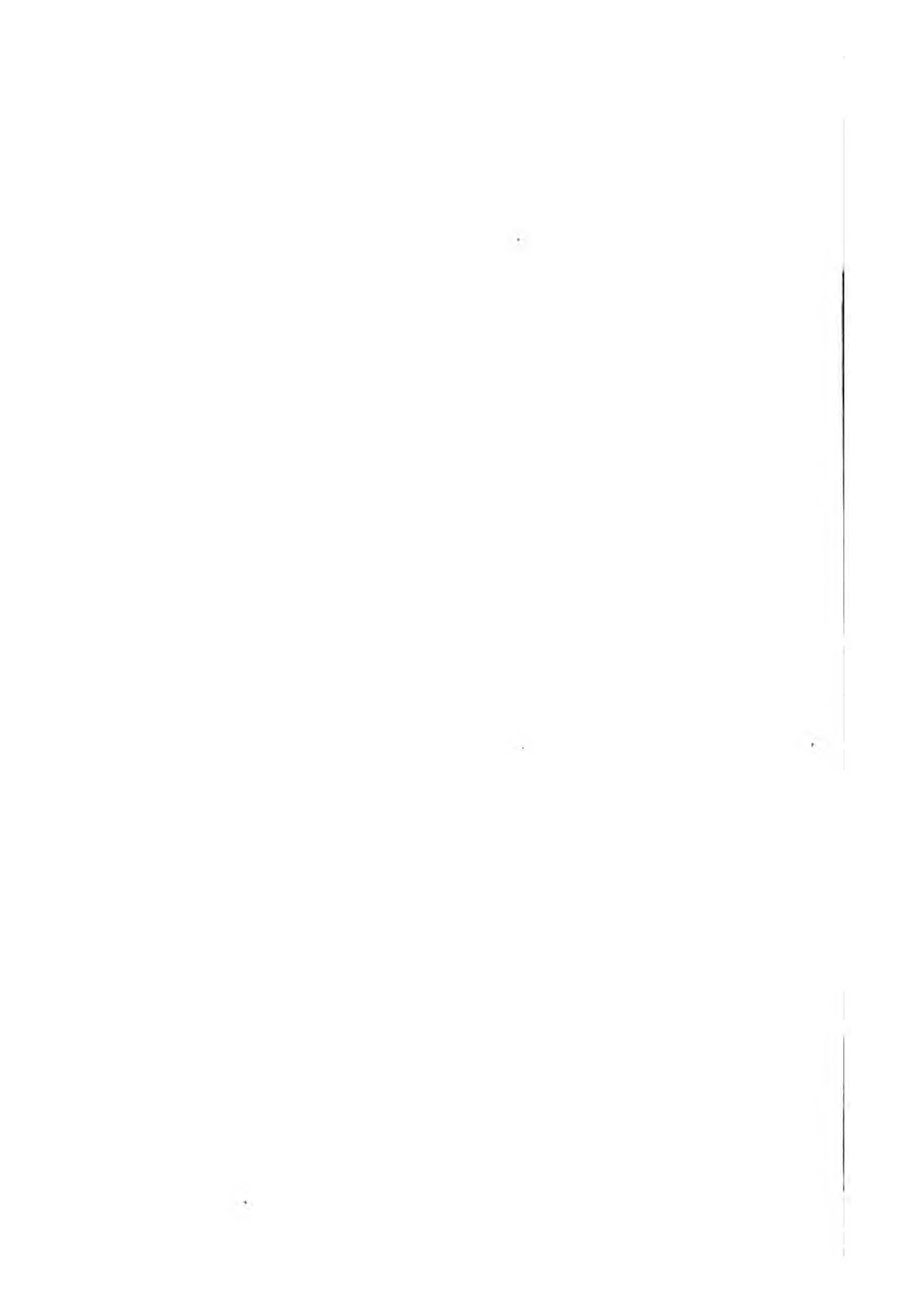
Les jours après les jours s'écoulèrent. J'allais.  
Près de fleuves taris dormaient des cités mortes ;  
Le vent seul visitait, engouffré sous les portes,  
La Solitude assise au fond des vieux palais.

---

Ma jeunesse, au départ, marchait d'un pied robuste ;  
Mais j'achevai la route avec des pas tremblants.  
Ma tempe desséchée avait des cheveux blancs  
Quand j'atteignis le seuil de la ruine auguste !

Déchiré, haletant, accablé, radieux,  
Je dressai vers l'autel mon front que l'âge écrase,  
Et mon âme exhalée en un grand cri d'extase  
Monta, dernier encens, vers le dernier des dieux !







## TABLE

	PAGES
Funérailles.....	5
Adoration .....	7
La Chanson de la Haine .....	10
La Mauvaise Réponse.....	14
Survivance .....	17
A un Passant.....	19
Spleen d'Été.....	21
La Bonne Réponse .....	23
Promptes Amours.....	27
Soror Dolorosa.....	29
Représailles .....	30
L'Absente.....	31
Le Souvenir .....	32
Octobre.....	33
Lassitude.....	34
Avant l'Orage.....	35
Le Mauvais Choix.....	36
Le Triste Espoir .....	37
Orgueil .....	38
Les Retours .....	39
Renaissances.....	40
Pour la Grande Amie.....	41

---

La Rançon .....	42
Conseil .....	45
Le Mauvais Guide.....	47
Sourire Pâle.....	51
Regret d'un Rêve .....	53
Après la Fin.....	55
Ma Maison .....	57
Mélancolie d'Été .....	59
Septembre.....	62
Églogue Angélique .....	64
Les Mansardes .....	69
Miroir Brisé .....	71
Exhortation.....	72
Épithaphe pour le Tombeau de Théophile Gautier .....	73
Douceur du Souvenir.....	74
Coquetterie de Fantôme.....	75
Oubli.....	77
Le Chasseur.....	79
Le Conseil du Sofi .....	81
Sursaut .....	85
La Dernière Ame .....	87







# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philoméla.*

*Sérénades. — Pagode.*

\* *Soirs moroses.*

\* *Contes épiques.*

\* *Hespérus.*

*Intermède.*

\* *Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 1 FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

Les titres marqués ci-dessus d'un astérisque sont ceux des volumes déjà parus.

Il est tiré, de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprime chez A. Lemer, 14, rue Segnier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Contes épiques*

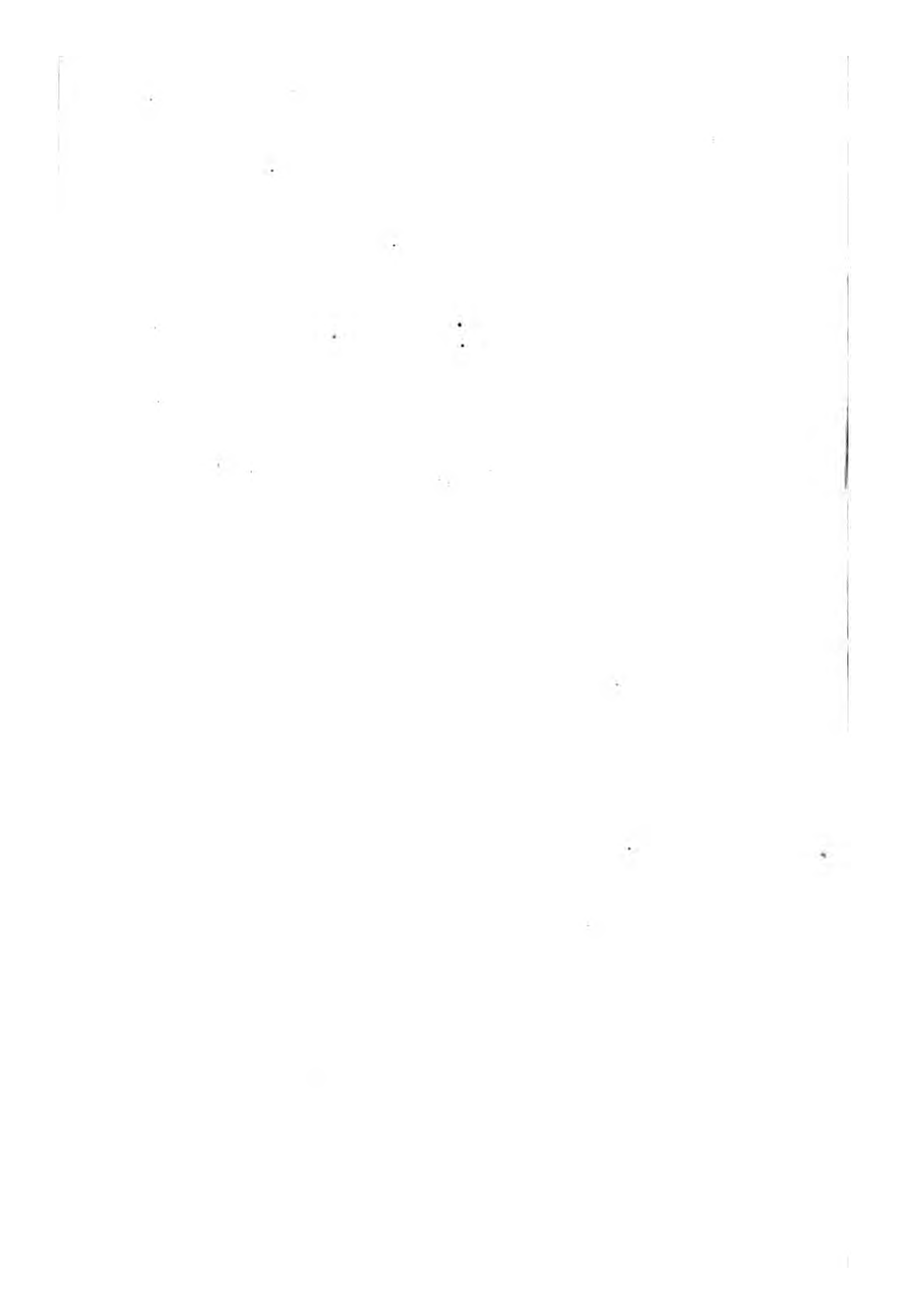


PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS



CONTES ÉPIQUES

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

Les premiers *Contes épiques*, peu nombreux, parurent en 1870 dans le *Parnasse contemporain*. Ils formèrent ensuite, augmentés de quelques pièces, un petit volume publié en 1872 par l'éditeur Jouaust ; cette édition est depuis longtemps épuisée. Ils firent partie de *les Poésies de Catulle Mendès* (1876, chez Sandoz et Fischbacher), ouvrage également épuisé. L'édition actuelle, — définitive, — des *Contes épiques*, contient six poèmes nouveaux : *les Imprécations d'Agar*, *la Patrie*, *le Mendiant de son honneur*, *l'Épée*, *le Petit Saléun*, *la Mère*,

CATULLE MENDÈS



# CONTES ÉPIQUES



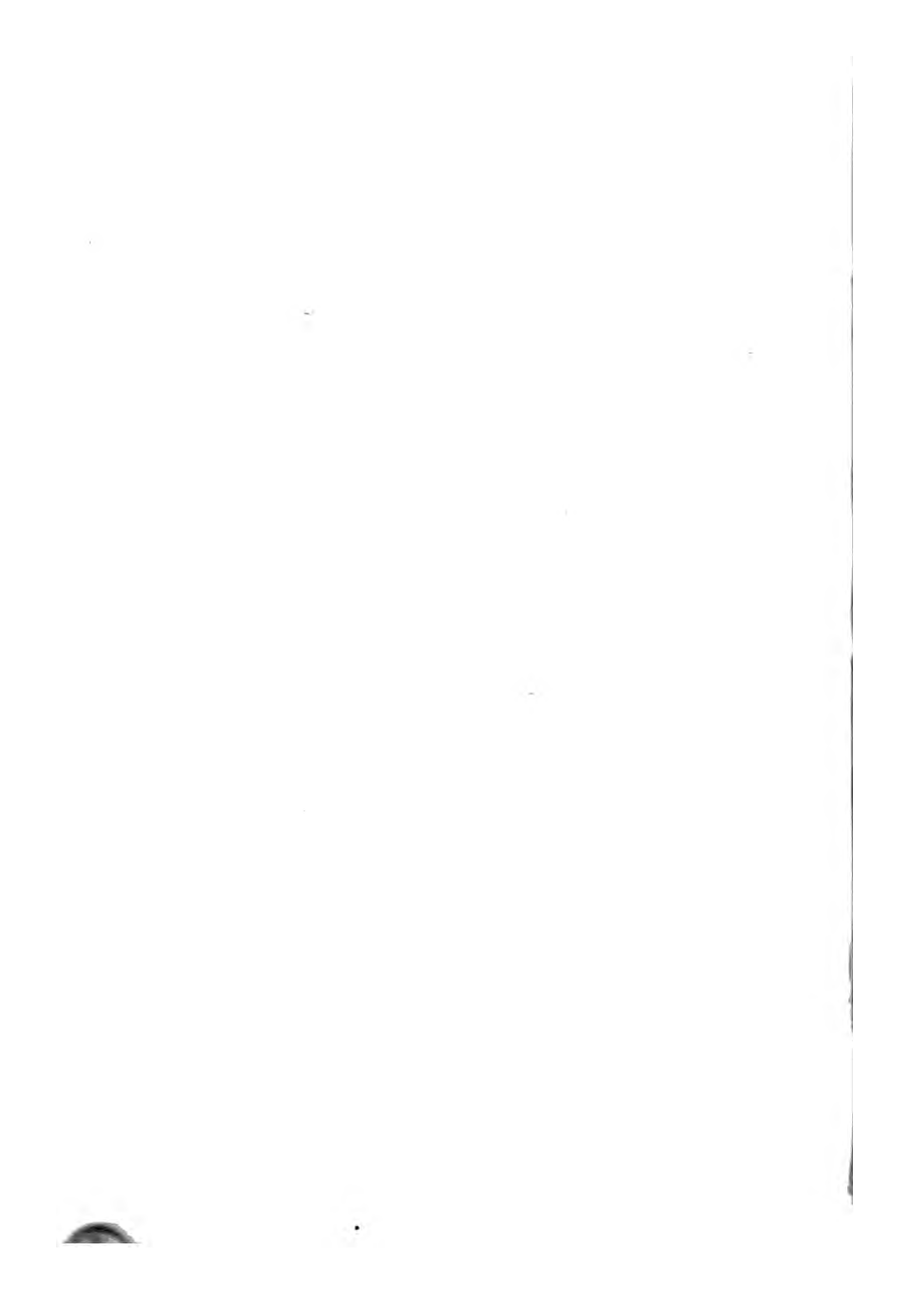
PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*



M DCCC LXXXV





## LE VAINCU

Tout ce que la clarté peut engendrer de foudre,  
Tout ce que l'Eternel a de colère en lui,  
Dans un immense éclair venait de se résoudre.

Champ des premiers combats, le chaos ébloui  
Avait porté le duel resplendissant des Anges,  
Et Lucifer tombait pour n'avoir pas dit : oui.



Dans une profondeur de flammes et de fanges  
S'obscurcissait l'antique égal des astres d'or,  
L'aïeul des révoltés, inhabile aux louanges.

Trop avant dans l'abîme acharnant leur essor,  
Deux Chérubins hâtaient la fuite de sa gloire;  
Mais le vaincu lutta dans sa défaite encor.

Il vainquit! joie unique en l'infini déboire!  
Sur les deux serviteurs du maître contesté  
Plana, démesuré drapeau, son aile noire!

L'un des Chérubins dit : « Puisque tu m'as dompté,  
« Puisqu'en nous le divin triomphe a laissé prendre  
« Un instant de victoire à son éternité :

« Eteins notre lueur sidérale en ta cendre,  
« Et, le cœur consolé par de communs tourments,  
« Dans ta chute avec toi force-nous à descendre. »

Autour de lui, les siens, dans ces mornes moments,  
Les fils de son orgueil, les aiglons de son aire,  
Tombaient, brûlés d'éclairs et de foudre fumants.

Lui-même, expiateur marqué par le tonnerre,  
Il se voyait le long des temps illimités  
Traîner un désespoir mille fois centenaire !

Il saurait l'inferral amour des cieux quittés,  
Et du jour, dans la nuit, le souvenir acerbe...  
« Anges, dit-il, ouvrez votre aile, et remontez ! »

Alors les cieux vainqueurs trémirent ! O doux verbe !  
O grandeur du premier maudit, compatissant !  
Les serviteurs du Trône, émus dans leur superbe,

Interrogeaient les yeux troublés du Tout-Puissant.





## L'ORGUEIL

La matière et la forme étaient encor futures.

Le Seigneur désira l'amour des créatures ;  
Il fit cet univers magnifique et charmant,  
Disant : « L'homme y vivra dans le contentement  
De respirer mon souffle et de voir ma lumière. »  
Et, du pied, le Seigneur fit rouler une pierre,

---

Et la pierre prit vie, et ce fut l'homme.

Dieu

Dit à l'homme : « Ton nom est Adam. Le ciel bleu  
Et ses astres, la terre et ses bêtes sans haine,  
Celles des monts, des bois, et celles de la plaine,  
Et les fleuves, et l'air sacré qui t'investit,  
Et la femme dont l'œil est un ciel plus petit  
Mais aux rayons plus doux que ceux des astres mêmes,  
Afin qu'humble et ravi tu m'adores et m'aimes,  
Je te les donne, ainsi que le nom qui te sied. »

L'homme cria : « Pourquoi m'as-tu poussé du pied? »





## LES FILS DES ANGES

Un jour, les fils du Ciel, bravant la règle austère,  
S'unirent clandestins aux filles de la Terre,  
Pendant que celles-ci dormaient leur doux sommeil.

« Qui nous a mis, Seigneur, ces flammes de soleil  
Et ces nimbes parmi nos longues chevelures ?  
Quels étaient ces baisers chauds comme des brûlures  
Que la nuit chaste a vus se poser sur nos fronts ?  
C'est d'un mal inconnu, divin, que nous souffrons,

---

Et nous n'avons jamais été comme nous sommes. »  
Ainsi dirent tout bas les épouses des hommes,  
Le matin, en peignant leurs cheveux.

Et depuis,  
On les voyait rester longtemps autour des puits,  
Immobiles, avec la cruche de grès rose  
A l'épaule, disant parfois : « C'est une chose  
Grave! » et se concertant jusqu'au soleil couché.

Hélas! pendant la nuit du mystique péché,  
Elles avaient conçu sous le baiser des Anges!

« Holà! femmes, voici des rejetons étranges,  
Crièrent les époux quand les fils furent nés,  
Et c'est mal à propos que vous nous les donnez.  
Leur front a des lueurs d'étoile qui se lève;  
Leur œil jette l'éclair comme l'acier du glaive  
Que les jeunes guerriers portent pour le combat;  
Une aile impatiente et grand ouverte bat  
Leurs flancs, aile de cygne ou de colombe ou d'aigle!  
Et quand leur chevelure ardente se dérègle,  
C'est comme un bélier d'or secouant sa toison!  
Voici le déshonneur entré dans la maison;  
Mais d'où qu'il soit venu, nous voulons qu'il en sorte.  
Nous ne fimes jamais enfants de cette sorte.

Les nôtres sont cagneux, bossus, ils ont le pied  
De travers et les yeux sans flammes, comme il sied  
Aux légitimes fils des honnêtes familles. »

Là-dessus les époux firent venir les filles  
Que l'esclavage courbe aux travaux les plus vils,  
« Vous allez emporter ces bâtards, dirent-ils.  
Vous les exposerez loin de toute citerne,  
Dans un bois que le cri des lionnes consterne,  
Sans eau, sans fruits, sans pain, et si l'un d'eux survit,  
Un seul ! vous périrez toutes. »

Alors on vit  
Les servantes verser des larmes sur les langes  
En emportant les fils adorables des Anges !





## LE CONSENTEMENT

Ahod fut un pasteur opulent dans la plaine.  
Sa femme, un jour d'été, posant sa cruche pleine,  
Se coucha sous un arbre au pays de Béthel,  
Et, s'endormant, elle eut un songe, qui fut tel :

D'abord il lui sembla qu'elle sortait d'un rêve  
Et qu'Ahod lui disait : « Femme, allons, qu'on se lève.  
Aux marchands de Ségor, l'an dernier, j'ai vendu  
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.



Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.  
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?  
Rare est un messager fidèle et diligent.  
Vas, et réclame-leur trente sicles d'argent. »  
Elle n'objecta point le désert, l'épouvante,  
Les voleurs. « Vous parlez, maître, à votre servante. »  
Et quand, montrant la droite, il eut dit : « C'est par là ! »  
Elle prit un manteau de laine, et s'en alla.  
Les sentiers étaient durs et si pointus de pierres  
Qu'elle eut du sang aux pieds et des pleurs aux paupières.  
Pourtant elle marcha tout le jour, et, le soir,  
Elle marchait encor, sans entendre ni voir,  
Quand tout à coup, de l'ombre, avec un cri farouche,  
Quelqu'un bondit, lui mit une main sur la bouche,  
D'un geste forcené lui vola son manteau  
Et s'enfuit, lui laissant dans la gorge un couteau !

A ce coup, le sursaut d'une transe mortelle  
La réveilla.

L'époux se tenait devant elle.  
« Aux marchands de Ségor, lui dit-il, j'ai vendu  
Cent brebis, et le tiers du prix m'est encor dû.  
Mais la distance est grande et ma vieillesse est lasse.  
Qui pourrais-je envoyer à Ségor en ma place ?  
Rare est un messager fidèle et diligent.  
Vas, et réclame-leur trente sicles d'argent. »

---

---

La femme dit : « Le maître a parlé, je suis prête. »  
Elle appela ses fils, mit ses mains sur la tête  
Du fier aîné, baisa le front du plus petit,  
Et, prenant son manteau de laine, elle partit.





## LES IMPRÉCATIONS D'AGAR

Quand la centième année aggrava les vieux ans  
D'Abraham (ainsi tombe une gerbe à la meule),  
Sara fut mère enfin dans son âge d'aïeule,  
Les Eloïm ayant béni ses flancs pesants.

« — Le Verbe du Seigneur, ô pasteur de chammelles,  
« Germa durant neuf mois en mon ventre élargi,  
« Et voici que ta race innombrable a vagi  
« Dans le cri de l'enfant qui cherche mes mamelles.

« Un mâle étant sorti de moi, jusques à quand  
« Garderas-tu le fils impur de l'étrangère,  
« Qui, tout jaune du fiel que l'orgueil lui suggère,  
« Cligne de l'œil dans l'ombre et rôde en se moquant ?

« Va, chasse avec le fils la mère égyptienne  
« Comme on jette la branche avec son fruit gâté ;  
« Sans doute il n'est pas bon qu'à ma fécondité  
« Se confronte l'opprobre insolent de la sienne.

« Puisque l'on voit encor sous le lin gracieux  
« Sa jeunesse mûrir en deux rondeurs égales,  
« Qu'elle parte ! emportant des tentes conjugales  
« La honte de ma face et l'amour de tes yeux !

« Certes, le faon de la servante, qui put naître  
« Sans lui rider les flancs ni lui creuser les seins,  
« Avec l'homme que Dieu réserve à ses desseins  
« Ne partagera pas l'héritage du maître. »

Ainsi parla la Vieille en son orgueil cruel ;  
Et vers Beel-Sheba sans eau ni halte verte,  
Agar, un cri muet dans sa bouche entr'ouverte,  
Partit, morne, et menant par la main Ismaël.

Un pacifique vent sous le firmament calme  
Retoulait l'ombre avec son astre décliné,  
Comme si dans le vague orient eût plané  
Le large battement d'une invisible palme.

Les tentes frémissaient dans le camp du pasteur ;  
Sur les seuils gris, voiles de brouillards déjà roses,  
Les femmes soulevaient la toile avec des poses  
Où le sommeil récent a laissé sa lenteur.

Le tintement léger qui sort des bergeries  
Fut doublé par un cri d'oiseau, grêle et charmant,  
Dans le cèdre aux grands bras où tremblaient longuement  
Les lents lambeaux de brume envolés des prairies.

Puis, brusque, et dans une âpre explosion d'éveil,  
Comme un fauve lion se cabre hors de l'ancre  
De l'or dans la crinière et de la pourpre au ventre,  
Au sanglant horizon surgit le beau soleil !

Avec un grouillement de fourmilière en marche,  
Les prospères loisirs et les labeurs contents  
S'émurent, clairs et vifs, sous les cieus éclatants,  
Autour des pavillons bénis du patriarche.

---

Sous les grands seaux d'argile où le lait ruissela,  
Les servantes passaient, laissant pendre leurs manches ;  
Des groupes d'enfants nus tэтаient les chèvres blanches ;  
Et les deux exilés, de loin, voyaient cela.

Alors Agar : « Malheur à ceux qui m'ont chassée !  
« Ils séjournent, pleins d'aise, au creux des gras vallons,  
« Et moi, vers le désert aride, à reculons  
« Je fuis, chienne battue et du pied repoussée !

« Sur l'herbe fraîche où l'eau glisse et bruit sans fin,  
« Il se partageront les pains de miel et d'orge ;  
« Comme un bœuf ruminant le vide dans sa gorge,  
« Moi, je boirai ma soif et mangerai ma faim !

« Et si, lasse, et n'ayant que le sable pour couche,  
« Je défaille en mordant le vent dans un long cri,  
« Mon fils, rampant vers moi, mon fils, hâve et maigri,  
« D'un baiser affamé menacera ma bouche !

« O centenaire chef des errantes tribus !  
« Puisque dans la famine et les deuils tu m'exiles,  
« Moi qui, belle, et courbant mes pudeurs indociles,  
« Toujours te fis plaisir autant que je le pus,

« Tremble en ton doublé espoir, ancêtre des deux races!  
« Car la haine va naître et jamais ne mourra  
« Entre les fils d'Agar — et les fils de Sara  
« Vil bétail lourd de graisse en proie aux loups voraces!

« Tremble! ils seront hardis, et forts, et violents,  
« Et libres sous les cieux, les bâtards de l'esclave!  
« La revanche, comme un ruissellement de lave,  
« Jaillira du cratère antique de mes flancs.

« Tes Isaacs repus, souvent, d'un œil oblique,  
« Regarderont parmi les vapeurs du festin  
« S'ils ne voient pas surgir à l'horizon lointain  
« Les maigres cavaliers du désert famélique!

« Puis, sans nombre, et debout sous le ciel insulté,  
« Tous les vaincus pour qui les défaites sont belles  
« Et tous les vagabonds avec tous les rebelles  
« Peupleront l'infini de ma postérité.

« Vainqueurs! craignez leur rage et leur joie encor pire!  
« Gais, ils ricaneront vers Dieu : Non, tu n'es pas!  
« Dans l'énorme édifice humain, du haut en bas,  
« Se tordra la lézarde affreuse de leur rire.

---

« Et mes filles seront plus fortes que mes fils!  
« Maitresse au corps flétri, qui chassas ta servante  
« A cause de sa bouche ouverte en fleur vivante  
« Et de son jeune sein ferme et frais comme un lys,

« Austère épouse, aïeule auguste des familles,  
« Loin de vanter, crédule en l'avenir peu sûr,  
« Ton nouveau-né pareil au ver d'un fruit trop mûr,  
« Lamente-toi sur lui, Sara!... J'aurai des filles!

« Blanches, aux grands cheveux lourds et doux et flottants,  
« En longues robes d'or toujours mal refermées,  
« Elles iront, laissant dans les foules charmées,  
« Un sillage d'odeur et de chaleur, longtemps!

« Pour l'amour de leur gorge entrevue, et de l'ombre  
« Que font les duvets fins sous les beaux bras levés,  
« Les plus forts ramperont, lâchement énervés,  
« Les plus purs connaîtront les bassesses sans nombre,

« Et tous, furtifs, cachant sous leurs doigts leur rougeur,  
« Pleins encore du regret des débauches jalouses,  
« Rapportèrent au lit des pleurantes épouses  
« Des corps vidés de sang par le baiser vengeur! »



Telle, sous l'épouvante éparses des nuées  
Que déchirait le vent dans le désert du ciel,  
Prophétisait la grande Agar pleine de fiel,  
Mère des révoltés et des prostituées;

Et vers les lieux lointains où seront les Sions,  
Les opulentes Tyr, les Romes triomphales,  
Les souffles, emportant sa voix dans leurs rafales,  
Fuyaient, sombres semeurs de malédictions!





## LA PATRIE

Ces Juifs criaient vers Dieu dans l'île de l'exil.  
Car, pareil au boucher sanglant jusqu'au nombril  
Qui s'assied n'ayant pu saigner toutes les bêtes,  
L'affreux Titus, campé sur des monceaux de têtes,  
N'acheva point le reste éperdu des Hébreux;  
Et les uns avaient fui vers la Crète, nombreux,  
S'étonnant, sur le pont des nefes aux blanches toiles,  
Qu'avec les mêmes yeux on vit d'autres étoiles.  
O roses de Saron, ils ne vous cueillaient plus!  
Ville aux toits hauts, colline, oliviers chevelus,

Si doux à la fatigue après les jours de marche,  
Sépulture des Rois, ruines où fut l'Arche,  
Logis familiaux aux coins accoutumés,  
Berceaux des chers vivants, tombes des morts aimés,  
Fleuve, vallons rougis par la grappe meurtrie,  
Comme vous étiez loin de leurs regards, patrie !  
Le soir, ils s'assemblaient, mornes, pleins de sanglots,  
Quand le couchant se creuse à l'horizon des flots,  
Croyant dans les splendeurs de la céleste ornière  
Voir des Jérusalems de pourpre et de lumière !  
Et les vieillards sentant venir leur jour dernier  
Echangeaient leurs plus chers trésors contre un panier  
De sable ou de limon porté de Samarie,  
Pour dormir dans un peu de la terre chérie.

Or quelqu'un se leva d'entre eux.

« Dans sa pitié

« Le Seigneur se souvient d'Israël châtié ;  
« Le Dieu qui suscita les prophètes m'envoie,  
« Peuple ! pour te mener hors du deuil dans la joie :  
« Pareil au fils d'Amram, je lèverai la main  
« Et les flots divisés t'ouvriront un chemin  
« Vers le beau Chanaan où les cèdres murmurent ! »

Celui qui leur parlait ainsi, ces Juifs le crurent.

---

Au jour fixé, la foule énorme des proscrits,  
Gravement, trois par trois, sans tumultes, sans cris,  
Suivit l'homme de Dieu sur le long promontoire  
Qui s'incline et se perd dans la mer bleue et noire.  
L'homme, parmi l'écume ayant borné ses pas,  
Leva la main ! Les flots ne s'écartèrent pas.  
Il fit le signe encor ! L'onde resta fermée.  
Mais lui, calme, et marchant vers la patrie aimée,  
Sans recul, sans frisson, il entra dans la mer  
Qui nous prend et nous roule en son abîme amer,  
Et les Juifs vers les flots où leur tombe était prête  
Le suivaient, trois par trois, sans retourner la tête.





## L'ENFANT KRIᅒHNA

Midi fait resplendir et fumer les rivages.  
Avec les jeunes paons et les chèvres sauvages,  
Se joue au bord de l'eau Kriᅒhna, l'enfant divin.

Là-bas, roulant son ombre aux pentes du ravin  
Et voilé d'une brume où l'aspect se déforme,  
L'escarpement confus d'une montagne énorme

---

Porte le Bhandira qui semble une forêt ;  
Et cet arbre si haut s'élève qu'il pourrait,  
Dominateur d'un bois de cyprès et d'yeuses,  
Voir le Gange rouler ses eaux mélodieuses  
A travers les cheveux effrayants de Çiva.

Kriçhna, l'enfant divin, le long des berges, va,  
Plein d'aise. La liane et la brise au passage  
Caressent le lotus sombre de son visage  
Épanoui. Pieds nus sur les cailloux luisants,  
Il court avec le souffle et l'onde. Il a six ans.  
Il court. Pleines de fleurs, ses mains sont des corbeilles.  
Il jase avec le flot qui chante et les abeilles.  
Sa nourrice le suit et dit souvent : « Kriçhna,  
Prends garde ! » Mais l'enfant rase le bord et n'a  
Point souci de la voix grondeuse qui s'effraie.

Or, près de l'eau, teignant de sang la verte haie,  
Les fruits ronds du vimba rougissent par milliers.  
On pourrait, d'un peu loin, croire que des colliers  
De corail au milieu des fleurs d'épine écloses  
Ont dénoué leurs fils et semé leurs grains roses.  
Sous les feuilles du blanc jasmin qui la voila  
Kriçhna ne cherche plus l'abeille. Le voilà  
Mordant la chair, buvant le sang des graines mûres,  
Et les roux écureuils enfuis sous les ramures,

Jaloux, songent : Quand donc en aura-t-il assez ?

« Fils de mon maître, dit la nourrice, laissez  
Cet arbre. » Mais le fils de Vaçou continue  
Son repas. Une branche est déjà toute nue  
Et reflète dans l'eau son squelette épineux.

« Les vimbas, quelquefois, ont des fruits vénéneux,  
Mon cher seigneur ! »

Kriçhna dépouille une autre branche.

« Dans la jatte d'ivoire où votre soit s'étanche,  
Je verserai le miel odorant du mangou ! »

Kriçhna rit. Les deux pieds dans le fleuve, le cou  
Dans les ronces, il mange, et nargue le reproche,  
Et rit.

La femme alors, en colère, s'approche,  
Le saisit, et : « Quittez cet arbre ! Je le veux ! »  
Lui dit-elle.

Kriçhna ne rit plus. Des cheveux  
Farouches, sur son front où s'allume le signe  
Du Soleil, imprévu, se dressent ! Il trépigne.

---

L'œil noir de sang, le sein renflé, les bras tordus,  
Il ouvre, toute rose encor des fruits mordus,  
Sa bouche, et la nourrice, avec un cri, recule,  
Car, dans la profondeur rouge d'un crépuscule  
Plein d'astres et d'éclairs qui remplit le dedans  
De la bouche au delà des quatre-vingt-dix dents,  
Elle a vu, sombre choc de monts, de ciels et d'ondes,  
Passer la vision terrible des trois Mondes !







## LE DISCIPLE

Le Bouddha rêve, ayant dans ses mains ses orteils.

Pourna dit : « Les esprits affranchis sont pareils  
Au libre vent du nord dans le ciel sans nuage !  
Grimpant aux rocs, passant les fleuves à la nage,  
Aux peuples très lointains des bords très reculés,  
Pour qu'ils soient délivrés et qu'il soient consolés,  
Maitre, j'apporterai ton dogme secourable.

— Si ces peuples, répond le Bouddha vénérable,

T'outragent, ô disciple aimé, que diras-tu ?

— Ces peuples sont doués, dirai-je, de vertu,  
Car ils n'ont point jeté de sable à mes paupières,  
Et, doux, ne m'ont frappé ni des mains, ni de pierres.

— Mais s'ils t'osent frapper de pierres ou des mains ?

— Ces peuples sont très bons, dirai-je, et très humains,  
Car leurs mains à lancer des pierres occupées  
N'ont point levé sur moi de bâtons ni d'épées.

-- Mais si leur fer t'atteint ?

— Je dirai : Qu'ils sont doux  
De frapper sans me faire expirer sous les coups !

— Mais si tu meurs ?

— Heureux ceux qui cessent de vivre !

— C'est bien, dit le Bouddha. Va, console, et délivre. »





## PENTHÉSILÉE

*Reine des Amazones*

La reine au cœur viril a quitté les cieux froids  
De la Scythie.

Avec ses sœurs vierges comme elle,  
Elle gagne la plaine où la bataille mêle  
Les courages sanglants et les blêmes effrois.  
Qu'une autre en son logis file les lentes laines !  
Elle, un désir la mord, indocile aux retards,  
De vaincre le plus fort, le plus beau des Hellènes,

---

Achille ! Et son cheval bondit, les crins épars,  
Et l'emporte vers la mêlée,  
Et le cri de Penthésilée  
S'ajoute au bruit montant des armes et des chars !

« Achille ! Achille ! Achille ! ô héros ! voici l'heure  
Où ton sang coulera comme un ruisseau vermeil !  
Tout plein d'un songe horrible, et fuyant le sommeil,  
Ton père aux cheveux gris hurle dans sa demeure !

Tu fus comme un lion dans une bergerie ;  
Tu fus comme un vent noir dans un bois de roseaux ;  
Que de rois, ô guerrier ! mangés par les oiseaux  
Sur un sol qui n'est pas celui de la patrie !

Les festins te plaisaient après les chocs d'épées ;  
Tu domptais, jeune dieu ! les cœurs de vierge aussi  
Quand sur tes bras charmants, noirs d'un sang épaissi,  
Roulaient les boucles d'or de ton casque échappées !

Mais frémis à ton tour ! Le glaive enfin se dresse  
Qui percera ton sein comme un sein d'enfant nu ;  
Car l'amazone vient qui n'a jamais connu  
La peur ni la tendresse ! »

Telle, en sa course, hélas ! qui n'eut point de retour,  
Par-dessus les fracas criait la vierge fière !  
Elle ne savait pas qu'avant la fin du jour,  
Mourante, elle mordait la sanglante poussière,  
En jetant au vainqueur beau comme une guerrière  
Un regard moins chargé de haine que d'amour !





## PARVULUS

Le Seigneur enseignait le peuple au bord des mers.  
Sa voix douce apaisait les ouragans amers  
Et sa parole ôtait l'amertume des âmes.  
Versant la joie aux bons et l'espoir aux infâmes,  
« Quiconque d'un cœur vrai, disait-il, m'aimera,  
Dans la gloire verra mon Père, et me verra. »  
Et le peuple écoutait dans une humble attitude.

Mêlée au dernier rang de cette multitude,  
Une femme tenait son enfant par la main.  
Ils s'étaient, pour entendre, arrêtés en chemin,

Elle vieille déjà, glaneuse qui défaille  
Sous une gerbe, hélas ! non de blé, mais de paille,  
Mère au sein soulevé par des soupirs profonds ;  
Lui, très petit, blond, rose, et vêtu de chiffons,  
Et souriant à tout dans sa misère en fête.  
Or, l'enfant dit : « Là-bas, qui donc parle ?

— Un prophète,  
Mon fils, un homme saint qui prêche un saint devoir.

— Un prophète, ma mère ? oh ! je voudrais le voir. »  
Et voilà qu'il se glisse et se soulève et pousse,  
Afin de voir le Maître à la parole douce ;  
Mais la foule est profonde et ne s'écarte pas.

« Mère, si vous vouliez me prendre dans vos bras,  
Je le verrais.

— Je suis trop lasse, » dit la mère.  
Alors l'enfant fut pris d'une tristesse amère,  
Et des pleurs se formaient dans son œil obscurci.

Jésus fendit la foule et lui dit : « Me voici. »





## LA FEMME ADULTÈRE

Un vieillard est assis dans l'ombre sur un banc.  
Autour de lui la salle est immense et déserte.  
On pourrait voir au loin par la fenêtre ouverte  
Jérusalem rougir sous le soleil tombant.

L'œil clos, les bras croisés, et sans qu'un poil ne bouge  
De sa barbe touffue ou de ses blancs sourcils,  
Cet homme a l'air d'un mort qui se tiendrait assis,  
Tant sa forme est rigide en sa tunique rouge.



Mais sous la dureté livide de la chair  
Se débat en hurlant l'angoisse intérieure,  
Comme un chacal captif qui miaule et qui pleure  
Bondit sans l'ébranler dans sa cage de fer.

Il voit en son esprit, Dieu voulant qu'il le voie,  
Hommes, femmes, enfants que l'on tient par la main,  
Tout un peuple courir sur le même chemin  
Avec des cris de haine et des clameurs de joie.

Devant la multitude une femme s'enfuit,  
Frissonnante, éperdue, et courbant vers la terre  
Le front déshonoré de la femme adultère  
Que lapident déjà la menace et le bruit.

Elle fuit, demi-nue, et sa pudeur tardive  
Sous des lambeaux pressés de ses voiles épars  
Voudrait cacher aux yeux braqués de toutes parts  
La beauté déplorable où leur fureur s'avive.

Parfois elle s'arrête et tombe à deux genoux,  
Tendant les mains, criant, plus morte que vivante,  
Les suprêmes appels que la détresse invente ;  
Mais le peuple hideux amasse des cailloux,

Le vieillard voit cela sans lever la paupière.  
Son chef n'a point tremblé. Son sein ne s'enfle pas.  
Seulement, de sa manche il tire un maigre bras,  
Comme pour ramasser et lancer une pierre.

Alors la porte s'ouvre, et, debout sur le seuil,  
Ayant le flamboiement du couchant derrière elle,  
Une femme apparaît, blanche et surnaturelle,  
Le sourire à la lèvre et l'extase dans l'œil !

Le vieillard, en sursaut, se dresse vers la porte !  
Il regarde et s'étonne, il touche et ne croit pas ;  
Puis, les deux bras au ciel, et reculant d'un pas :  
« Dieu de Jacob ! dit-il, que nous veut cette morte ?

— Morte ? non. Prêtez-moi l'oreille, ouvrez les yeux.  
J'étais morte en naissant, mais ce jour me délivre,  
Et mille nouveau-nés ont moins d'heures à vivre  
Que je ne compterai de siècles dans les cieus !

— Tu vis ! qui l'a permis ? par quels juges absoute,  
Offenses-tu mon seuil de ton pied criminel ?  
O Seigneur ! n'est-il plus de lois dans Israël ?  
O peuple ! n'est-il plus de pierres sur la route ?

— Un nouveau laboureur ensemeuce les champs.  
Le Fils pardonne à ceux que le Père châtie,  
Et pour que son Eglise, un jour, en soit bâtie,  
Les cailloux du chemin ne seront plus méchants.

Il a dit: « Qu'il lui jette une première pierre,  
« Celui-là d'entre vous qui vécut sans péché! »  
Un scribe qui tenait un pavé l'a lâché;  
Et sur les pieds du Christ j'ai béni la poussière.

— Le Christ, dis-tu? Quel est ce prophète subtil  
Qui du péché de l'un fait à l'autre un refuge?  
C'est la Loi qui condamne, et, parce que le juge  
N'était pas innocent, le coupable l'est-il?

— Aux yeux du Rédempteur ineffable qui donne  
A notre antique nuit l'aube d'un nouveau jour,  
Et qui, haï de tous, offre à tous son amour,  
Le pardon est meilleur que l'équité n'est bonne.

— Moi seul, à qui justice était due en effet,  
J'aurais pu pardonner. Mais lui, d'où vient qu'il l'ose?  
De quel droit se fait-il arbitre dans ma cause,  
Puisqu'il n'a pas souffert du mal que tu m'as fait?

---

Est-ce lui qui t'aima, jeune et belle, de sorte  
Qu'ayant livré la charge en or de trois chameaux,  
Il posséda l'épouse avec qui plus de maux  
Qu'il n'avait de deniers entrèrent par sa porte ?

A-t-il, pendant quatre ans, savouré le poison  
De ta voix qui mentait, et béni le mensonge ?  
A-t-il, quand vint le jour où le soupçon nous ronge,  
Comme on traque un renard, guetté la trahison ?

Non, c'est moi qui, jaloux, furtif, l'œil aux serrures,  
T'ai vue enfin livrer aux plaisirs d'un amant  
Et ta ceinture d'or, et ton beau vêtement,  
Et ton flanc découvert, plus beau que les parures.

C'est à moi que, féconde en des bras dissolus,  
Cependant que, vieillard étonné d'être père,  
Je m'enorgueillissais de notre lit prospère,  
Tu donnas des enfants que je n'embrasse plus !

Ah ! quand tous mes agneaux bêlent dans mon étable,  
Quand il ne manque pas à ma vigne un raisin,  
Au larron qui pillait les trésors du voisin  
Je puis facilement me montrer charitable !

Mais il sont moins cléments, ceux à qui l'on fit tort ;  
Le voleur subira la prison et l'amende.  
Donc, plus dépouillé qu'eux, j'approuve et je demande  
Que, pesant le dommage, on m'accorde ta mort.

On me doit, au milieu des femmes indignées,  
Sous les pavés tombant drus comme des grélons,  
Ta belle chair qui saigne et tes beaux cheveux longs,  
Aux mains de tes bourreaux, dispersés par poignées !

Et ton nom exécration au souvenir humain,  
Et tes os sans sépulcre, aux chairs évanouies,  
Écrasés par la roue et blanchis par les pluies,  
Devenus des jouets aux enfants du chemin !

— Hélas ! pardonnez-la, comme il l'a pardonnée,  
L'injure que j'ai faite autant à lui qu'à vous !  
Puisqu'il vous a montré l'exemple d'être doux,  
Laissez au repentir ma jeune destinée.

— Le péché qu'une femme a commis contre lui,  
Il peut le pardonner, si telle est sa pensée.  
Mais, puisqu'enfin sa loi n'est pas seule offensée,  
Qu'il laisse agir en paix la justice d'autrui ! »

---

A ces mots, rassemblant sa force rajeunie,  
Vers l'épouse qui fuit blême en ses voiles blancs  
Il marche, et ses vieux bras qui ne sont point tremblants  
Emportent d'un effort l'adultère impunie.

La fenêtre est ouverte et le gouffre apparaît.  
« Les pierres de la route en des mains infidèles  
N'osèrent pas aller jusqu'à toi, va vers elles !  
Dit le vieillard, et meurs selon l'antique arrêt. »

Le vide ayant reçu le corps de l'adultère,  
Il revient sur ses pas sans paraître attristé,  
Et, s'asseyant dans l'ombre avec tranquillité :  
« Qu'Il soit clément au ciel ! je fus juste sur terre. »





## LA DERNIÈRE ABEILLE

Vents, pluie, éclairs faisaient rage de telle sorte  
Qu'on n'avait jamais vu de tempête aussi forte.  
Sous l'épaisseur des bois par la bise ployés,  
Dans les nids, les petits oiseaux mouraient noyés,  
Et l'ouragan broyait toutes les créatures  
Qui n'ont point pour abri de solides toitures :  
L'abeille dans la fleur brisée, et le grillon  
Transi sous le léger brin d'herbe du sillon.

---

Or, Maria, qu'on nomme autrement Myrième,  
Vit, ce soir, un point d'or frôler la vitre blême,  
Et c'était une abeille, hélas! près de mourir,  
Qui heurtait, espérant que l'on viendrait ouvrir.  
La Mère du Sauveur entr'ouvrit la fenêtre.  
Elle prit dans ses doigts le pauvre petit être,  
Reconnut que c'était la reine d'un essaim,  
L'essuya d'un baiser et la mit dans son sein  
Pour qu'elle y réchauffât ses deux ailes vermeilles.  
Sans cela, les étés n'auraient plus eu d'abeilles.







## LE LION

Comme elle était chrétienne et n'avait pas voulu,  
Pour de vains dieux d'argile ou de bois vermoulu,  
Allumer de l'encens ni célébrer des fêtes,  
Le préteur ordonna de la livrer aux bêtes ;  
Et comme elle était jeune et vierge, et rougissait  
Quant l'œil du juge impur sur elle se fixait,  
Une clause formelle en l'édit contenue  
Précisa qu'au supplice on la livrerait nue,

---

Nue, et le sein voilé de ses chastes cheveux,  
Elle entra dans le cirque. .

En quatre bonds nerveux,  
Un lion, famélique et rugissant de joie,  
Jaillit de la carcère et vint flairer la proie.  
Le peuple regardait, étrangement jaloux,  
Palpiter ce corps blanc près de ce mufle roux,  
Et montrait, allumé d'une affreuse luxure,  
Des rictus de baiser, peut-être de morsure.  
Elle, chaste, tirait ses cheveux sur son sein.

Cependant le lion, instinctif assassin,  
Entrebâillait déjà sa gueule carnassière.

« Lion ! » dit la chrétienne.

Alors, dans la poussière,  
On le vit se coucher, doux et silencieux ;  
Et, comme elle était nue, il ferma les deux yeux.





## UN MIRACLE DE NOTRE-DAME

La cellule est triste et la nonne aussi.  
O nonne mignonne, est-ce un grand souci  
Qui vous fait veiller et, par la cellule,  
Rôder en tremblant, brune libellule ?  
Minuit sonne : il faut détacher enfin  
La guimpe rigide et le voile fin ;  
Du sombre cocon de laine et de serge,  
Papillon de soie, un corps frêle émerge,  
Et, morte au cœur vif, qui s'ensevelit,  
Elle glisse au froid linceul de son lit.

Mais, pieuse, avant de souffler sa lampe,  
Son regard admire au mur une estampe  
Où l'on voit la Vierge et l'enfant Jésus,  
Le serpent dessous, le nimbe dessus :

« O pleine de grâce ! ô Vierge des vierges !  
Mon âme à jamais sera l'un des cierges  
Allumés devant votre pâle autel !  
Aucun souffle issu du monde mortel  
N'inclinera l'âme au ciel dirigée,  
Hors de la paisible et blême rangée.  
Loin du cloître obscur, disent les échos,  
Dans la plaine et dans les bois musicaux  
Il est des rayons, des ailes, des roses ;  
Mais nous réprouvons la beauté des choses,  
Car le Diable en fait, à l'occasion,  
Un commencement de perdition.  
Au couvent parfois les pensionnaires  
Tiennent des propos extraordinaires :  
Bals et fiancés sont leur entretien ;  
Le Malin les trompe, et nous savons bien,  
Nous qui vous gardons des âmes sans taches,  
Que les démons seuls portent des moustaches.  
Adorer sans fin votre Sacré Cœur ;  
Dans le demi-jour étoilé du chœur,  
Hors de l'encensoir, corbeille enflammée,  
Voir s'épanouir des fleurs de fumée ;

Jeûner; apporter le lys virginal  
De son rêve au noir confessionnal;  
Subir, s'il le faut, le rouge cilice;  
Bénir l'amertume, aimer le calice,  
Et de tout son être, heureux paria,  
Ne faire qu'un long Ave Maria  
Jusqu'à la clarté de la dernière heure:  
Telle est notre part, et c'est la meilleure!  
Pourtant un désir, éclos d'un regret,  
M'occupe l'esprit plus qu'il ne faudrait,  
Et j'en sens toujours la fine piqûre.  
Quand s'ouvrit pour moi la demeure obscure,  
Jeune et m'effrayant de l'antique seuil,  
J'eus pour le bas monde un dernier coup d'œil.  
Le joli printemps venait de renaître:  
Dans le cadre en fleur d'une humble fenêtre  
Une mère, avec un air triomphant,  
Baisait les cheveux d'un petit enfant.  
Cette vision, hélas, m'est restée.  
Chevelure pâle et presque argentée,  
Doux yeux où l'on voit sourdre et s'aviver  
Un clair tremblement d'âme à son lever,  
Bouche étroite au sein qui de lait l'arrose  
S'ouvrant comme un cœur de petite rose,  
Vous faites ma joie et ma peine un peu.  
L'ange dans l'enfant descend du ciel bleu.  
Il est chérubin, mais il est poupée.  
D'une mouche noire au vol attrapée

---

Ou d'un hanneton savamment lié  
Guérir son chagrin bientôt oublié,  
Le fuir, le saisir, feindre qu'on l'évite,  
Oh ! les jolis jeux qu'on apprendrait vite !  
Oiselet sans plume, aux ailerons blancs,  
Il bat l'air avec des gestes tremblants  
Dès que monte aux cieux l'aurore vermeille ;  
Aurore comme elle, il veut qu'on s'éveille,  
Riant, et pleurant si l'on ne rit pas.  
Il fait sur le lit mille petits pas ;  
On le gronde ! Il va se blesser, s'il tombe ;  
Vois donc, tu n'as point d'ailes, ma colombe !  
Mais lui, tout fâché qu'on l'ait retenu,  
Il vous clôt la bouche avec son pied nu.  
Vierge qui m'entends, telle est ma chimère ;  
Je souffre et languis, et je trouve amère  
La douceur d'aimer votre nom divin,  
A cause d'un rêve aussi doux que vain !  
Certes, le désir dont je suis marrie  
N'est qu'un léger mal, ô vierge Marie,  
Au prix des longs deuils et des longs ennuis  
Qui furent vos jours et furent vos nuits ;  
Mais pour compenser le malheur sans trêves  
Qui fit, vous perçant le cœur de Sept Glaives,  
Une rose rouge, hélas ! de ce lys,  
Dame des Douleurs, vous aviez un fils ! »

Elle dit. Son œil s'éteint, et sa lampe.

Un miracle alors descend de l'estampe.  
Quels rêves plus beaux a-t-on jamais eus ?  
Noël ! c'est la Vierge et l'enfant Jésus.  
Des rayons autour sont comme une averse,  
Et dans la splendeur que son pas traverse,  
Elle traîne un bruit royal de satin !  
Sa robe, couleur d'astre et de matin,  
Eblouit, de tant de perles brodée  
Que l'on ne peut pas s'en faire une idée ;  
Et le manteau, certe, est plus riche encor !  
L'enfant Jésus porte une blouse d'or :  
Sans elle, il aurait aussi bonne mine.  
Ses mignons souliers furent dans l'hermine  
Taillés par Crépin, cordonnier du Ciel ;  
Et d'un seul rubis ayant goût de miel,  
Le hochet heureux que pressent ses lèvres  
Fut fait par Eloi, patron des orfèvres.

Marie est assise au bord du chevet.

« J'accorde souvent plus qu'il ne rêvait  
A qui m'invoqua d'une âme sincère.  
Mais en vain mon cœur maternel se serre,

---

Vierge sans enfant, de pitié pour vous :  
N'aura point de fils qui n'a point d'époux.  
Pourtant il faut bien qu'on vous reconforte :  
Voici mon Jésus que je vous apporte ;  
Chaque nuit, jusqu'au lever du jour bleu,  
Vous aurez pour fils votre petit Dieu,  
Et vous gronderez celui que l'on prie...  
Baise-la, mignon, pour qu'elle sourie,  
Et jouez tous deux, je regarderai. »

Et depuis, Jésus, en habit doré,  
Sans faute descend, dès que minuit sonne,  
Jouer sur le lit de l'heureuse nonne.







## SALÈUN OU LE PETIT ERMITE

*Conte breton*

Quand il avait grand'faim, ayant longtemps mangé  
De l'herbe comme un faon, des mûres comme un geai,  
Le petit Salèun s'en allait à l'aumône.  
A Dol, à Saint-Briac, dès qu'on sortait du prône,  
Lui, comme un passereau qui quête un grain de mil,  
« Maria! Maria! Maria! » disait-il;  
Rien de plus, mais d'un air si plaintif et si tendre  
Que tous avaient chagrin et plaisir à l'entendre.

Ou, s'il voyait quelqu'un devant l'âtre attablé,  
Il disait en montrant le pain d'orge et de blé,  
Mais tout bas, car le bruit peut fâcher quand on mange :  
« J'y mordrais bien aussi, si j'en avais ! » Pauvre ange !  
Or, de Dol à Kergloff, il n'est que bons chrétiens ;  
Nul ne criait : « Va-t'en ! » Plus d'un répondait : « Tiens,  
Prends ! » Et, le soir, tout seul, dans la lande lointaine,  
Il mangeait sous un arbre, au bord de sa fontaine.

Quand il avait grand froid, — les hivers sont plus durs  
Si c'est les quatre vents qui sont les quatre murs, —  
Le petit Salëun se hissait dans son arbre.  
Il neigeait, il gelait à fendre pierre et marbre,  
Et l'enfant, comme après la tonte une brebis,  
N'avait que sa peau rose hélas ! pour tous habits.  
Mais il se cramponnait des doigts aux branches grêles,  
Allait, venait, montait, planait, avait des ailes,  
En chantant : « Maria ! Maria ! » sous les cieux.  
Le charreton qui passe avec un bruit d'essieux  
S'imaginait, n'osant regarder en arrière,  
Qu'un bel oiseau faisait dans l'arbre sa prière.

A présent qu'on l'a mis en la châsse d'or fin,  
Le petit Salëun n'a plus ni froid ni faim.  
Seulement, sous son arbre, au bord de sa fontaine,  
Un beau lys a poussé dans la lande lointaine,

Un lys si beau que nul n'en vit jamais de tel ;  
L'été, l'hiver, n'importe, il fleurit, immortel,  
Plein d'un parfum plus doux qu'un encens de chapelle ;  
Et si, passant par là, le soir, quelqu'un appelle :  
« Salëun ! Salëun ! » le frêle lys mouvant  
Murmure : « Maria ! Maria ! » dans le vent...





## LE PRÉDESTINÉ

Cette nuit-là, le vent, par tonnantes saccades,  
D'un bout à l'autre bout de l'horizon roulait,  
Et les nuages bas s'effondraient en cascades.

Nuit lugubre. Parfois un éclair violet,  
Bref comme un coup de fouet, cinglait les vastes ombres :  
Alors le long Volga, fugace, étincelait.

Car c'était dans les bois et dans les steppes sombres  
Où Bléda, subjuguant les antiques Germains,  
De leurs libres hameaux avait fait des décombres.

Lents, courbés, et sous leurs manteaux croisant leurs mains,  
Deux prêtres, blancs vieillards appuyés l'un à l'autre,  
Traversaient, cette nuit, le désert sans chemins.

Ils pensaient : « Cette voie, étant dure, est la nôtre. »  
Celui qu'on nommait Jean comptait le plus de jours ;  
Le plus jeune avait nom Pierre, comme l'apôtre.

Ils apportaient le Verbe à ces barbares sourds,  
Les Huns, fils des Mogols, lesquels eurent pour pères  
Les Tatars accouplés aux femelles des ours.

Constantinople, en proie aux bassesses prospères,  
Avait exilé Jean, et Pierre était venu  
De Rome, où l'hérésie a ses plus sûrs repaires.

Dans l'ombre sans étoile et dans le désert nu  
L'orage les ayant assaillis loin des tentes,  
Ils se hâtaient sans peur vers un but inconnu,

---

Disputant aux vents froids leurs robes palpitantes,  
Comme on fait devant l'âtre ils parlaient en marchant  
De leurs soucis, de leurs regrets, de leurs attentes.

Pierre disait : « Mon Dieu ! Sur ce double penchant,  
« Luxure et Cruauté, Rome branle et s'écroule ;  
« Qui n'est pas débauché, dans ce siècle, est méchant.

« Une infâme descente emporte prince et foule ;  
« Et vers l'Enfer qui s'ouvre en bas visiblement  
« L'universel salut est la pierre qui roule. »

Jean disait : « Qu'elle tombe et soit un lac fumant,  
« La ville, ô Constantin, qui maintenant caduque  
« Pour charpente eut ta force et ta foi pour ciment !

« Le front sous ta couronne et le pied sur ta nuque,  
« Des nains règnent : l'enfant Théodose et sa sœur,  
« Et Chrysaphe ; le seul qui soit homme est eunuque.

« Cependant, protégé par leur lâche douceur,  
« Nestorius insuffle aux âmes sa démence,  
« Du Diable ou de soi-même infâme confesseur !

« Donc il est temps. Suspend, ô Dieu bon, ta clémence !  
« L'impiété, le vice et le crime étant mûrs,  
« Il faut que la moisson formidable commence.

« Suscite un moissonneur aux bras rudes et sûrs  
« Qui fauche sans pitié ni relâche, et remplisse  
« Les granges de l'enfer jusqu'à rompre les murs !

« Dût le vengeur, atroce et se faisant complice  
« Du mal universel châtié par le mal,  
« De ceux qu'il punira mériter le supplice ! »

Jean se tut. Pierre dit : « Amen ! » D'un pas égal  
Les deux vieillards marchaient dans l'ombre à l'aventure,  
Flagellés par l'averse et par le vent brutal.

Une bâtisse ancienne et que le vent torture  
Devant les voyageurs se dressa brusquement,  
Croulante, et d'un seul mur soutenant sa toiture.

L'orage la heurtait d'un bond si véhément  
Que Jean se détourna par prudence, et que Pierre  
Dit tout d'abord : « Le mur va choir dans un moment.

---

« Quiconque, la fatigue ayant clos sa paupière,  
« Se coucherait ici sur l'herbe et les gravats,  
« S'éveillerait bientôt dans un linceul de pierre.

— Certes! » repartit Jean. Comme ils pressaient le pas  
Avec peine, leurs pieds s'alourdissant de fange,  
Une Voix dit ces mots : « Mur! ne t'écroule pas! »

La voix qui proférait cette parole étrange  
Leur sembla très terrible et très douce à la fois.  
Qui donc parlait, sinon le Seigneur ou son ange?

Tremblants, ils s'étaient mis à genoux, et leurs doigts  
Tâtaient sous le manteau les crucifix d'ivoire.  
« Mur! ne t'écroule point! » dit encore la Voix.

Démon qui disputait au Seigneur la victoire,  
L'âpre ouragan d'éclairs et d'averses s'armait :  
Pas un bloc ne tomba de la muraille noire.

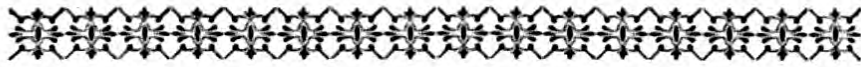
Pierre, en la contemplant de la base au sommet,  
Tressaillit tout à coup et s'écria : « Regarde! »  
Ils virent sur la terre un enfant qui dormait.



Il dormait. Eux, béants, la prunelle hagarde,  
Penchés vers l'inconnu qui s'était couché là,  
Dirent : « Quel est ton nom, ô dormeur que Dieu garde? »

L'enfant, ouvrant les yeux, répondit : « Attila. »





## LE MENDIANT DE SON HONNEUR

*Devant Bivar. Le fils et les petits-fils de Diego Laynez parlent entre eux, ignorant encore que le comte Gomez de Gormaz a frappé au visage le chef de leur maison. Un Mendiant monte la côte.*

BERMUDO

Vois donc, frère, sur le chemin  
Ce mendiant qui tend la main.  
Qu'il a l'air triste !

HERNAN

Comme sous de très lourds fardeaux  
Il courbe la tête et le dos.  
Que Dieu l'assiste !

*Le Mendiant s'approche.*

BERMUDO

Vois ! il défaille à tous moments.  
Ses vieilles mains, ses vêtements  
Sont noirs de boue.

HERNAN

Il a honte, le pauvre vieux !  
Son manteau lui pend sur les yeux  
Et sur la joue.

*Le Mendiant est devant eux, courbé.*

LE MENDIANT

La charité, Seigneurs, la charité !

RODRIGUEZ

Que te faut-il ? parle, vieil homme.

HERNAN

As-tu faim ? As-tu soif ?

BERMUDO

Veux-tu faire un bon somme ?

HERNAN

Le pain nous rend la force et le vin la gaité.

BERMUDO

Le sommeil est plein de beaux rêves.

LE MENDIANT

Je n'ai ni soif ni faim. Je dois veiller sans trêves.  
La charité, Seigneurs, la charité !

RODRIGUEZ

Que te faut-il ? parle, vieil homme.

HERNAN

Un cheval pour la route ?

BERMUDO

Ou quelque forte somme ?

HERNAN

Un cheval porte vite au gîte souhaité.

BERMUDO

L'argent tente les plus austères.

LE MENDIANT

Je ne voyage point. J'ai de l'or et des terres.  
La charité, Seigneurs, la charité !

RODRIGUEZ

Que veux-tu donc, passant étrange ?

HERNAN

Ni le pain, ni le vin ?

BERMUDO

Ni la nuit dans la grange ?

HERNAN

Ni le bel étalon tout de feu moucheté ?

BERMUDO

Ni l'or ou l'argent que l'on compte ?

*Le Mendiant jette sa cape et son chapeau. Les jeunes hommes reconnaissent  
Diego Laynez.*

DIEGO LAYNEZ

L'aumône qu'il me faut, c'est la tête du comte !  
La charité, mes fils, la charité !





## DON RUY DIAZ

Bardé de fer, botté de cuir et casqué d'or,  
Don Ruy Diaz appelé le Cid Campéador,  
Étant à Rome, entra pour dire une prière  
Dans l'église du chef des saints apôtres, Pierre.  
Sept fauteuils étaient là pour les sept rois chrétiens  
Conviés par le pape à de longs entretiens  
Touchant les intérêts de l'Église et sa gloire.  
Un fauteuil, le plus haut de tous, était d'ivoire,  
Et, s'approchant, don Ruy, le bon justicier,  
Vit les trois fleurs de lys peintes sur le dossier,

Dont il conçut dans l'âme une amère souffrance.  
« Quoi! dit-il, on verrait siéger le roi de France  
Sur ce trône, tandis que mon roi s'assiérait,  
Lui, le fier Castillan, sur un vil tabouret? »  
Et le Cid, secouant, car son courroux s'allume,  
Tout son habit de fer comme un oiseau sa plume,  
Vers le siège éclatant sous les sombres arceaux  
Marche, et d'un coup de poing en fait quatre morceaux.  
Un duc — ce fut, dit-on, le bon duc de Savoie —  
Étant présent, lui dit : « Maudite soit la voie  
Où tes pieds ont marché pour te mettre en ce lieu,  
Car tu viens d'offenser mon roi, le pape, et Dieu. »  
Mais Ruy Diaz lui répond d'une telle poussée  
Que l'autre roule à terre, une côte cassée,  
Et, sans plus demander ni comment ni pourquoi,  
Rajuste son habit et, prudent, se tient coi.

Le lendemain, le pape ayant su la nouvelle,  
Dit tout haut : « Ce Ruy Diaz est fou par la cervelle, »  
Et l'excommunia, s'étant fâché très fort.  
Mais don Ruy Diaz jugea que le Pape avait tort.  
Il l'alla voir. « Salut, Pape. Je te conseille  
De m'absoudre. Les gens de la Castille-Vieille,  
Pape, sont violents parfois, quoique très doux.

— Je t'absous de bon gré, don Ruy Diaz! je t'absous. »





## LA BONNE INFANTE

Un jour (que Dieu les veuille absoudre du péché!)  
Un jeune More avec la reine était couché.  
Ils folâtraient, croyant le lieu sûr. Mais l'infante,  
Au mur collant son front, les voit par une fente.  
Elle entre et dit: « Ma mère! il sied mal, sur ma foi,  
Que, mon père vivant, mon père, le bon roi,  
Tu t'accouples avec ce juif de Morérie.

— Eh! l'infante, viens çà. N'en dis rien, je te prie,



Et sache, mon doux œil, que je te donnerai  
Une cape écarlate au revers bien doré,  
Pour qu'à Noël tu sois jolie et triomphante.

— Gardez votre manteau, répond la bonne infante,  
Et quant à celui-ci qui te requiert d'amour  
Dans le propre lit, mère, où tu m'as mise au jour,  
Il se peut bien qu'avant une heure Dieu m'accorde  
De le voir, roide et long, pendre au bout d'une corde. »

Là-dessus, les laissant muets et gourds d'effroi,  
L'infante alla trouver son père, le bon roi.

« Je venais de m'asseoir devant la nappe blanche,  
Quand un More, passant par là, d'un coup de hanche  
Jette à terre escabeau, vaisselle et gobelet.  
Bon père, châtiez ce païen, s'il vous plait.

— Infante, je suis roi. Je suis chrétien, ma fille.  
Ce More, fils d'un prince, est otage en Castille,  
Et le punir d'un mal léger comme le tien,  
Certes, ne serait pas le fait d'un roi chrétien.

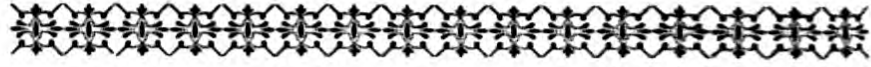
— Je ne demande rien, bon roi, que d'équitable.  
Je suis tombée avec la vaisselle et la table,

---

Et ce païen maudit (sachez la vérité,  
Père!) a cueilli la fleur de ma virginité.

— L'infâme ! il expira sa lâche effronterie ! »  
Voilà comment Tarfé, ce juif de Morérie,  
Avec la reine ayant, comme j'ai dit, couché,  
Fut pendu. Dieu les veuille absoudre du péché!





## L'ÉPÉE

Très fidèle à son roi, plus fidèle à l'honneur,  
Don Alonzo Perez de Guzman, gouverneur  
De Tarifa célèbre entre les villes fortes,  
Fait sa ronde, exhortant les officiers des portes,  
Surveillant les cuviers de bitume et de poix,  
Parlant bas aux veilleurs et saluant les croix  
Qu'on a peintes de sang païen sur les murailles.  
Vieux, mais dur, le cuir brun et balafre d'entailles,  
On le cite parmi les plus fiers batailleurs;  
A Tolose, à Figuère, à Saragosse, ailleurs,

La mort et lui se sont regardés face à face ;  
Si nombreux que l'on soit, quoi qu'on veuille ou qu'on fasse,  
On ne lui prendra pas la ville qu'il défend.  
Un soin le trouble ; il a, lui vieillard, un enfant,  
Suprême et frêle fleur de son arbre héraldique.  
C'est la seule faiblesse où son orgueil abdique.  
Il vécut sans amour, à sa tâche adonné,  
Mais le jour où naquit son fils, son cœur est né.  
Or l'enfant est malade, une âme éclore à peine !  
Vers la sierra d'Arcos où la brise est plus saine,  
Chétif, maigre à tenir en l'étui d'un poignard,  
On l'a porté dans un village montagnard.  
De là naît le souci dont le vieillard s'attriste :  
Les Mores sont venus, de nuit, à l'improviste ;  
Peut-être ont-ils, troupeau forcené de démons,  
Brûlé huttes et bourgs à travers bois et monts,  
Égorgé les enfants sur le sein des nourrices ;  
Et des pleurs par instants mouillent ses cicatrices.  
Tout à coup, au delà du rempart, dans le camp,  
Un héraut vêtu d'or et l'air très arrogant  
Fait ce Cry que don Juan de Castille, son maître,  
(Les païens ont pour chef ce chrétien fourbe et traître)  
Veut parler à Perez de Guzman, gouverneur.  
Celui-ci monte au mur. « Que me veux-tu, Seigneur ?  
— Regarde ! » dit don Juan. On voit luire une lame  
Dans sa main droite, et dans ses bras, comme une femme,  
Il élève un enfant qui se tord demi-nu  
Et pleure. Cet enfant, Guzman l'a reconnu.

« Ça, dit l'autre, choisis. Livre ta ville, ou tremble,  
Car je frappe ton fils sous tes yeux. Que t'en semble  
Et qu'en dis-tu? » Guzman répond: « Je dis, damné,  
Que même pour percer le cœur d'un nouveau-né  
Ta lame ne fut pas, lâche, assez bien trempée. »  
Et du haut du rempart il lui jette une épée.





## LA FILLE DU DOMN

Les Mogols sont entrés dans les marches dalmates.  
L'air roule une vapeur opaque d'aromates  
A cause des forêts dont on a vu, trois jours,  
Les arbres résineux fumer sous les cieux lourds ;  
Et la plaine est en feu, vignes, blés et sésames,  
Car les diables mogols aiment les grandes flammes.  
Entre l'aïeul assis dans les cendres du toit  
Et les petits-enfants mi-nus qui n'ont plus froid

Malgré le temps prochain des rafales d'automne,  
Le vaincu voit d'un œil où la douleur s'étonne  
L'incendie allumé par des torches de pin  
Lui vendanger sa vigne et lui cuire son pain.

Aux cavaliers de l'Est, mangeurs de viandes crues,  
Qui vinrent comme roule un fleuve au temps des crues,  
Éliache, le Domn des Dalmates, n'a pu  
Résister, mur branlant par d'anciens chocs rompu.  
Maintenant le vieux chef tremble dans sa demeure,  
Non pour lui (que peut-il craindre, pourvu qu'il meure?)  
Mais pour sa fille, enfant pareille aux fleurs de lin.  
« Elle était le débile appui de mon déclin,  
Et son trépas fidèle, hélas ! suivra ma perte ! »  
Tel ce chêne tombé songe à sa branche verte.

Or un guerrier mogol, soudain, sans compagnon,  
Paraît devant le Domn et dit : « Sais-tu mon nom ?  
Je suis le Khan, seigneur de plus de têtes franches  
Que ton champ n'eut d'épis et ta forêt de branches.  
Fermes dans le vallon, maisons dans la cité,  
Tes richesses étaient grandes, en vérité !  
Mes guerriers ont pillé la maison et la ferme.  
Tes sept fils étaient beaux, d'un cœur fort, d'un bras ferme,  
J'avais sept chiens : ce fut un corps pour chaque chien.  
Mais, moi, qu'ai-je gagné dans la bataille ? rien.



---

Donc il est fort heureux que ta fille soit belle.  
Fais-la venir.

— Jamais!

— Je suis le maître : appelle

Ta fille.

— Elle est si jeune !

— Obéis.

— Dix-sept ans ! »

Et le Domn se prosterne, et supplie, et longtemps  
Pleure sur les genoux que son bras faible entoure.  
Parfois, comme cherchant quelqu'un qui le secoure,  
Il jette des regards furtifs autour de lui ;  
Mais les braves sont morts et les lâches ont fui.  
« Ta fille ! crie encor le Khan mogol, appelle  
Ta fille, ou mes dix doigts à ton gosier rebelle  
Arracheront un cri qui la fasse accourir ! »

Pendant qu'il parle, on voit une porte s'ouvrir.  
Le seuil s'éclaire. Ayant derrière lui l'espace,  
Les bois, les monts, le ciel où l'oiseau libre passe,



Et lumineux comme un divin justicier,  
Quelqu'un est là, debout, dans un habit d'acier,  
Appuyant les deux poings sur le bois d'une hache.

« Je suis le champion de ta fille, Éliache !

— Qui? toi? » dit le Mogol, et vers cet inconnu  
Il bondit, en grinçant des dents, le glaive nu.  
Alors l'air retentit du fracas des armures.  
Le tonnerre des coups se prolonge en murmures.  
Puis les rivaux froissant entre eux l'acier bombé  
S'enlacent. Un cri part. L'un des deux est tombé.  
Le Khan lui met le pied sur le ventre, le glaive  
Dans la gorge, et, d'un coup de gantelet, soulève  
La visière.

O stupeur: une femme, une enfant !

Son sang (le tien, vieux Domn!) bouillonne en l'étouffant,  
Et dans ses yeux éteints, seule, une larme brille.

« Père, dit-elle, adieu. J'ai sauvé votre fille. »





## LE LANDGRAVE DE FER

A Philippe Reichel

Ludwig, qu'on appelait le Landgrave de fer,  
Ayant chassé les loups sous la bise d'hiver,  
Errait, le soir tombant, dans une étroite gorge.  
Il vit luire à cent pas la vitre d'une forge,  
Courut, poussa la porte, et dit au forgeron :  
« Mon cheval éventré d'un seul coup d'éperon  
Se débat, tout sanglant, dans la bruyère rouge ;  
Je suis las ; loge-moi cette nuit dans ton bouge. »  
L'autre dit : « Si tu veux mal dormir, dans ce coin  
Tu trouveras un lit fait de paille et de foin.

Cependant, étranger, parle et fais-toi connaître. »

Le Landgrave hésita.

« J'ai nom Albrecht. Mon maître,  
Ludwig, que vous nommez le Landgrave de fer,  
Gouverne la Thuringe et la Saxe.

— Et l'Enfer !

S'écria le manœuvre avec un air farouche.  
Qui proféra ce nom doit s'essuyer la bouche ;  
Et j'aurais préféré, certes, n'avoir pas su  
De quel maître est valet l'homme que j'ai reçu.  
N'importe ! Quel qu'il soit, d'où qu'il vienne, où qu'il aille,  
Honneur à l'hôte ! Étends ton manteau sur la paille. »

Le Landgrave Ludwig, couché, ne dormit pas,  
Non qu'à sa tête lourde et qu'à ses membres las  
Le repos ne fut doux que sur un lit de plume,  
Mais à cause du bruit du marteau sur l'enclume.  
Dans le rougeâtre soir où la flamme, d'un jet  
Brusque, brille et s'éteint, le forgeron forgeait,  
En scandant son labeur de paroles étranges.

« O Landgrave, seigneur des forêts, qui te venges,

Par un homme pendu, d'un cerf pris dans ton bois;  
Seigneur de la cité, qui voles les bourgeois;  
Seigneur des champs féconds, de qui les mains avides  
Font que le manant pleure auprès des granges vides;  
Toi qui, le soir, sortant de ton nid de vautour,  
T'embusques, pour piller les marchands, au détour  
Des chemins, et t'en vas sans laver tes mains rouges;  
Prince que l'on redoute, au point que, quand tu bouges,  
Tout s'ébranle de peur autour de tes desseins;  
Tortureur des vivants, blasphémateur des saints;  
Oh ! ton âme de fer, Landgrave, que n'est-elle  
Le fer docile et chaud que mon marteau martèle ! »  
Ainsi, sans plus songer qu'un autre homme était là,  
L'étrange forgeron, forgeant toujours, parla  
Jusqu'à l'heure où, luisant sous l'aube reparue,  
Le fer qu'il martelait fut un soc de charrue.

Le Landgrave rentra dans son château, pensif.

« Le père sous un chêne et l'enfant sous un if  
Attendent, Monseigneur, qu'on avise à les pendre.

— Ils ont leur grâce, vas ! et, de plus, fais-leur rendre  
Le sanglier qu'ils ont tué dans ma forêt.

— Les bourgeois d'Eisenach affirment qu'il serait

Dur d'exiger déjà, la misère étant grande,  
Le paiement de l'impôt sur le vin.

— Qu'on attende.

— Les marchands que l'on fit captifs ces jours derniers  
Offrent d'or cent écus et d'argent cent deniers  
Pour leur rançon.

— Qu'ils soient libres ! et que chaque homme  
Emporte en s'en allant quatre fois cette somme. »

Ainsi parlait le maître aux vassaux étonnés  
De cette humeur nouvelle et des ordres donnés.  
Puis, quand la nuit monta sur la tourelle noire,  
Il se glissa, tremblant et seul, dans l'oratoire,  
Et demeura longtemps en des rêves plongé.

Le Landgrave de fer avait été forgé.





## LES DEUX ÉVÊQUES

A Léon Cladel

Les fidèles priaient, prosternés sur les dalles :  
Manants, reîtres, bourgeois venus de la cité,  
Et seigneurs descendus des aires féodales.

Près d'eux, sur un drap noir de larmes argenté,  
Un cadavre portant la mitre pastorale  
Semblait, rigide et blême, un évêque sculpté.

Un prêtre vint, monta les marches en spirale  
De la chaire, s'assit, ayant toussé d'abord,  
Et remplit de sa voix la grande cathédrale.

« Frères, votre pasteur fut très doux et très fort,  
« Très fort contre les loups, très doux pour les ouailles. »  
Dit l'évêque vivant louant l'évêque mort.

« Tendre, il dissuadait les hommes des batailles,  
« Prêchant aux paysans de subir les impôts,  
« Conseillant aux seigneurs de réduire les tailles.

« Il égalait, dans son amour toujours dispos,  
« Au noble le vilain, le serviteur au maître;  
« Et ce berger chrétien n'avait pas deux troupeaux.

« Il était charitable et se cachait de l'être;  
« Il priait pour celui qui l'avait insulté;  
« Donner et pardonner, n'est-ce pas tout le prêtre?

« Et maintenant, reçu dans le ciel mérité,  
« Assis entre le Père et le Fils, il contemple,  
« Prie et célèbre Dieu pendant l'éternité! »

---

Ainsi parlait l'évêque en rhythmant sa voix ample,  
Quand un cri par la foule en délire poussé  
Fit trembler les vitraux et les piliers du temple.

Du catafalque noir le mort s'était dressé !  
Ses yeux rouverts par un effrayant privilège  
Regardèrent le peuple à ses pieds renversé.

Il était morne et blanc comme un spectre de neige,  
Et, tendant la longueur de son bras décharné  
Vers l'évêque vivant qui tremblait sur son siège,

L'évêque mort cria : « Tu mens ! je suis damné. »







## LA CHARITÉ

Sans relâche, depuis mille et huit cents années,  
Sous tous les ciels, le long des routes étonnées  
De ce passant ancien qui revenait toujours,  
Ahasvérus marchait, la tête et les pieds lourds.  
L'antique lassitude écrasait ce pauvre homme;  
Et, tandis que, sans halte et sans espoir de somme,  
Il se traînait comme un blessé qui voudrait fuir,  
Cinq sous tintaient dans son escarcelle de cuir.



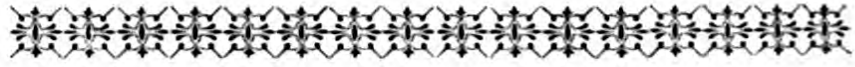
---

Un jour, il gravissait une côte, en Norwège.  
La barbe dans la bise et les pieds dans la neige,  
Il cria vers les cieux, marcheur désespéré :  
« Qu'il sera doux, le roc où je m'endormirai,  
Dût la neige y glacer la sueur de ma face !  
Dieu qui me châties, n'est-il donc rien qui fasse  
Que je puisse m'asseoir, ô Dieu bon, et mourir ? »

En ce moment, non loin du Juif las de souffrir,  
Un mendiant passait, blanc vieillard qui chancelle.  
Ahasvérus tendit au vieux son escarcelle  
Et lui mit son manteau sur l'épaule en marchant.

Cela fait, il s'assit et mourut sur-le-champ.





## LE BAPTÊME

A Auguste Vacquerie

Dans Vérone la rousse où les pampres sont d'or  
Sous la brûlure d'un éternel messidor,  
Où l'attendrissement épars, que tout reflète,  
D'avoir vu Roméo mourir et Juliette,  
Donne sur le tombeau guerrier des Scaliger  
Une teinte plus rose à la rouille du fer,

---

Les palais, ce jour-là, de l'Adige aux Arènes,  
S'épanouissaient mieux dans les chaleurs sereines,  
Marmoréennes fleurs du sol italien.

Sous l'arc double qui fut bâti pour Gallien  
Quelqu'un, dans un manteau, passait, vieillard robuste.

D'une maison chétive, au balcon de bois fruste,  
Une femme, (elle avait un enfant dans les bras)  
Sortit vers le passant, et lui dit, le front bas :  
« Salut, Père ! »

L'enfant souriait, gras et rose ;  
La femme, au corps maigri, défaillait, pâle, à cause  
Sans doute de ce fils que, mère au cœur vaillant,  
Au bras faible, il fallait nourrir en travaillant.  
Mais qu'importaient labeurs, veilles et repas chiches,  
Pourvu qu'il mangeât, lui, comme les petits riches,  
Et, joufflu comme on peint les chérubins vermeils,  
Eût de fins oreillers pour ses légers sommeils !  
Il riait ; elle était demi-morte, et ravie.

La mort est moins pénible à qui donna la vie,

Et, mère, on a le cœur plus fort qu'auparavant.

Elle reprit : « Daignez baptiser mon enfant. »

Le vieillard s'arrêta, puis d'un ton de surprise :  
« J'ai donc sous ce manteau l'air d'un homme d'église,  
Ou n'est-il point de prêtre au pays véronais ?

— Baptisez mon enfant, Père ! je vous connais. »  
Et, grave, elle tendait le fils de sa misère.

Alors l'homme comprit cette femme sincère  
Et leva son visage auguste, aux longs cheveux !  
Le front disait : J'espère, et la lèvre : Je veux ;  
L'œil que, certe, alluma d'amour ou de colère  
Le bien que l'on proscriit ou le mal qu'on tolère,  
Doux pourtant, recérait dans son azur serein  
Des visions : fumée à l'horizon marin  
De vaisseaux éventrés qu'incendia la bombe,  
Marches, assauts, combats où la plaine se bombe  
De cadavres hardis qui rirent en tombant ;  
Et tandis que, d'un bras qui tremble, sur son banc,  
Un moine mendiait l'aumône accoutumée,  
Lui, d'un geste qui semble évoquer une armée,

---

Il étendit ses mains puissantes, et parla.

« Je consacre au devoir l'homme enfant que voilà !  
Par l'amour d'être libre et l'horreur de l'entrave,  
Au nom de l'ignorant, du pauvre, et de l'esclave,  
De quiconque, courbé, se lamente d'effroi,  
Sous la fourbe du prêtre et la force du roi,  
Moi, le vieux champion des nations que couvre  
D'ombre le Vatican et de faux-jour le Louvre,  
Je t'impose ces mains qui portèrent trente ans  
Aux heureux le défi des peuples sanglotants,  
Et, pour le fier salut des hommes, je te voue  
Aux labeurs, aux combats, aux soufflets sur la joue,  
Aux mépris, à l'exil, jeune âme ! à l'échafaud.  
Apôtre s'il suffit, mais soldat s'il le faut,  
Partout où retentit le cri d'une torture,  
Va ! sois l'aventurier de la grande aventure  
Qu'enfin terminera le glaive justicier !  
Que notre aube s'allume aux éclairs de l'acier,  
Et qu'il te soit donné d'en voir les lueurs sûres,  
Fils baptisé du sang de mes vieilles blessures ! »

Ayant dit, il poussa plus loin ses pas errants.

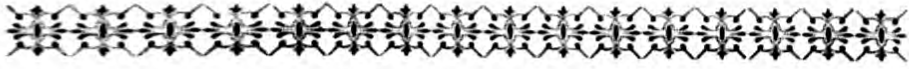
Or, sous l'arc autrefois bâti pour les tyrans,

Le moine, gras et lourd, et traînant la sandale,  
S'était dressé.

« Maudit qui causa le scandale !  
Il est la fourche même attisant le grand feu.  
Quoi donc ? cet homme est-il Jésus-Christ, Fils de Dieu ? »

Mais la mère, en baisant son fils sous la dentelle :  
« Non, c'est Garibaldi, fils du peuple, » dit-elle.





## LA MÈRE

Quand le Seigneur forma l'homme, le Seigneur Dieu  
Ne prit pas le limon terrestre en un seul lieu ;  
Mais il prit de la terre aux quatre coins du monde :  
Au sud où l'air brûlant sèche la lande blonde,  
A l'est vert de feuillée, au nord blanc de frimas,  
A l'ouest où ce briseur de chênes et de mâts,  
L'ouragan, tord la pluie et la nuée en trombe ;  
Afin qu'en nul pays, la terre de la tombe,  
A l'homme qui s'incline et meurt, voyageur las,  
Ne dit : « Qui donc es-tu ? je ne te connais pas ; »



Mais pour qu'en tout pays, la terre maternelle,  
A l'homme heureux enfin de reposer en elle  
Sa tête qui se courbe et son cœur qui se fend,  
Pût dire : « Couche-toi dans mon sein, mon enfant ! »



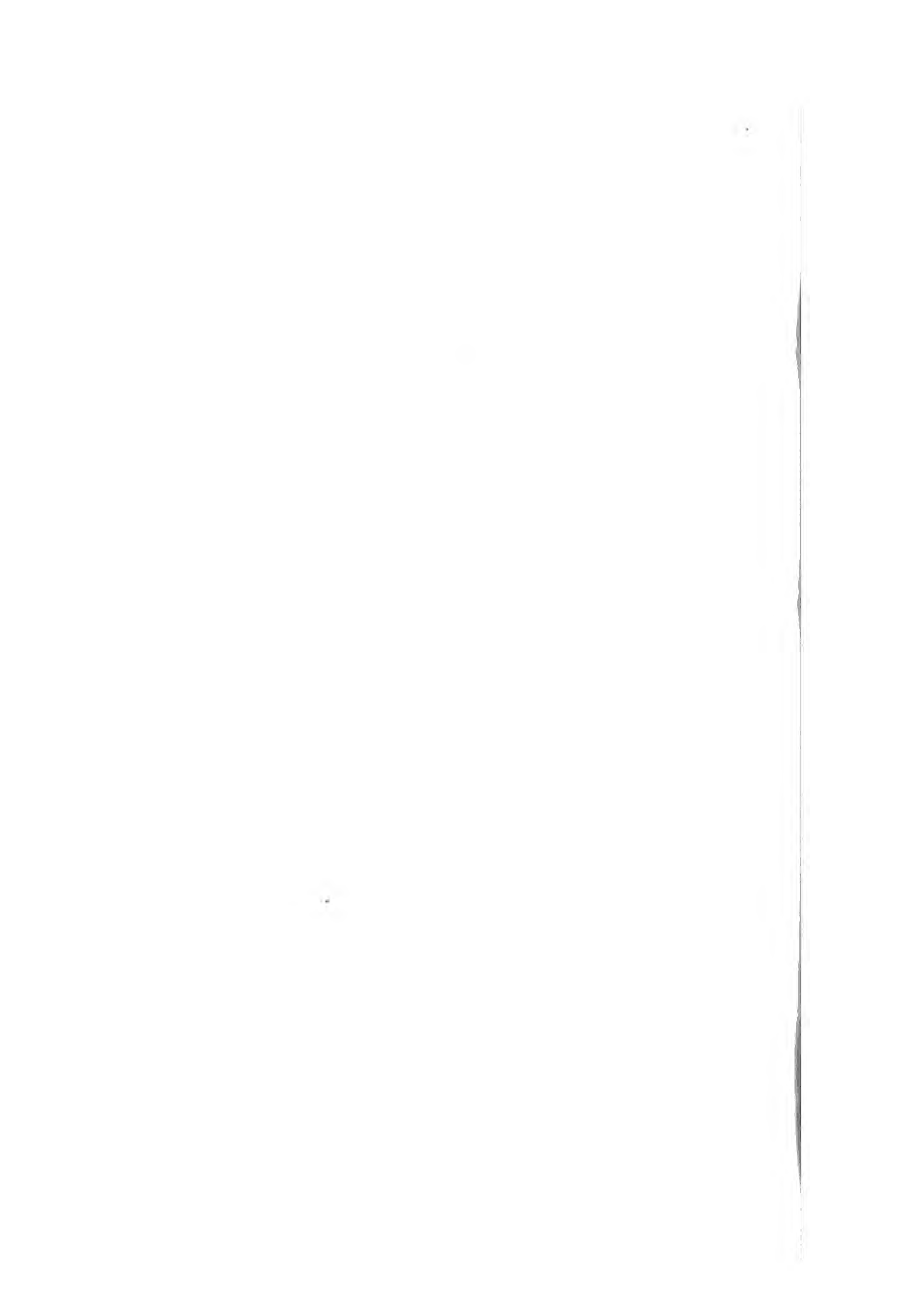


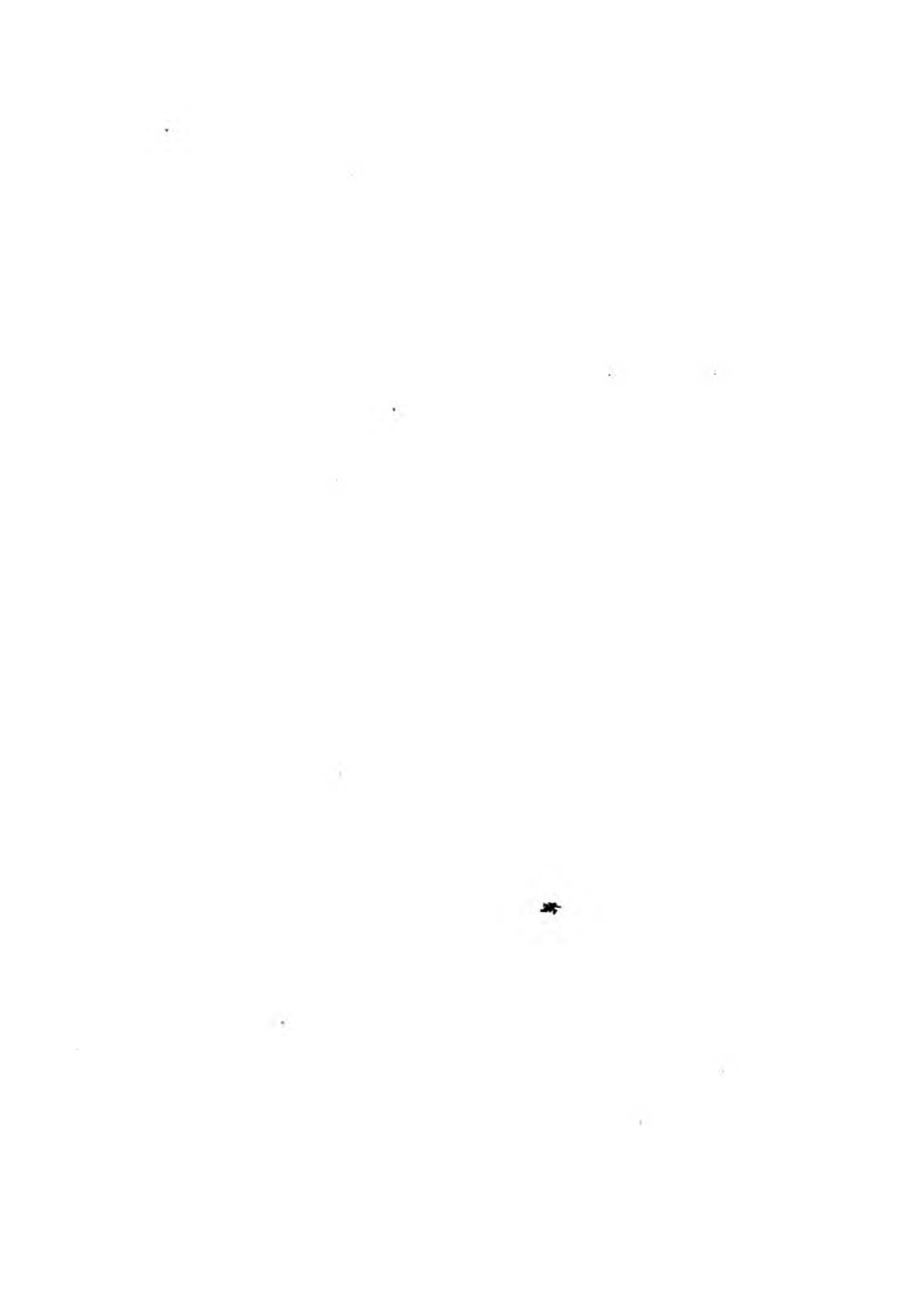
## TABLE

	PAGES
Le Vaincu.....	5
L'Orgueil.....	8
Les Fils des Anges.....	10
Le Consentement.....	13
Les Imprécations d'Agar.....	16
La Patrie.....	23
L'Enfant Kriçhna.....	26
Le Disciple.....	30
Penthésilée.....	32
Parvulus.....	35
La Femme Adultère.....	37
La Dernière Abeille.....	44
Le Lion.....	46
Un Miracle de Notre-Dame.....	48
Salëun ou le Petit Ermite.....	54
Le Prédestiné.....	57
Le Mendiant de son honneur.....	63
Don Ruy Diaz.....	67
La Bonne Infante.....	69
L'Épée.....	72
La Fille du Domn.....	75
Le Landgrave de fer.....	79
Les Deux Évêques.....	83
La Charité.....	86
Le Baptême.....	88
La Mère.....	93



*Imprimé chez A. Lanier, 14, rue Séguier, à Paris.*





# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philomèla.*

*Sérénades. — Pagode.*

*Soirs moroses.*

\* *Contes épiques.*

\* *Hespérus.*

*Intermède.*

*Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : **1** FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

Les titres marqués ci-dessus d'un astérisque sont ceux des volumes déjà parus.

Il est tiré de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprimé chez A. Lemer, 14, rue Segnier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Hespérus*

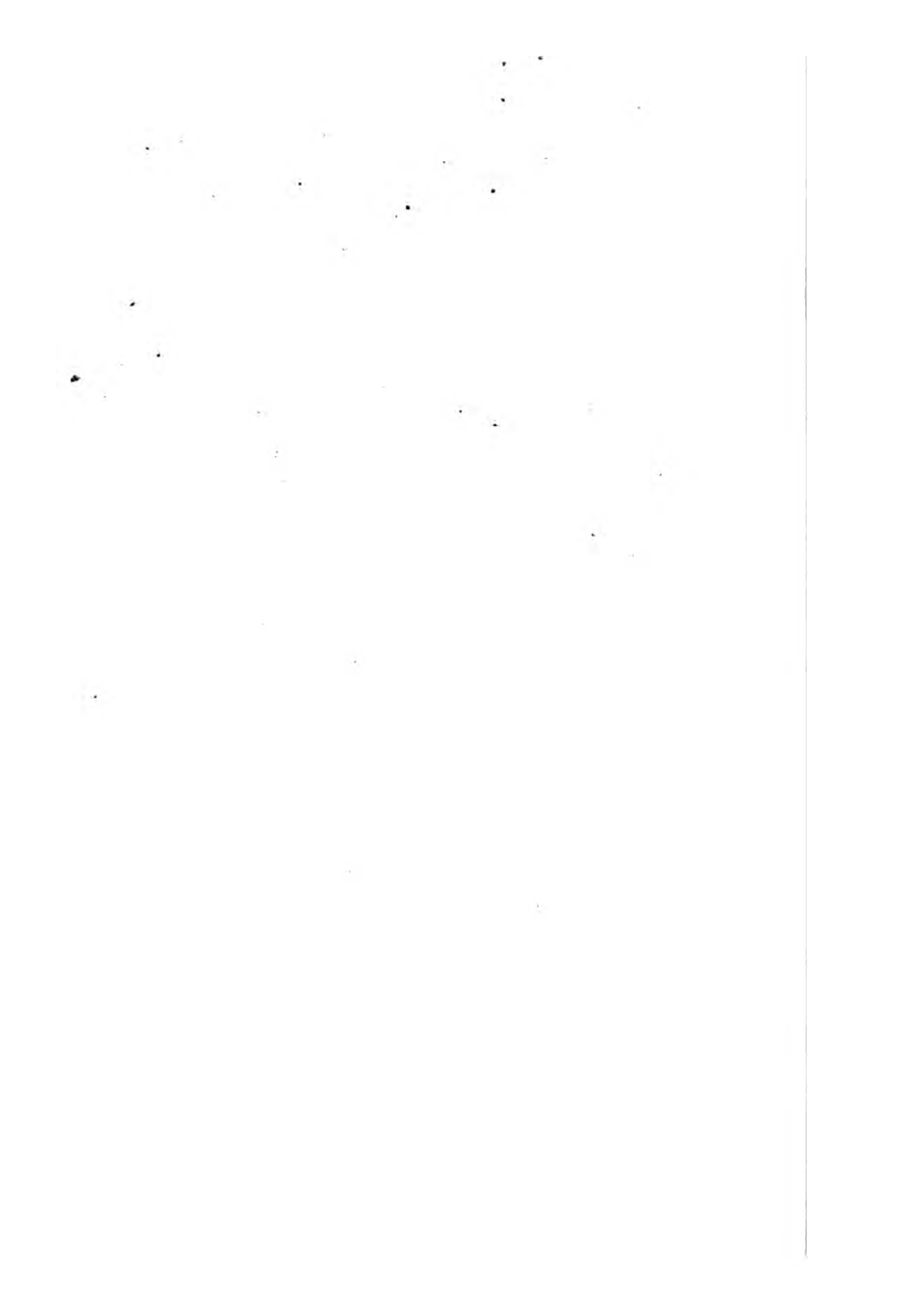


PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS



# HESPÉRUS

*A Leconte de Lisle*



#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

*Hesperus*, poème swedenborgien, précédé d'une courte préface qu'il a paru inutile de reproduire ici, parut pour la première fois dans le feuilleton d'un journal quotidien ; il a été publié, en 1872, par la Librairie des Bibliophiles, — Jouaust éditeur, — en un volume tiré à petit nombre, orné d'un dessin de Gustave Doré, et qui fut rapidement épuisé ; il fait partie de : LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS — Sandoz et Firsbacher, éditeurs, 1876, — ouvrage également épuisé.

CATULLE MENDÈS



# HESPÉRUS



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV





## I

### Crépuscule

Dans Francfort-sur-le-Mein, la ville électorale,  
Près de la Judengasse et de la cathédrale,  
A l'angle d'un marché houleux comme une mer,  
Derrière un mur penchant qui s'adesse au Rœmer  
Et dont le plâtras noir, jadis peint à la fresque,  
Montre encore une Vierge en habit de moresque,  
Agonisa, trente ans, dans l'imbécillité,  
Un pauvre homme vaincu par l'âge ou dévasté  
Par quelque vieille angoisse incessamment accrue.  
Les ans lourds l'avaient fait tout petit. De la rue

On criait : « Tiens, un nain ! » Il ne répondait pas,  
Et sa droite s'ouvrait en guise de compas  
Pour mesurer l'éther immense et les nuées.  
Sa puérité consentait aux huées ;  
Et l'eût-on voulu battre, il n'aurait pas dit non.  
Les uns le croyaient juif. On savait mal son nom.  
S'il mangeait, aussitôt du coin de la ruelle  
Mille petits cailloux volaient vers son écuelle ;  
Il mangeait les cailloux sans se plaindre, et le lieu  
Fut célèbre parmi les enfants pour ce jeu.  
Deux fois le jour, ayant sur l'épaule une cruche,  
Il gagnait la fontaine où bourdonne la ruche  
Des servantes qui vont bras nus et sans corset ;  
Mais le cercle folâtre alors s'étrécissait  
Autour du pilier qu'orne un Bacchus dérisoire,  
Pour empêcher le nain de puiser ou de boire.

C'est là que je le vis pour la première fois.  
Une fille, en riant, lui donnait sur les doigts  
D'une clé qu'elle avait dans la main. Plus cruelle,  
Une autre demandait au vieux s'il voulait d'elle,  
Provocante et, du doigt, soulevant son fichu.  
Lui, songeait.

J'observai que cet être, déchu



---

Plutôt que vil, avait dans les yeux ces ténèbres  
Hagardes et qui sont d'ailleurs les plus funèbres,  
Où quelque chose encor se souvient d'avoir lui.

Il rentra, mais j'avais marché derrière lui,  
Et je vis le dedans hideux de sa logette.

Le mur, qui de cinq pas à gauche se projette  
Mais cesse à peine d'être au Rœmer contigu,  
Fait de ce gîte un angle à tel excès aigu,  
Et, saillant en rondeur comme une échine lasse,  
Soutient si mal un toit dont la tuile se casse  
Qu'un savetier logé maintenant dans ce coin,  
(Car les jours où vécut l'ancien hôte sont loin),  
Quand cède à son effort le fil roux qu'il tiraille,  
De chaque coude va heurter chaque muraille  
Et qu'assis il s'y peut à peine tenir droit.  
L'écartement par où l'on rampe en cet endroit,  
Porte et fenêtre, veuf de ferrure et de vitre,  
Était louche. Au dedans une mousse de nître  
Souillait les murs, et plus d'un plâtras bossué  
Pendait, mou, car la pierre antique avait sué ;  
De sorte qu'on eût dit d'un corridor de cave.  
Sur le sol gras, qui suinte et de débris se pave,  
Un matelas plié, loque affreuse, bavait  
Son étoupe ; c'était le siège et le chevet ;

Mieux eût valu s'asseoir et dormir sur la dure.  
Restes décolorés et devenus ordure,  
Cent objets, dans un coin, formaient un tas suspect,  
Comblant la sale horreur du lieu par leur aspect,  
Chargeant l'air, sous ce toit haut de quelques coudées,  
Du fade arôme propre aux choses dégradées.  
Comme c'était au mois d'octobre, vers le soir,  
Le jour, gris au dehors, dans le bouge était noir,  
Sombre rideau tiré sur cette ignominie ;  
Et rien ne détonnait dans l'obscur harmonie  
Qu'un lambeau rouge, au toit suspendu, vêtement,  
Loque, n'importe, enflé de brise à tout moment,  
Qui, parfois, avait l'air d'une bête écorchée,  
Et, sur le mur, étroite, anguleuse, ébréchée,  
Une glace, un fragment de glace, au tain gercé,  
Tombé d'une fenêtre, en passant ramassé,  
Que l'atmosphère humide ombrait d'un pâle voile.  
Mais ce miroir avait la forme d'une étoile.

L'homme, en son trou, gisait, et je le voyais mal.  
Sa forme n'était pas même d'un animal,  
Sinon de quelque chien rampant, de basse espèce.  
Il était tombé là comme une chose épaisse,  
Inerte ; l'on eût dit d'un ramas de haillons.  
Mais un jet du couchant le baigna de rayons,  
Et je vis émerger du mur sa face terne.  
Telle, blême, dans l'eau noire d'une citerne,

La lune; tel le front d'un cadavre embaumé.  
Et cette face était comme un livre fermé.  
Vivait-elle? Ses os saillaient, tendant les rides;  
Quelques poils gris épars sur ses tempes arides  
Semblaient tels qu'il en pousse aux morts dans le tombeau.  
Pourtant, vers le miroir, où le rouge lambeau  
Frôlait de son image en tremblant apparue  
L'évanouissement léger dans une rue  
D'un passant qui fuyait comme une brume fond,  
Elle tournait des yeux lourds d'un songe profond.  
Ces yeux dont émanait, presque éteinte, une flamme,  
Étaient les soupiraux uniques par où l'âme  
Du vieux nain, torche, hélas! d'un caveau, se fit voir;  
Et leur rayon, longtemps versé dans le miroir  
Qui le renvoyait, pâle, à ces prunelles sombres,  
Formait un fraternel échange, entre les ombres  
De l'habitable morne et de l'hôte hébété,  
Du peu que l'un et l'autre ils avaient de clarté.

Je m'appuyais au mur, contemplant en silence  
Le lieu, l'homme.

Ma main, qui pendait, heurta l'anse  
De la cruche gisant vide sur les pavés;  
J'allai vers la fontaine, et je revins.

« Buvez, »



Dis-je. Le nain frémit à ma voix comme un homme  
Qui s'éveille, et cria :

« Qui va là ? Je me nomme  
Hespérus ! J'ai reçu, quoiqu'indigne, le don  
De vaincre dans les champs sacrés d'Armageddon  
Les satans qui criaient : silence, à la Parole !  
Passant, qu'es-tu ? ton front n'a pas la banderole  
Écarlate qui fait reconnaître un Esprit  
De Jupiter, selon qu'un voyant me l'apprit.  
Souffres-tu ? car il est des Anges solitaires.....  
Mais peut-être tu viens des ténébreuses Terres  
D'où monte, obscur défi de l'Ombre aux Cieux lointains,  
La fumeuse splendeur des Lucifers éteints ! »

Hélas ! c'était un fou. Je lui tendis sa cruche.

« Tu n'es donc pas celui qui se nomme l'Embûche,  
Car Dieu limite au mal la ruse du méchant. »

Sa voix, calmée, avait quelque chose d'un chant  
Triste, qu'on entendrait de loin.

Il dit encore :  
« Pourtant, je boirai peu. Tel qui se prive, adore,

---

Et trouve, s'il jeûna de pain et de boisson,  
Sa faim grand-panetier, sa soif grand-échanson,  
Dans l'éternel repas, près des pures fontaines. »

Puis il rêva.

« Sagesse ! Amour ! Noces lointaines ! »

Et, fixant la lueur étrange de ses yeux  
Sur la glace qui fut comme un lac soucieux  
Où le mirage pur d'une étoile se lève,  
Dans ses yeux reflétés il regardait son rêve.

Mais, brusque, le soleil s'enfuit en ce moment.  
On eût dit d'un rideau tombé soudainement  
Ou d'un volet fermé par le vent qui se rue :  
Tout s'effaça.

Pensit, je regagnai la rue.

Or, ce quartier, le soir, à l'heure du repas,  
Est désert. Un écho, très long, y suit les pas.

Et l'horizon, au fond de la rue, était rouge.

Inquiet, je tournai la tête.

Hors du bouge

Le nain courait.

« Suis-moi ! criait-il, sois témoin !  
Toi seul, comme un oiseau porte une graine au loin,  
Dois semer la leçon de notre destinée ;  
Car Dieu t'élut, passant ! »

Sa face, illuminée  
Par l'occident, semblait descendre du Sina.  
Ses loques palpitaient dans l'air. Il m'entraîna.  
Devant nous, le couchant rayonnait comme un trône.

Un mendiant passa.

Le nain dit : « Fais l'aumône. »

Cependant, à travers la déserte cité,  
Nous courions. Son manteau fuyait vers la clarté,

---

Plein du vent qui souffla dans la robe d'Élie.  
Et moi je le suivais, penché sur sa folie,  
Tout près d'y choir. Ainsi nous sentons le désir  
De l'engloutissement stupide nous saisir,  
Pour avoir regardé trop longtemps un abîme.  
C'en était un, avec des feux, comme une cime.





## II

### La Visitation

Jadis, ferme soudard de granit cuirassé,  
Francfort avait des tours, des murs, un grand fossé  
Propre à décourager les chercheurs d'aventures,  
Car le Mein s'y ruait par quatorze ouvertures;  
Tel routier qui n'avait jamais, quand il vint là,  
Bu d'eau pure, y connut trop bien le goût qu'elle a.  
Mais un grand désarroi de rocs et de ferrailles  
Combla tout le fossé de toutes les murailles.  
Sur les débris un parc aux verdissants contours  
Se déroule, ceinture ombreuse des faubourgs,

---

Que boucle, par endroits, la grille d'une porte ;  
Et, douce, la cité rit d'avoir été forte.  
Le lent prolongement des saules balancés  
S'incline où des créneaux roides se sont dressés ;  
Grêle, un rosier tient lieu d'un bastion superbe ;  
Plus de lances, sinon des pointes de brins d'herbe ;  
La voûte où l'on voyait des ombres se mouvoir,  
Sinistres, dans la paix inquiète du soir,  
Quand, douze fois, à coups chaque fois plus funèbres,  
Le cœur du noir minuit battait dans les ténèbres,  
Est un chemin de houx et d'épines fleuri,  
Où le jeune passant se recueille, attendri  
De ce signe de croix aisément effaçable  
Que le pas d'un petit oiseau fait sur le sable,  
Ou triste de l'adieu d'un merle voyageur  
Qui va d'un saule à l'autre et s'envole, ou songeur  
D'ouïr dans les légers volubilis la guêpe  
Tinter, clair battant d'or de ces cloches de crêpe.

Seul, un donjon, bloc noir, de lierre interrompu,  
Que la pioche oublia de détruire ou n'a pu  
Mettre à bas, dresse encor ses murs rectangulaires :  
C'est l'Abendthor, qui vit de tragiques colères.  
Le jour, ce ténébreux cadavre de granit  
Se ravive aux gaités du ciel, du vent, du nid ;  
Le rire frais éclos du liseron circule  
Dans ses fentes où luit l'or de la renoncule ;

Il a l'oiseau, l'enfant, l'écureuil, et consent  
A l'escalade; il semble un aïeul innocent  
Qui joue et qui veut bien qu'on le coiffe de roses.  
Mais la nuit qui connaît les légendes moroses  
Des prisonniers cloués au mur à coup d'épieu,  
Et trouve que la joie au sépulcre sied peu,  
Se développe, morne, et, selon la justice,  
Restituant le deuil à l'antique bâtisse.  
Sous le porche où le vent tracasse un lourd chaînon  
Le trou hagard qu'a fait un boulet de canon  
S'arrondit dans le mur comme une lune noire;  
Les vieux échos du burg gémissent de mémoire;  
Il est plein de l'effroi spectral de ce qu'il fut :  
C'est l'éclair d'une mèche au-dessus d'un affût  
Qu'une étoile entre deux créneaux de ce décombre;  
Et cette solennelle évocatrice, l'Ombre,  
Place au guet sous la herse, en sentinelle autour  
Des fossés, en vigie au sommet de la tour,  
Les fantômes que fit une ancienne défaite.

Un escalier de blocs écroulés monte au faite  
De l'Abendthor. Le nain, qui m'avait amené  
Vers ce lieu, salua le donjon ruiné  
Et gravit, m'entraînant, la périlleuse côte.

« L'aigle s'envole mieux d'une cime plus haute,

---

Dit-il, et le brouillard des vallons est trompeur. »

Le faite était peu large, et chancelait. J'eus peur.  
Hespérus me poussa sur les extrêmes pierres,  
En criant : « Puisque l'Ange a béni tes paupières,  
Regarde, et vois ! »

J'ouvris très largement les yeux.  
L'immense paix de l'ombre envahissait les cieux ;  
Sous un vent dont tremblaient seulement les hauts arbres,  
Des nuages profonds, pareils à de grands marbres,  
S'assemblaient au-dessous de Vesper, pâle point,  
Comme une flottaison de banquises se joint ;  
Et, s'étagant par blocs en de lugubres formes,  
Voûtaient l'ascension de leurs courbes énormes,  
Jusqu'à mettre à la terre un couvercle total.  
Seule, très faible, au bas du ciel occidental,  
Une ligne de nue et d'or blême, restée  
Comme un ruban d'écume au bord d'une jetée,  
S'amincissait avec de plaintives douceurs.  
Et, sous l'oppression des noirs envahisseurs,  
Elle mourut. Ainsi finit la lueur vermeille  
D'un collier, quand l'écrin se referme. Pareille,  
Après les lustres d'or éteints par les valets  
Dans l'antichambre et dans les salles d'un palais,



S'échappe la lueur qui glissait sous la porte.  
Et le ciel m'effraya comme une steppe morte.  
« Que vois-tu ? dit le nain.

— L'obscurité du ciel.

— Tant qu'en mon sein fut clos l'œil immatériel,  
Reprit-il, je ne vis, comme toi, que ténèbres.  
Rhéteur, docteur, fameux entre les plus célèbres,  
Mais plein d'ombre, c'était l'ombre que j'enseignais ;  
Je prenais vainement le mystère aux poignets  
Pour le forcer d'ouvrir enfin ses mains fermées ;  
Étreignant des éclairs, colletant des fumées,  
J'avais dans l'inconnu des combats à tâtons ;  
Et mes élans rampaient comme des avortons ;  
Mais la Sagesse, enfin, m'élut entre les hommes !

Ce fut un soir, à l'heure, à la place où nous sommes,  
Un frisson secoua tout mon être, et des Voix  
Crièrent : Hespérus ! sois en esprit, et vois !

O clémence ! ô sacré déchirement du voile !

D'abord, comme un lever miraculeux d'étoile,

---

Surgit dans l'Orient nocturne un point lacté,  
Tremblant espoir de jour, œuf grêle de clarté,  
Qui laissa lentement et plume à plume éclore  
Et blémir, comme un cygne ineffable, une aurore;  
Et cette aube grandit, blanchissant tout le ciel  
D'un éblouissement profond, torrentiel,  
Et sa splendeur d'argent fluide, atténuée  
Dans une transparence éparse de nuée,  
Doux abîme, sembla délicieusement  
Un golfe merveilleux, couleur de diamant,  
Où l'onde en un brouillard diaphane déferle  
Sur des îles d'opale et des brisants de perle !

Et j'étais en esprit sur les monts.

Et voici

Que brillamment visible à mon œil éclairci,  
Une forme d'enfant émana de l'aurore.  
Candide nudité, front qu'un nimbe décore,  
Elle marchait, avec un lys dans chaque main,  
La pente d'un rayon lui servant de chemin.  
Et, vieux, je saluai l'ange enfant.

Mais, grandie

Et splendide, lueur devenue incendie,

La vision sembla le fulgurant essor  
D'un cavalier sonnante d'une trompette d'or  
Sur un cheval ailé de neige comme un cygne.  
Sous l'éphod que la règle hyménécienne assigne,  
Elle avait dans les yeux l'inextinguible éveil ;  
Écarlate, roulait de la gorge à l'orteil  
Sa robe où des rayons tremblaient comme une frange ;  
Et je levai les bras vers le beau jeune homme ange !

Mais Lui, le visiteur divin, le Messenger  
Qui monte un cheval-cygne et va dans l'air léger,  
De cette voix qui fait la parole meilleure,  
Et qui, frôlant d'abord l'ouïe intérieure,  
Enivre le mental comme un parfum subtil :  
« Sais-tu par quelle cause il m'a fallu, dit-il,  
Me révéler enfant avant de t'apparaître  
Tel que je suis ?

— C'est, dis-je, un signe qu'il faut être  
Dans l'innocence avant d'être dans la beauté.

— Qui suis-je ?

Ton Amour sans trêve alimenté ;

---

Car on devient selon qu'on aime.

— Qui m'envoie ?

— Le rémunérateur de l'espoir par la joie,  
Le Trinôme-Jésus, seigneur des univers.

— Qui t'enseigne ?

— Mes yeux internes sont ouverts,  
Et je suis, par la Grâce, une âme qui s'éveille.

— Ainsi tu pourras voir et toucher la vermeille  
Des Cieux perpétuels et purs ?

— Je le pourrai.

— Viens donc, s'écria-t-il, car Dieu t'a préparé ! »  
Et, comme un aigle, enflant son vol aquilonaire,  
Prompt, tombe sur sa proie et l'emporte au tonnerre,  
L'ange, alors, m'enleva par la nuque, au delà  
Des sphères, vers les Cieux que saint Jean révéla,

Pour qu'après Sperberus qui conçut le grand songe,  
Et Bœhme le Voyant, et Swedenborg qui plonge  
D'un front démesuré dans les gouffres divins,  
Un homme encor, niant la verge et les devins  
Des Molochs et leur verbe imposteur qui ricane,  
Expliquât, l'ayant vu de ses yeux, chaque arcane,  
Et, montrant le chemin de la jeune Sion  
Aux enfants de l'exil et de l'affliction,  
Leur dit : « Lavez, lavez, ô race repentie,  
Vos vêtements obscurs dans le sang de l'hostie,  
Car il faut se vêtir de blanc pour le festin,  
Et Dieu vous donnera l'étoile du matin ! »

Tel, pendant qu'à nos pieds la ville morne et lasse  
Déroulait pesamment sa ténébreuse masse  
Et que les arbres noirs tremblaient autour de nous,  
Tel, sous les cieux profonds s'étant mis à genoux,  
Les yeux extasiés, les bras en croix, au faite  
De l'Abendthor, parlait le nain, obscur prophète.





### III

## Arcanes

Il reprit :

« O vous tous, mangeant, buvant, dormant  
Sous le Ciel qui s'entr'ouvre impénétrablement,  
Puissiez-vous, par cet homme à qui je la révèle,  
Apprendre, ô surdités aveugles ! la Nouvelle  
Que savent mon oreille et mes yeux revenus  
Du voyage à travers les mondes inconnus !

Au-dessus des Enfers, sous le Ciel triple et double,  
Plane un Monde baigné d'une lumière trouble,

Ses astres n'étant pas ténébreux ni vermeils.  
C'est là que, réveillés du plus court des sommeils,  
Les hommes qu'on croit morts sont conduits par un ange.  
Qu'ils soient hommes encor, cela leur semble étrange,  
Et chacun d'eux, vêtu comme il était vêtu,  
Entend ces mots : « Esprit ! qu'as-tu cru ? qu'aimais-tu ? »  
Telle étant la contrée où l'Ange les amène  
Qu'on n'y saurait mentir selon la mode humaine,  
L'un répond : « Je croyais que le tombeau jaloux  
Ne s'ouvrait qu'à la faim de l'hyène et des loups,  
Et j'aimais, pour tromper mes funèbres détresses,  
Les coupes et les yeux qui versent des ivresses. »  
Un autre dit : « Je n'ai rien cru, je n'ai rien su,  
Objectant à la Foi la peur d'être déçu ;  
Mais j'amassai de l'or afin de faire envie. »  
Un troisième répond : « J'ai désiré la vie  
Et l'ai cherchée au fond du mystère hagard ;  
Mais l'abîme était trop profond pour mon regard. »  
Un quatrième dit : « J'étais Roi. Mes prophètes  
S'écriaient : « Vous et Dieu, vous êtes les deux Faites :  
Seigneurs, regardez-vous en face sans ennui,  
Et que, si l'un de l'autre est jaloux, ce soit lui. »  
Je les croyais. Je fus terrible et débonnaire.  
Ayant l'Aigle, il fallait que j'eusse le tonnerre ;  
Mais j'avais des pitiés au retour des combats. »  
Un cinquième, qui fut dans l'Église ici-bas,  
Dit : « J'étais catholique et croyais l'Évangile :  
Que l'esprit survivrait mais que la chair fragile

---

Se mêlerait au vent qui fuit, je le prouvais ;  
Et dans un célibat plein de rêves mauvais  
J'ai connu longuement les affreuses délices  
De la blême abstinence et des rouges cilices. »  
Tels ils parlent, ayant la Couleuvre à leurs pieds.  
Mais l'Interrogateur leur dit : « Vous vous trompiez ;  
Et c'est de quoi le Cœur du Ciel soupire et saigne. »  
Puis il les fait s'asseoir en cercle, et les enseigne.

Or, comme dans le monde aux douteuses clartés  
Un ange très savant parle aux ressuscités,  
Je vous parle ici-bas, vivants que l'heure presse.

Faites l'Œuvre, d'après l'Amour, par la Sagesse.

Mais quelle est la Sagesse et quel l'Amour ?

Voici.

Les saints avertisseurs d'Israël endurci,  
Les suscités de Dieu, disaient vrai ; les sibylles  
Ne mentaient pas aux pieds des Baals immobiles,  
Ni celle que Saül implora dans Endor,  
Ni dans le carrefour d'un triple corridor



Les femmes d'Éleusis, de Delphes, ou de Cumès ;  
Ces bouches ont bavé du vrai dans leurs écumes,  
Et, malgré soi prophète en sa rébellion,  
Astaroth, dans saint Jean, se nomme Apollyon.  
Certe, il voulut séduire et tromper, mais le Traître,  
S'efforçant d'être faux, ne put que le paraître,  
Car le mensonge est mal aisé même aux satans ;  
Et l'oracle d'Éphèse est sûr, si tu l'entends.  
Donc, médite, et poursuis l'âme éparse du Verbe.  
Le sang court dans la chair, la racine est sous l'herbe.  
Quand il a dans sa cave enseveli de l'or,  
L'avare, qui réserve à ses fils ce trésor,  
Pour qu'ils sachent l'endroit, le marque d'une obole ;  
Tel, Dieu mit sur le sens enfoui le symbole  
Pour qu'aux yeux que n'a point aveuglés le Pêché  
La Lettre révélât où l'Esprit fut caché.  
Fouillez profondément ; la trouvaille est certaine.  
Est-ce que Raphidim n'est pas une fontaine,  
Bien que nulle eau d'abord ne coule du rocher ?  
Issachar dit : « Ma soif ne pourra s'étancher »,  
Et, lâche, pour mourir, se couche sur la terre.  
Mais vous, frappez le roc profond qui désaltère !  
Que des sables d'Horeb sourde la vérité ;  
Creusez, puisez, — l'effort, fût-il vain, est compté, —  
Afin qu'ayant lavé vos erreurs dans l'eau saine,  
Vous vous présentiez, purs, à l'éternelle Cène,  
Et disiez : « Nul ne meurt. Dans le tombeau dormant,  
La pourriture trompe et le squelette ment ;

---

Le néant du cadavre est la funèbre embûche  
Du Jaloux qui, d'étoile en étoile, trébuche  
Dans le décombre noir des Trônes vermoulus,  
Et se dit Lucifer, sachant qu'il ne l'est plus.  
Le front altier survit, et les basses entrailles  
Survivent; éternels, nions les funérailles.  
L'espoir de fuir le corps étendu sur le dos  
Peut sourire aux porteurs des immondes fardeaux;  
Tel qui souilla sa chair veut bien qu'on l'en délivre.  
Mais quiconque, attentif au sens caché du Livre,  
Vécut selon le Vrai du Bien, et le comprit,  
Sait le Corps immortel à l'égal de l'Esprit.  
Comment périrait-Il, étant l'unique forme?  
Dieu, c'est l'Homme divin; le Ciel, c'est l'homme énorme,  
Plus parfait, et mieux clos aux ruses du démon,  
Mais ayant, comme l'Homme et la Femme, un Poumon :  
L'Intelligence, un Cœur : la Charité suprême,  
(Car le Poumon perçoit, et, plus chaud, le Cœur aime),  
Un Front resplendissant de la sublimité  
De Connaître, des Bras qui sont la volonté,  
Des Lombes que sacra l'horreur de l'Adultère,  
Des Pieds, enfin, plus vils, étant presque la Terre.  
Et qui donc pourrait dire : il en est autrement,  
Quand l'univers divin, qu'à notre entendement  
Illustre le flambeau sacré des évidences,  
Est le lieu des Accords et des Correspondances?  
Selon que tout existe, il existe, plus pur :  
Ses horizons sont bleus, mais d'espoir, non d'azur;

L'éternel Orient le baigne avec largesse,  
Mais de quel jour? du jour appelé la Sagesse;  
Ses fleuves, c'est la Foi, plus limpide qu'une eau;  
A-t-il un soleil? oui. Mais quel soleil? l'Agneau. »  
Parlez ainsi devant la Porte occidentale,  
A l'heure où le drap noir sur vos bières s'étale,  
Pour que le serviteur du seuil, splendide et nu,  
Dise : « Ils peuvent entrer, parce qu'ils ont connu. »

Aimez aussi. L'Amour, c'est la vigueur sacrée.  
La Sagesse délivre et guide, lui seul crée  
Et ressuscite, auguste assassin du trépas :  
L'Amour n'existant point, Dieu n'existerait pas.

Mais quelle est son Essence et quels sont ses Usages?

« Aimez, disent les Bons de ce monde, les Sages,  
Aimez avec l'ardeur des feux invétérés  
L'Homme que fut Jésus, Jésus que vous serez;  
Penchez-vous vers la bête obscure avec tendresse :  
C'est dans les fronts courbés que l'esprit se redresse;  
De votre pain, de vos propres chairs, s'il le faut,  
Nourrissez le requin, l'hyène et le gerfaut,  
Croyant la charité d'autant plus saine à l'âme  
Que l'effort est plus dur et l'objet plus infâme;

---

Aimez la plante; aimez les vieux chênes tremblants,  
Car les branchages roux valent les cheveux blancs;  
Des bénédictions tombent des bras du hêtre,  
Et la vieille forêt pensive est une ancêtre! »

Mais moi, le compagnon des anges, je vous dis  
Qu'un autre Amour, seigneur des chastes paradis,  
Trône, au zénith divin, dans sa candeur ignée,  
Et que tous les amours ne sont que sa lignée.  
Pur, même dans la chair, suprême et radical,  
Intime, il est celui qu'on nomme conjugal;  
Il veut l'hymen; il prend deux Esprits et les mêle  
Au point qu'ils seront un quoique mâle et femelle,  
Ainsi que les deux yeux ne sont qu'un seul regard.  
Aucun ange n'est seul. Satan vit à l'écart.  
Humains, soyez époux! Des froideurs et des haines,  
Comme un captif se fait un bon engin des chaînes  
Et de l'anneau de fer à sa jambe rivés,  
Faites-vous de l'Amour afin d'être sauvés!  
Foyer dévorateur du mal, pas d'immondice  
Dont il ne se renforce et ne se ragrandisse!  
Sur les monts, dans le lit desséché d'un torrent,  
Quand un pâtre, au milieu de son bétail errant,  
Active un large feu dont la nuit s'épouvante,  
Il lance à pleines mains dans la splendeur vivante  
Des racines, de noirs lichens, des troncs pourris,  
Et pourtant, de ce tas immonde de débris,

Tant de jour envahit le vieux mont taciturne  
Qu'au loin, dans les vallons, le voyageur nocturne  
Croit rêver, et, criant : Quelle est cette aube, ô Cieux!  
De peur d'être aveuglé met la main sur ses yeux.  
Alimentez sans fin le vorace incendie !  
A l'Amour, tous les faux amours, sa parodie,  
La mauvaise action et le mauvais dessein,  
L'embûche du voleur, le guet de l'assassin,  
L'audace de mentir, la ruse de se taire,  
A l'Amour la luxure, à l'Amour l'adultère !  
Tant qu'épurée enfin par l'adorable feu  
Cette Bête qui fut l'Humanité soit Dieu,  
Et démesurément s'extasie, incarnée  
Par couples en l'immense et céleste hyménée ! »

A ces mots, dans la nuit claire autour de son front,  
Comme un pâtre qui vient d'escalader un mont  
Et dont l'élan suprême en un soupir s'achève,  
Le nain reprit haleine au faite de son rêve.





## IV

### La Vision suprême

Une étoile parmi la stagnante épaisseur  
Des nuages s'était levée avec douceur,  
Faible, et dont le rayon coulant du ciel nocturne  
Comme des pleurs de lait d'une fissure d'urne,  
En flaques de blancheur s'étalait sur les murs.

L'illuminé songeait sous les cieux moins obscurs.

« Donc j'ai franchi les seuils clos de portes ignées  
Et j'ai pu vivre avec les Anges, trente années,

Partageant leurs travaux, leurs jeux et leurs repas,  
Ainsi que l'homme vit avec l'homme ici-bas.  
J'ai la Sagesse et j'ai l'Amour : j'aurai la vie.  
Nuit dernière, d'un jour perpétuel suivie,  
O mort ! par qui les yeux se ferment dans le temps  
Et dans l'éternité se rouvrent, je t'attends  
Comme un homme inquiet va guetter au passage  
L'ami qui doit venir, porteur d'un bon message ;  
Et de ce remûment plein d'un captif essor  
Que l'approche d'un souffle imperceptible encor  
Communique à la voile, à l'arbre, à la broussaille,  
Mon être intérieur infiniment tressaille.  
Crépuscule ébloui de devenir le jour,  
J'apparaîtrai sous la forme de mon Amour !  
Car, pour le Ciel auguste ou pour l'Enfer immonde,  
L'homme engendre sa chair future dès ce monde,  
Et la verra, selon l'objet dont il s'éprit,  
Splendide ou ténébreuse, éclore de l'esprit.  
En des candeurs de neige, en des ardeurs de flamme,  
Où, sensible, vivra la beauté de mon âme,  
Je serai tout mon rêve enfin substantiel ;  
Et puisque l'hyménée est le vrai nom du Ciel,  
Puisque deux amants purs, que l'intime mystère  
D'être unis pour l'Eden fiança dès la terre,  
Lui, Sagesse, Elle, Amour, et l'un à l'autre égal,  
Deviendront un seul ange auguste et conjugal :  
Dans Adramandoni, dont les belles pelouses  
Voient avec les Epoux converser les Epouses,

---

Je verrai, nuptiale, en habits de satin,  
Mêlée à la lumière et mêlée au matin,  
La femme en qui Dieu mit l'Amour de ma Sagesse !

Déjà, car le Seigneur me fait cette largesse,  
Je la vois.

Loin d'ici, sur la terre pourtant,  
Une région morne et splendide s'étend,  
Cieux glacés, sol durci, mer immobilisée.  
Là, du soleil polaire éternelle épousée,  
Mais après tant de jours immaculée encor,  
La neige ne sait point l'ardeur des baisers d'or  
Et livre sans périls de fonte ni de hâle  
A l'impuissant époux sa virginité pâle.  
Steppes développant leur blême immensité  
Sous un ciel des candeurs de la terre teinté ;  
Forêts, gorges, vallons, molles profondeurs blanches  
Que parfois, sous le givre éblouissant des branches,  
Traverse à pas pesants un carnassier rôdeur,  
Muet dans le silence et mat sur la splendeur ;  
Villes au loin, hameaux presque enfouis qu'assiège  
L'épais grossissement onduleux de la neige ;  
Larges fleuves étreints par les glaces, amas  
D'avalanches, sommets éclatants de frimas,



Tout s'estompe et se fond dans la monotonie  
D'une blancheur intense, immuable, infinie.  
Forme sensible à peine en ce vaste unisson  
Du ciel froid, du désert blafard et du glaçon,  
S'élève, au flanc des monts, une antique demeure.  
Son tranquille escalier que rarement effleure  
Le pas d'un serviteur pensif qui disparaît  
Sous une voûte ainsi qu'un spectre s'en irait,  
Ses arcades qu'au loin la neige continue,  
Et le blémissement de ses toits sous la nue  
Forment un édifice étrange et solennel,  
Semblable à ces palais que l'hiver éternel  
Dresse et maçonne, ayant, sous la brume blanchâtre,  
Pour pierre la banquise et le flocon pour plâtre.  
Au dedans le silence et la paix sont profonds ;  
De froides pesanteurs descendent des plafonds,  
Et, miroirs blanchissants, des parois colossales  
Cernent de marbre nu l'isolement des salles.  
De loin en loin, et dans les dalles enchâssé,  
Un bassin de porphyre au rebord verglacé  
Courbe sa profondeur polie, où l'onde gèle ;  
Le froid durcissement a poussé la margelle  
Et le porphyre en plus d'un endroit est fendu ;  
Un jet d'eau qui montait n'est pas redescendu,  
Roseau de diamant dont la cime évasée  
Suspend une immobile ombelle de rosée.  
Dans la vasque pourtant, des fleurs, givre à demi,  
Semblent les rêves frais du cristal endormi

---

Et sèment d'orbes blancs sa lucide surface,  
Lotus de neige éclos sur un étang de glace,  
Lys étranges, dans l'âme éveillant l'idéal  
D'on ne sait quel printemps farouche et boréal !

Une vierge aux grands yeux ouverts sur le mystère  
Habite avec ces fleurs dans le Nord solitaire.

Le suprême dessein qui règle les hasards  
La fit naître du sang impérial des Tzars ;  
La gloire, la grandeur presque surnaturelle,  
Le faste, elle eut l'orgueil de ces pourpres sur elle,  
Et reçut, jeune front peut-être épouvanté,  
Un diadème encor, la parfaite beauté.  
L'homme se sent pâlir parfois sous la couronne,  
La femme, non ; en vain la chute l'environne,  
Son vertige a l'ivresse et n'a pas la douleur ;  
Dans la main d'une femme un sceptre est une fleur.  
Prends cette fleur ! disait le satan qui l'assiège ;  
Mais, Dieu l'ayant élue, elle a connu le piège  
Et de la terre sombre a détourné les yeux  
Comme un rayon jaloux remonterait aux cieux.  
Un roi l'aimait ; pensive, elle a conclu l'échange  
De l'amour faux d'un roi pour l'amour vrai d'un ange ;  
De moment en moment, vers l'Hymen immortel,  
Comme un prêtre gravit les marches d'un autel,

Elle monte, pour guide ayant cette courrière  
Qui prépare le lit nuptial, la Prière;  
Et, pendant qu'elle aspire à l'immuable Amour,  
Le blanc septentrion est l'unique séjour  
Auquel, blancheur aussi, son âme se résigne.  
Le ciel aura cet ange, et la neige a ce cygne.

Or, la fille des Tzars et moi, nous nous aimons.

Qu'importent entre nous des mers, des cieus, des monts !  
Tout l'éloignement sombre interpose son voile  
Sans dérober l'étoile au regard de l'étoile;  
Et, si distants que l'un de l'autre nous soyons,  
Nous nous sentons voisins, à cause des rayons.  
Qu'importe que je sois ce vieux à face vile,  
Cette chose mêlée aux fanges d'une ville,  
Et qu'elle ait la noblesse avec la pureté,  
Lys des champs qu'une tige héraldique a porté !  
Sa grâce, ma laideur, sa grandeur, ma bassesse,  
C'est l'inégalité naturelle, qui cesse,  
C'est l'envers du mental, l'extérieur du front ;  
Nos êtres sont égaux dans ce qu'ils deviendront.  
L'un chez l'autre adorant les parités futures,  
Nous secourons les fers et romprons les clôtures  
De l'épreuve, prison qui nous possède en vain ;  
Il faut être terrestre avant d'être divin,

---

Mais par je ne sais quoi de moins lourd dans nos chaînes  
Se dénonce l'essor des libertés prochaines !  
O jeune Ame, vouée à mon âme déjà  
Quand de l'antique nuit la lumière émergea,  
De mon chaste désir éternelle vestale,  
Nous vêtirons enfin notre splendeur totale !  
Couchés le même jour, selon d'anciens accords,  
Moi dans le sol obscur qui ressemble à mon corps,  
Toi dans la neige pâle à qui ton corps ressemble,  
Nous ressusciterons, transfigurés ensemble,  
Et déjà, pour sourire aux divins épousés,  
Les beaux Anges en deux groupes se sont posés  
Sur les blancs escaliers de la mystique enceinte,  
Ceux-ci vêtus de pourpre et ceux-là d'hyacinthe ! »

Tel il songeait. Ses doigts en un geste enfantin  
Vers l'épouse promise à son rêve hautain  
Envoyaient le baiser des jeunes fiançailles,  
Et son ombre difforme errait sur les murailles.

Tout à coup, avec l'air d'une bête en arrêt,  
Il se tut.

Tout le ciel, plein d'astres, l'éclairait.

Crispé, roide, il tendait une oreille éperdue  
Sans doute vers des voix d'anges dans l'étendue.  
Autour de nous s'accrut le silence. On eût dit  
Que les bruits se taisaient afin qu'il entendit.  
Quoi! ce murmure épars des Esprits dans l'espace,  
Qui confondrait l'ouïe humaine et la dépasse  
Par les vibrations d'un éther trop subtil,  
Le pouvait-il entendre et le comprenait-il?  
Il écoutait. Parfois, ouvertes par l'extase,  
Ses lèvres remuaient, répétant une phrase;  
Et, bientôt, l'œil sublime et le front surhumain,  
Sous l'ombre éblouissante, il s'écria : « Demain! »

Demain, la fange aura pris l'époux, et, jalouse,  
La neige épaissira le linceul de l'épouse ;  
Mais l'archange-prophète a dit : « Vous revivrez! »

O réveil! nous montons, réunis, délivrés,  
Purs êtres que plus rien d'extérieur n'altère.  
Qu'était-ce que le noir océan, et la terre,  
Et le pâle soleil de l'antique ciel bleu?  
Des éléments : de l'eau, de la boue et du feu.  
La nature d'en bas, c'est l'éternelle morte.  
Une élévation sublime nous emporte  
Vers le monde vivant des Cieux définitifs,  
Et, libres d'autant plus que nous fûmes captifs,

---

Humains, mais déchargés des pesanteurs infâmes,  
Nous n'avons de l'épreuve emporté que nos âmes,  
C'est-à-dire la forme intime de nos corps.  
Être esprit, c'est avoir le dedans pour dehors.  
Nous montons, éblouis, des chemins de lumière!  
Quand j'hésite, c'est toi qui passes la première.  
Parfois, vêtu de pourpre, un angélique Esprit  
S'envole devant nous, se retourne, et sourit.  
Nous le suivons, heureux, ma main serrant la tienne  
Pour que l'un, s'il faiblit, de l'autre se soutienne,  
Unis, mais d'un peu loin et les regards baissés,  
Comme il convient, n'étant encor que fiancés.

O cieux purs! le chemin de lumière se hausse!

Mais le Tartare, en bas, fuligineuse fosse,  
Érige des palais de fange et de roseaux;  
Et, rauque, une clameur, comme à travers des eaux,  
Apporte jusqu'aux cieux spirituels l'insulte  
De l'orageux Enfer qui dans sa haine exulte!

« Maîtres des lâchetés et seigneurs des effrois,  
Nous sommes les héros, les papes et les rois!  
Broyés sous nos talons, du sang de leurs blessures  
Les peuples résignés empourprent nos chaussures;

Et Dieu s'écroulerait s'il n'avait pour appui  
Notre divinité par où l'on croit en lui.  
A nous le Sceptre, à nous la Crosse irréfutable!  
Mais au banquet splendide où notre orgueil s'attable  
Deux princes manqueraient si vous étiez absents,  
Jeunes Anges! »

Ainsi nous tentent les Puissants.

« Les Sceptres, qu'on les fonde! et vendez les Tiars!  
Hurle à son tour la voix mauvaise des Avars,  
Cri plus âpre, monté d'un enfer plus obscur.  
L'or est beau, l'or est bon, l'or est grand, l'or est pur!  
Plus puissant que la Force et l'Orgueil, et plus sage,  
Il a, Dieu virtuel, le mépris de l'usage,  
Et dans tout homme ayant amassé des tas d'or  
N'allume que l'amour d'en amasser encor.  
Par nous, vous connaîtrez, Ames longtemps dupées,  
L'extase de sentir entre ses mains crispées  
Courir les flamboiements de l'or torrentiel :  
Anges! vous compterez, pièce à pièce, le Ciel! »

L'abîme tentateur renforce ces voix gaies  
Par des écroulements somptueux de monnaies.

---

Un autre appel s'élève, et c'est une chanson  
Qui nous émeut d'un tiède et violent frisson  
Comme le vent du sud chauffe et tord des voilures.

« Montez vers eux, parfums légers des chevelures,  
Et vous, bruits doucereux des caresses, montez  
Avec le clair éveil des rires chuchotés!  
Enseignez-leur l'amour, seul reposoir propice  
Où la fatigue d'être immortel s'assoupisse,  
Et ce léthé, stagnant endormeur des desseins,  
Qui git dans l'intervalle adoré des beaux seins.  
Langueurs lasses du lit, soupirs, caresses nues,  
Doux néant, soyez-leur des ivresses connues,  
Et qu'ils sachent, heureux de se désabuser,  
Ce que l'Enfer a mis de ciel dans le Baiser! »

Ce chant qui nous poursuit, plein d'énervantes fièvres,  
A fait se rapprocher ma bouche de tes lèvres;  
Parce qu'au fond de moi sans doute il est resté  
Un peu des pesanteurs de l'univers quitté,  
Mon front penche, surpris d'ivresse et de panique  
Au doucereux appel de la Chair tyrannique,  
Et je te dis, sentant se heurter mes genoux :  
« Regardons-les! peut-être ils aiment comme nous... »



Mais ton œil, qui connaît le bon grain de l'ivraie,  
Surprend l'ombre d'un jet de la lumière vraie,  
Et l'Enfer, qui s'effare, apparaît dans ce jour  
Tout autre qu'il n'était, vu selon son amour.

Ce bétail attaché dans une herbée épaisse  
De glaives et de dards sanglants, pour qu'il y paise,  
Ces ânes dont le bât a crevassé leur dos  
Et qui buttent, chargés de coups sur les fardeaux,  
Ces lynx maigres, dont flotte, ainsi que de vieux linges,  
Le ventre, ces chacals chevauchés par des singes,  
Ces porcs, sale troupeau gras d'ordures, qui sent,  
Palpe et mange sa fange en se réjouissant,  
Ce sont les empereurs, les évêques, les princes!  
Un roi qui grossissait d'empires ses provinces,  
Homme encor, mais sans tête, a pour royaume un trou  
Et porte sa couronne à même sur le cou,  
Pendant qu'à ses talons ce loup-cervier qui lape  
Du sang est un héros et ce renard un pape!

Non moins affreux, ayant pour membres des serpents  
Et d'impurs scorpions l'un sur l'autre rampants,  
Les Avars, ployés vers des tables étroites,  
Rangent soigneusement des cailloux dans des boîtes;

Quelqu'un vient et leur dit : « Sciez ces troncs, nissez  
Ces blocs ! » et, quand ils ont, esclaves harassés,  
Scié les troncs, hissé les blocs, leurs mains avides  
Pour unique salaire obtiennent des noix vides,  
Et tous courent, furtifs et le regard sournois,  
Enfourir dans des trous les coquilles de noix !  
Plus bas, une rondeur se gonfle et se resserre :  
Helminthes fourmillants d'un immonde viscère,  
Là pullulent, heureux, les Amants de la Chair.  
Puisque l'homme devient l'amour qui lui fut cher  
Ils se sont incarnés dans leur sale espérance.  
Fardés, les membres oints de suie et d'huile rance,  
Décrépits, gracieux, d'un geste libertin  
Retroussant des haillons de gaze et de satin,  
Et, vieillards, sur des fronts chargés de cent années,  
Mêlant des cheveux gris à des roses fanées,  
Les uns, comme on verrait entre des bras d'amant  
Le jeune époux tenir l'épouse au corps charmant,  
Enlacent d'une étreinte éperdue un squelette  
Qu'à leur lèvres céda la dent de la belette,  
Et baisent, enivrés d'amour dans un cercueil,  
Le trou qui fut la bouche et le trou qui fut l'œil ;  
Dans un bosquet qui voit sous les pleurs des cascades  
Se jouer des guenons au lieu d'hamadryades,  
D'autres, priapes fous, sans aucun vêtement,  
Mais de la tête aux pieds velus horriblement,  
Presque animaux, scandant leurs cris d'infâmes gestes,  
Environnent d'un chœur de danses immodestes

Des torses de vénus faits d'excréments durcis.  
Et tous portent la joie en feu sous leurs sourcils,  
Car tel est le Désir dont ces Ames sont faites  
Qu'étant dans l'infamie elles sont dans les fêtes !  
Mais voici : pour avoir tenté nos fronts élus,  
Les vieillards débauchés, les priapes velus,  
Comme par la fenêtre on jette des ordures,  
Seront précipités en des géhennes dures.  
Plus d'amours ni de jeux. Fainéants, au travail !  
L'atelier rude après le languissant sérail.  
Et leurs mains, à la molle étreinte habituées,  
Devront broyer du fard pour les prostituées !

Aveugle enfer, hélas !

Cependant, pèlerins  
Miraculeux, passants des abîmes sereins,  
Notre angélique essor traverse des fumées,  
De flamme, de musique et de parfum tramées !

Roulant de toutes parts cet éclair adouci  
Qui tremble à l'orient de la perle, voici  
Que les Cités du Ciel s'ébauchent dans la brume ;  
Et, suprême, au delà des paradis, s'allume

---

Jérusalem, au loin, comme une lampe d'or !

Mais sur quel seuil devra se poser notre essor ?  
Car celui qui discerne et qui groupe les âmes  
Selon la parenté de leurs intimes flammes  
Fonda pour les Élus de l'épreuve émigrés  
Autant de Cieux qu'il est dans l'amour de degrés ;  
Et le séjour prescrit par sa miséricorde  
Si strictement avec les habitants concorde  
Que toute autre lumière aveuglerait leurs yeux.

Nous montons à travers les Cieux, cherchant nos Cieux.

O spectacle ! Un Eden, dans une gloire pâle,  
Ouvre sur l'infini des portiques d'opale,  
Candide et confiant symbole de l'accueil,  
Qui propose à nos pas et conseille à notre œil  
De pénétrer jusqu'aux clartés intérieures.  
Blanches, aux toits d'argent, s'élèvent les demeures ;  
Le flamboïment issu du cri de Jéhovah,  
Lorsque l'ainé des jours naturels se leva,  
Baigne les dômes clairs, et, docile aux hélices  
Des longs jardins, allume, en glissant, les calices.

La neige, sur le sol, se mêle aux fleurs d'été ;  
Neige spirituelle, elle a nom Chasteté.  
Toute chose, en un lieu céleste, représente,  
Et, de réalités naturelles exempte,  
A des réalités intimes correspond.  
Ici le jour, couleur d'une perle qui fond,  
Lucide, mais terrestre encor dans son essence,  
Des Esprits qu'il éclaire est l'humble Connaissance ;  
Les Hymens, pour figure, ont ces blanches maisons  
Où le Désir grim pant suspend des floraisons  
Parfois de lys, parfois de rouges amarantes ;  
Et les fenêtres sont des Candeurs transparentes.  
Des Anges, sous les fleurs, rayonnent deux à deux ;  
L'Amour qu'ils ont en eux transparait autour d'eux,  
Plus vif selon qu'ils font de plus sacrés Usages ;  
Il est l'ardente chair de leurs jeunes visages,  
Azure leurs regards, embrase leurs cheveux,  
Les vêt d'une syndone irisée où leurs vœux  
Sont brodés en festons de perles et de gemmes,  
Et, royal, sur leurs fronts pose des diadèmes.  
Nul n'est oisif. Les uns ensemencent les champs,  
Tailent la vigne, ou dans la cité sont marchands ;  
D'autres sont conseillers ou maîtres de milices ;  
Mais l'hymen associe aux labeurs les délices :  
En deux ramiers, avec un bruissement doux,  
Des lèvres de l'Épouse aux lèvres de l'Époux  
Se croise du Baiser le symbole fidèle ;  
Chaque ramier, couleur de neige en venant d'Elle,

---

A des ailes de flamme en revenant de Lui.  
Et quand, à l'occident de leur Ciel, aura lui  
Le signe interrupteur des soins et des négoce,  
Ils s'en iront, époux conviés à des noces,  
Ardent midi qui s'offre en exemple au matin,  
Près d'un couple nouveau s'asseoir en un festin.  
Sur des tables qu'éclaire entre de blancs pilastres  
La constellation d'une lampe à sept astres,  
Ils se partageront les pains de pur froment  
Et vers l'Amour, soleil du plus haut firmament,  
Leurs bras élèveront les coupes solennelles !  
Puis, sous les myrtes purs, inclinés en tonnelles,  
Ce sera le moment des Spectacles, des Jeux,  
Des chastes entretiens sur les gazons neigeux,  
Dans les feuilles, pendant qu'une fleur, balancée  
Au toucher de leurs fronts, se teint de leur pensée ;  
Et, bientôt, enlacés d'un geste plus aimant,  
Ayant l'ombre autour d'eux comme un consentement,  
Vers les maisons d'hymen, secrètes sous les branches,  
Ils marcheront, pensifs, avec les lenteurs blanches  
De deux cygnes voguant sur un sombre canal,  
Jeunes Ames au corps chaque soir virginal,  
Qu'isolera du ciel, des cités, des ramées,  
Un bruit mystérieux de portes refermées.

Nous passons ! Dans les cieux sans limite agrandis  
S'échelonnent encor des villes, paradis

Plus parfaits et peuplés de plus sublimes hôtes,  
Suivant qu'ils sont placés en des zones plus hautes.  
Mais, parmi tant de seuils sacrés, il n'en est pas  
Un seul qui soit égal à l'orgueil de nos pas;  
Le besoin de la vie extrême nous dévore;  
Et nous montons, plus purs si nous montons encore !

Tout s'enfuit. Les Edens, les Cieux, ont-ils été ?  
Plus rien.

L'espace immense.

Au fond, une clarté  
Terrible ! et qui, semblable à quelque aimant avide,  
Nous attire, éperdus, à travers tout le vide.  
Nous allons. Elle s'enfle, et devient, de flambeau,  
Fournaise ! le levant qui s'empourpre est moins beau.  
Puis, des chaleurs. Nos corps sentent par chaque pore  
Suinter de l'ombre, reste impur qui s'évapore.  
Nous sommes nus. Le rouge et chaud rayonnement  
Pénètre dans nos chairs plus immédiatement.  
Tout notre être devient un élan qui s'embrase  
Dans la proximité de la dernière extase.  
Nous voyons à travers des splendeurs de bûcher  
Des formes tressaillir, des couleurs s'ébaucher,

---

Et, comme un matelot, de la mer solitaire  
Voit surgir sa patrie et jette ce cri : Terre !  
Sublimes arrivants, nous avons crié : Ciel !

Front de l'immensité, but providentiel  
Des Sagesses, Sion qui trônes au pinacle  
De l'affranchissement suprême, Tabernacle !...  
Reçois notre salut, Monde sacerdotal  
Où les Anges vêtus d'un fluide cristal  
Apparaissent tout nus, étant les Innocences,  
Où le Bien et le Vrai, conjoignant leurs essences  
Dans un extrême effort d'épanouissement,  
Consomment sans relâche en l'éternel moment  
Les mystères du saint hymen que symbolise  
Ce couple tout parfait, le Seigneur et l'Église !  
Flammes de la Chaleur et rayons du vrai Jour,  
Nous entrons dans le gouffre auguste de l'Amour ;  
Et nous sommes un des sourires de la Joie.  
Mon sein qui brille s'offre à ton sein qui flamboie ;  
Homme et Femme toujours, mais à Dieu même égaux,  
Dans l'âme et dans la chair chastement conjugaux,  
Nous percevons enfin les délices complexes  
De la communion angélique des sexes,  
Et, livrés en esprit aux plaisirs de la chair,  
Sous l'enveloppement d'un immuable éclair  
Nous possèdons à jamais l'heureuse frénésie  
D'être ceux qu'illumine, embrase et rassasie



L'Amour, soleil sacré, feu plus pur que le feu,  
En qui brûle, au zénith de la sagesse, Dieu! »

Criant ainsi, le nain levait des bras augustes.  
Sur les rocs écroulés, dans les branches d'arbustes,  
Forme noire, il roula du haut de l'Abendthor,  
Se perdit dans la nuit, se laissa voir encor,  
De rocher en rocher, de racine en racine,  
Gagnant le faite clair d'une côte voisine,  
Mais, là, d'un bond si bref disparut à mes yeux  
Que je crus qu'il s'était envolé dans les cieux!





## V

### L'Accomplissement

Voyageur, je quittai Francfort à l'improviste.  
Bien des fois, en wagon, quand venait la nuit triste,  
Morose et las, le front sur la vitre incliné,  
Il m'advint d'évoquer le vieil illuminé;  
Et, compagnons pensifs des nocturnes voyages,  
Ses songes rappelés se mêlaient aux nuages.

Puis j'oubliai.

Trois mois plus tard, quand je revins,  
Il me restait de l'homme et de ses propos vains  
Un souvenir pâli qui se brouille et s'efface.

Un matin, je rôdais près de la Judengasse,  
Regardant les murs peints et les balcons de bois ;  
A mon rêve, un instant, se mêlèrent les voix  
De deux hommes causant sur le pas d'une porte.

Pressentiment furtif ou caprice, n'importe,  
J'écoutai.

« L'aventure est vraie, et je la sais  
Pour l'avoir lue hier dans les journaux français, »  
Disait l'un.

Et voici ce que savait cet homme :

Près du pôle, au delà des pays que l'on nomme,

---

Dans un palais bâti sur des blanches hauteurs,  
Seule, une femme, avec deux ou trois serviteurs,  
Sans motif (le conteur ajoutait par folie),  
Depuis trois ans s'était, vivante, ensevelie.  
Et cette femme était fille d'un roi du Nord.  
De sa paix différente à peine de la mort  
Elle sortit un soir, ayant eu la pensée  
De glisser en traîneau sur la neige glacée.  
Promenade fatale. Elle ne revint pas.  
Sans doute l'aquilon qui fouette les frimas  
Et porte l'avalanche éparse dans son aile  
Lui fit un blanc linceul de la neige éternelle.  
Mais nul ne fait parler le vent sibérien,  
Et de l'histoire, en somme, on ne connaissait rien,  
Sinon le jour précis du départ de l'absente.  
C'était le seize avril mille huit cent soixante.

Alors je me souvins du nain et le cherchai.

Je ne vis que le trou du hibou déniché,  
Et j'appris que, défunt sans parents ni fortune,  
Il était enterré dans la fosse commune.

Au cimetière, un homme, un jardinier, je crois,  
Me guida, pour un peu d'argent, vers une croix.

Petite et de bois noir, ainsi qu'il est coutume  
Pour les gens qu'à ses frais une paroisse inhume,  
Elle penchait, oblique, entre quelques sapins.  
Incliné, j'y pus lire en caractères peints :  
« Hespérus, » la peinture étant encor récente,  
Et, plus bas, « seize avril mille huit cent soixante ».



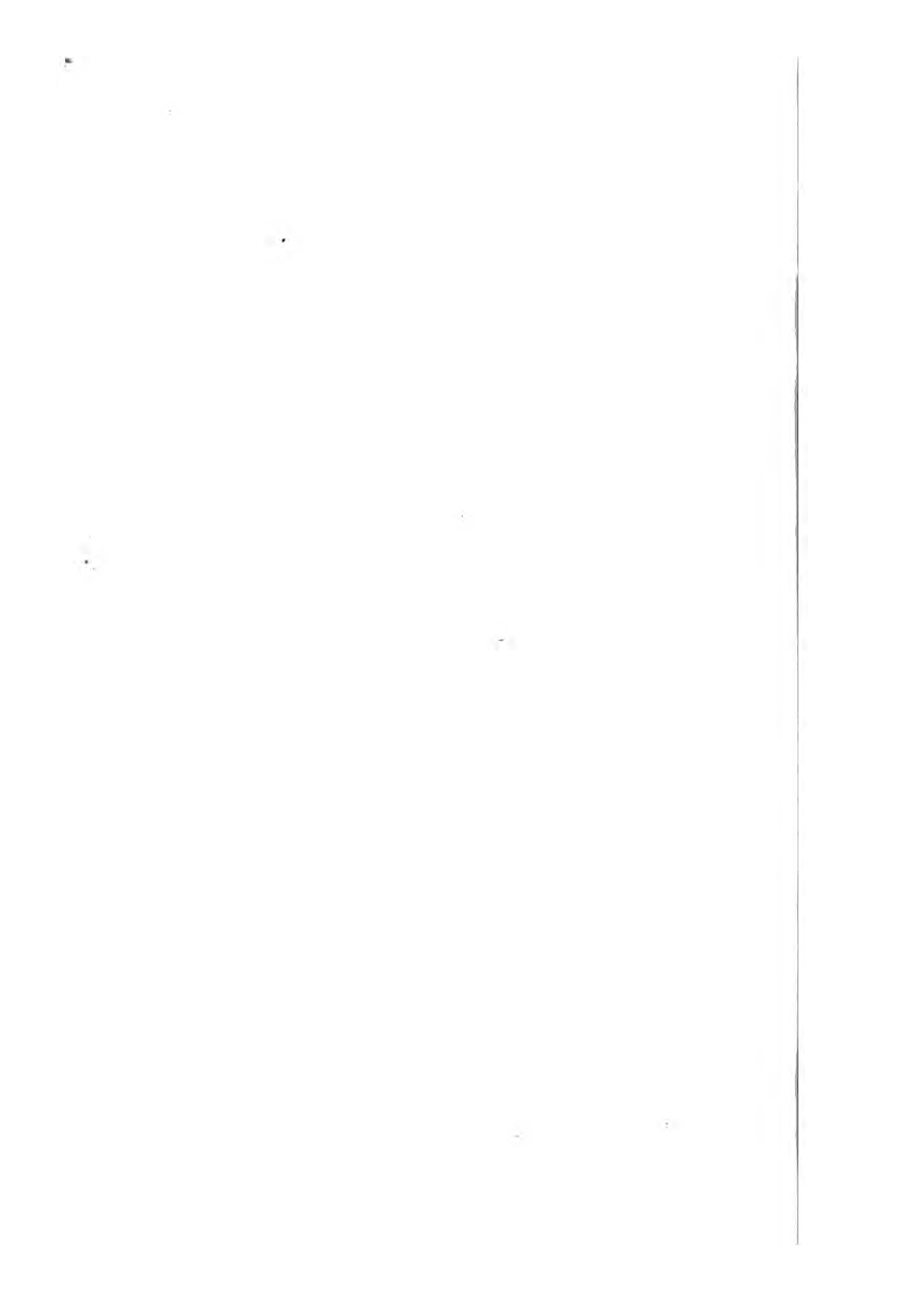


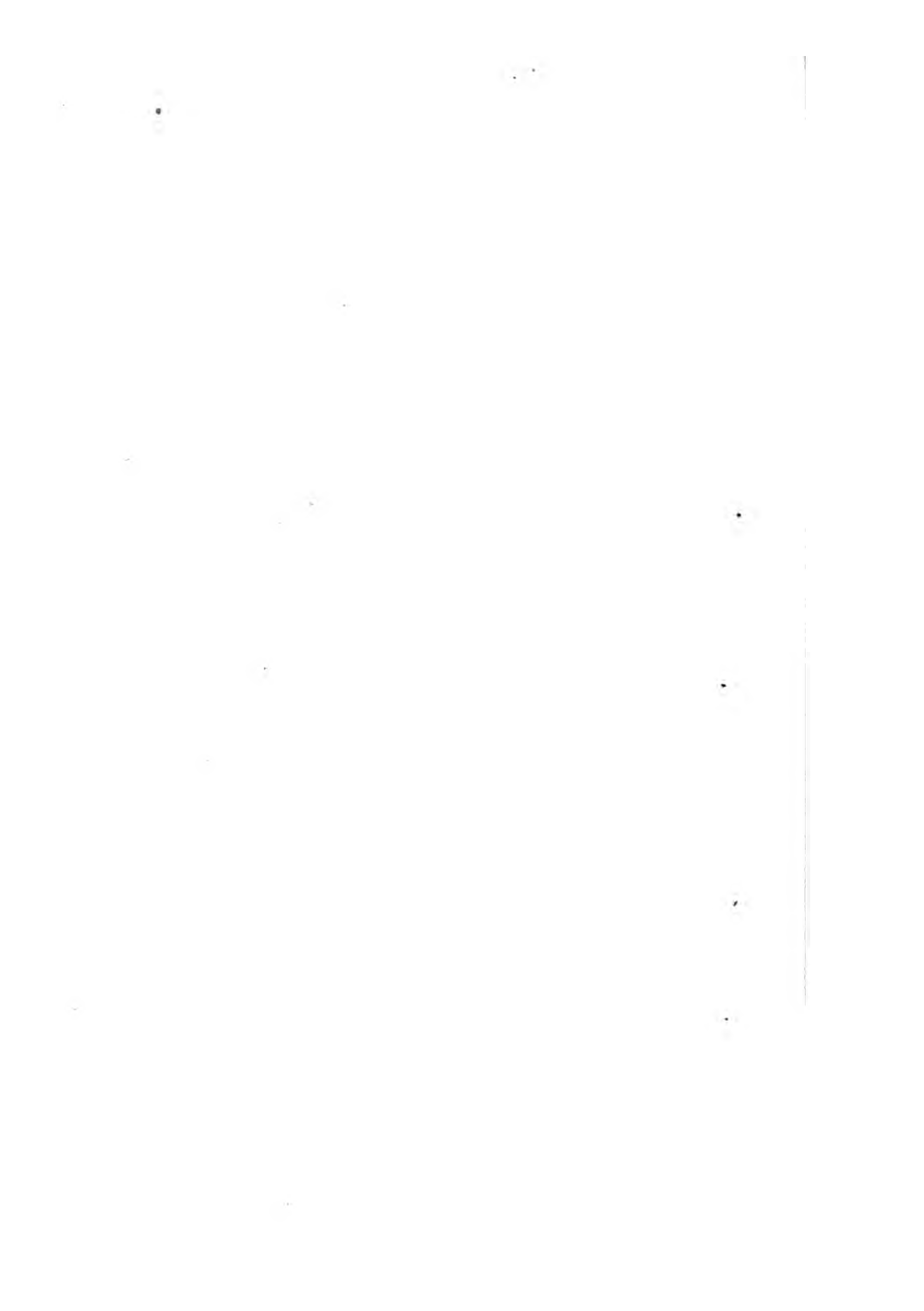
## TABLE

	PAGES
I. Crépuscule.....	5
II. La Visitation.....	14
III. Arcanes.....	23
IV. La Vision suprême.....	31
V. L'Accomplissement.....	51



*Imprimé chez A. Lanier, 14, rue Segnier, à Paris.*







# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philoméla.*

*Sérénades. — Pagode.*

*Soirs moroses.*

\* *Contes épiques.*

\* *Hespérus.*

*Intermède.*

*Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : 4 FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

Les titres marqués ci-dessus d'un astérisque sont ceux des volumes déjà parus.

Il est tiré, de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprimé chez A. Lavier, 14, rue Segnier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



# *Intermède*



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*

—  
M DCCC LXXXV



LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS



# Intermède

*A Henry Roujon.*

#### NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

---

Presque toutes les poésies qui forment ce petit livre sont nouvelles ou du moins réunies en volume pour la première fois. *Intermède* a paru dans *les Poésies de Catulle Mendès* (Sandoz et Fischbacher, 1876), mais il ne contenait alors qu'un très petit nombre de pièces. Les *Rondels pour Elles* ont été écrits au mois de juin 1884.



CATULLE MENDÈS



# Intermède



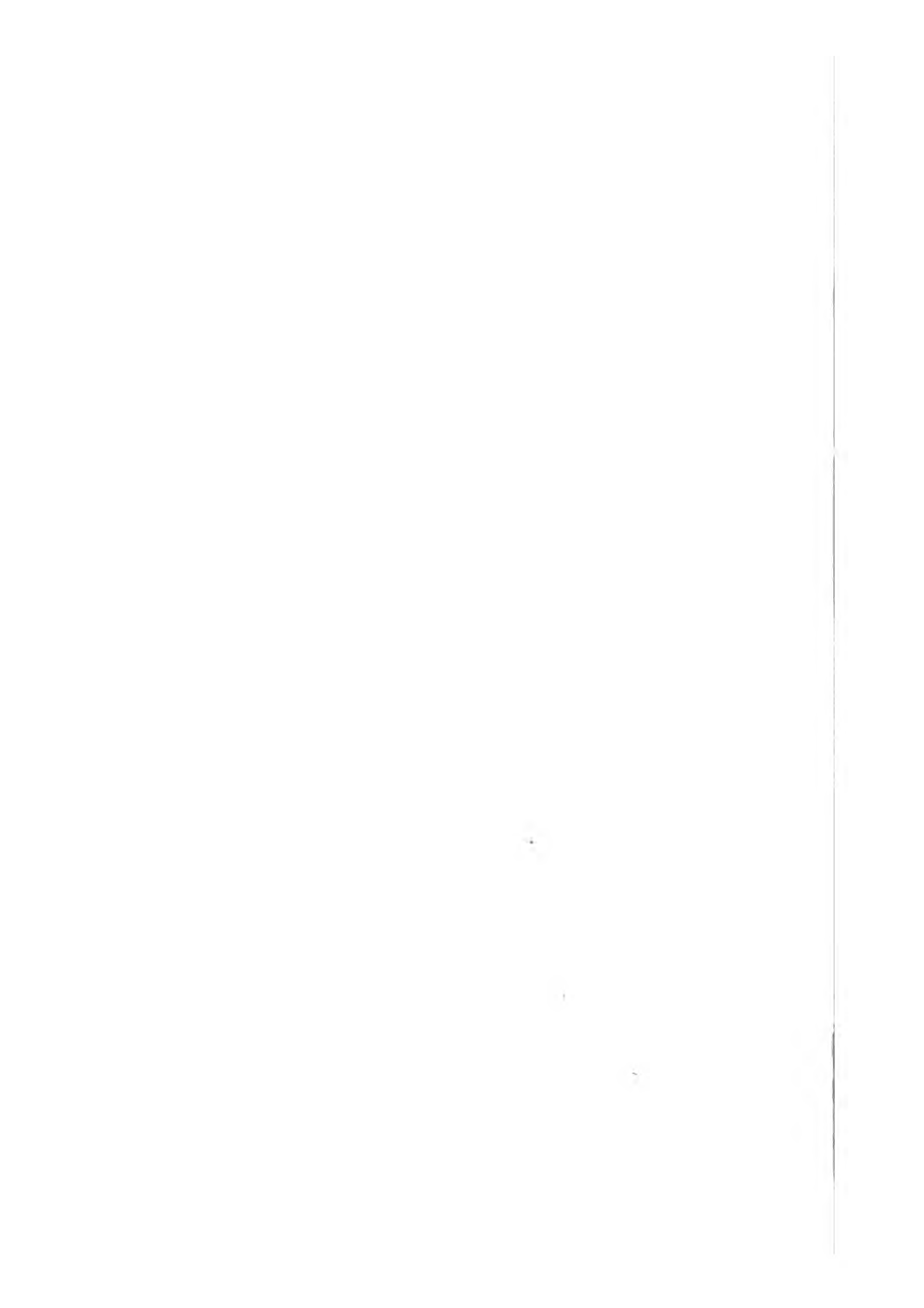
PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*



M DCCC LXXV





## MATINÉE DE PRINTEMPS

Ce beau matin clair  
Qui me renouvelle  
Flambe-t-il dans l'air,  
Ou dans ma cervelle ?

Est-ce à l'orient  
Que, rose et vermeille,  
L'aurore en riant  
Se désensommeille,



Ou bien se peut-il,  
De mon âme éclore,  
Que l'aube d'avril  
Sorte en peignoir rose ?

O soleil levant !  
Telle est ta féerie,  
Qu'un esprit d'enfant  
Qui se rapatrie

(Car la mort changea  
En ailes les langes)  
Pense être déjà  
Dans le ciel des anges !

Sur l'herbe à couvert  
Un rayon qui glisse  
Met des lacs d'or vert,  
Grands comme un calice,

Où, dans le clin d'œil  
De son vol qui rôde,  
L'hirondelle en deuil  
Se teint d'émeraude.

---

Sur moi qui souffrais,  
Sur la terre obscure,  
Passe le jour frais  
Qui nous transfigure;

Soudain s'est enfui  
Comme un vain décombre  
Ce que j'eus d'ennui,  
Ce qu'elle avait d'ombre.

Il monte à mon front  
Que plus rien n'opresse  
Un réveil si prompt  
De vie et d'ivresse,

Pareille aux haillons  
D'un gueux de Morée,  
De tant de rayons  
Mon âme est dorée,

Je sens si vermeil  
Et si chaud renaître  
En moi le soleil,  
Que moi seul peut-être

Dans l'air enchanté  
Verse, épands, déploie  
Toute la clarté  
Et toute la joie !

Si le ciel est pur,  
Si la fleur se pâme,  
C'est de mon azur  
Et c'est de ma flamme.

O printemps joyeux,  
L'amoureuse fête  
Des bois et des cieux,  
C'est moi qui l'ai faite

Avec mes baisers  
Épars dans la brise,  
Qui guettent, rusés,  
La dryade éprise,

Avec mon désir  
Fou qui bat des ailes  
Pour suivre et saisir  
Le vol des oiselles,

Qui, dans les sablons,  
Fait hennir les courses  
Des chauds étalons,  
Et, troublant les sources,

Tandis que Phyllis  
Fleurit sa corbeille,  
Met au cœur des lys  
Des frissons d'abeille !

L'amant aux aguets  
Le long des venelles  
Blanches de muguets  
Et de pimprenelles,

Cherchant, cœur à jeun,  
Parmi les rosées,  
Un avant-parfum  
De lèvres baisées,

Doit à la chaleur  
De mon incendie  
Les touffes en fleur  
D'herbe reverdie.

Et mes feux vainqueurs  
Ont le sortilège,  
En brûlant les cœurs,  
D'épargner la neige,

La neige des seins  
Frémissements et pâles !  
Sans peur des essaims,  
Du vent ni des hâles,

Comme les lys hors  
De leurs gaines vertes,  
Éclorez, trésors  
Des robes ouvertes !

Dans le bois charmant  
De Meudon à Sèvres,  
Où comme un amant  
L'air tiède a des lèvres,

Qu'un voile égaré  
Partout tremble aux branches,  
Car j'ai préparé  
Aux nudités blanches

Que l'or baise à flots  
L'excuse ingénue  
Des œillets déclos,  
De la rose nue !

Pour l'enlacement  
Éperdu des couples,  
Sous l'abri dormant  
Des lianes souples,

J'ai, de floraisons  
Aux senteurs plus douces,  
Fleuri les gazons,  
Parfumé les mousses,

Et l'oiseau des bois,  
Brûlé de mes flammes,  
Ramage à mi-voix  
Des épithalames !

Pendant que je ris  
Et que rien ne pleure,  
O chers cœurs épris,  
Profitez de l'heure.

Ne vous bornez pas  
A ces escarmouches  
Qui mêlent les bras  
Sans unir les bouches;

Dans l'enivrement  
Dont je vous embrase,  
Cueillez le moment  
De l'entière extase;

Savourez, tandis  
Que je vous convie,  
Tout le paradis  
Que permet la vie :

C'est pour peu d'instant  
Qu'en ma froide brume  
L'aube de printemps  
Si belle s'allume,

Et dans ce cœur plein  
De lumières roses,  
Où sourit, câlin,  
Le réveil des choses,

Dans ce cœur si clair  
Dont la joie invite,  
La nuit et l'hiver  
Reviendront bien vite !







## LES PRINCESSES

Du fond noir de nos rêveries,  
A travers les doux lointains bleus,  
Nous les voyons dans les féeries  
D'un paradis miraculeux !

Leur dédain rêveur s'y balance  
Avec l'orgueil des lys hautains  
Dans la pourpre et la nonchalance  
Majestueuse des satins.

●

---

Elles sont, les augustes belles,  
Si près du ciel, si loin de nous  
Qu'une blanche nue autour d'elles  
Semble des anges à genoux ;

Et l'œil, en pénétrant les voiles  
Où respandit leur nimbe ardent,  
S' imagine voir des étoiles  
Qui sont des femmes cependant.





## ÉLOGE DU RIRE

Sous tes cheveux que désunit  
Ton souffle odorant qui les frôle,  
Tes petits rires sont un nid  
De fauvettes dans un grand saule.

Pourquoi tu ris ? On ne sait pas.  
Mais qui donc prend souci des causes  
Pourquoi fleurissent les lilas  
Et pourquoi fleurissent les roses ?

D'ailleurs, s'il faut une raison,  
Les fleurs de tes rideaux sont faites  
Très certainement de façon  
A te mettre le cœur en fêtes.

On ne sait pas tout ce que peut  
Donner de gaité naturelle  
La chanson du toit quand il pleut,  
Le cri des vitres quand il grêle.

Toi tu ris : l'émail apparaît  
De tes dents petites et sûres,  
Dents de louve, où sommeillerait  
La méchanceté des morsures.

C'est très bien. Le rire charmant  
A la tendresse et l'ironie ;  
Il est le doux consentement  
Et l'opposition bénie.

C'est lui qui répond : Je veux bien,  
Sur les lèvres encor mi-closes  
De celles qui ne savent rien  
Des épines sinon les roses ;

Et c'est lui que, sans repentirs,  
Aux durs ceps, à la lampe ardente,  
Jettent, superbes, ô martyrs,  
Vos bouches que le fer édente!

Ris encore, femme au cœur bon,  
Candeur que la gaieté dénonce,  
Ris à l'ange, ris du démon,  
Comme au lys, comme de la ronce;

Nos esprits en d'obscurs réseaux  
Subissent la prison charnelle,  
Et les âmes ne sont oiseaux,  
O doux rire! que par ton aile.





## LES DEUX PAGES

Celle que mon culte environne  
Et que mes vers deifront  
Serait reine si la couronne  
Suivait la royauté du front.

Reine ou vilaine, elle a deux pages,  
Frères de celui qu'envia  
Pour en orner ses équipages  
Obéron à Titania.

L'un, hardi, preste, avec l'œil tendre,  
Soie écarlate et brocart bleu,  
Est vif comme la salamandre  
Qui crépite aux pointes du feu.

C'est lui qui m'introduit près d'elle  
Dans cette chambre aux rideaux sourds  
Où de silence et de dentelle  
Est fait le nid de nos amours.

L'autre languit, pâle ; on voit pendre  
La plume de son feutre gris ;  
Sur son pourpoint couleur de cendre,  
Il croise des bras amaigris.

C'est lui qui m'attend à la porte,  
Au retour de cruels matins,  
Et qui, d'un pas tardif, m'escorte  
Sous le ciel plein d'astres éteints.

Différents d'habits, de visages,  
Tel est leur office discret ;  
Et l'on appelle ces deux pages,  
L'un, Désir, et l'autre, Regret.





## A CELLE QUE JE N'AIME PAS

Ta nuque est de santal sous de vifs frisons d'or,  
Mais c'est une autre que j'adore !

Tes yeux de vermeil vert sont les coupables ciels  
Des amours artificielles;

Sous tes cils bruns se creuse un pli bruni de k'hol,  
Où nos désirs vont à l'école;



Avec l'air d'un naseau qui hume le péril  
S'enfle ta narine virile ;

Ta bouche étroite et grasse, et rouge, au coin levé,  
Est comme une fraise crevée ;

Et ton orgueil se rit des pudeurs et du cant,  
Mondaine aux ardeurs de bacchante !

Des visions de bouge et d'étrange sérail  
Allument ton cœur sous la faille,

Ton cœur, enfer plus chaud que les feux démodés  
Des Iblis et des Asmodées !

Mais tout lasse, et tu sais revêtir la pudeur,  
Domino rose, pour une heure.

Ton boudoir est voisin du confessionnal,  
Car enfin l'orgie est banale.

Dévote aux doigts mignons dégrafant le missel,  
Ta traîne à l'église ruisselle.

---

Dans ta robe très close, œuvre austère de Worth,  
Où la tentation avorte,

Pendant l'*Agnus*, n'importe, ou le *Requiescat*,  
Tu t'agenouilles, délicate.

L'encens s'imprègne, au nez des roses Keroubims,  
De tes veloutines intimes,

Et, dans cette nuée exquise de pollen,  
Jésus soupire : « Madeleine ! »

Pourtant, si rare et si parfaite que tu sois,  
Dans une autre, j'ai mis mes joies !

Le long des bois mouillés, selon l'antique rit,  
Elle effeuille la marguerite ;

Elle guette les pas légers ou le vol bleu  
Du pivert ou du hoche-queue ;

Attentive, et poussant une aiguille du dé  
Dans la mousseline brodée,

Si fraîche qu'on eût dit la sœur du mois d'avril  
Avec sa grâce puérile,

Et portant un ruban bleu-de-ciel en sautoir  
Comme dans l'ancien répertoire,

Je l'ai trouvée, au bord du vivier, dans le parc.  
Vous filez mes jours, douce Parque!

Pour toujours, au péril de n'avoir pas bon air,  
J'aime cette pensionnaire,

Et j'aurais la folie heureuse de mourir  
Pour obéir à son sourire!

On m'a conté qu'un jour Jean-Baptiste Lulli,  
Roi des violons d'Italie,

Après ses Galaors, après ses Amadis,  
Tout pleins d'énervantes blandices,

De son âme longtemps tourmentée a banni  
L'art de la perverse harmonie,

---

Ayant ouï, le soir, à l'heure où sur le pré  
Glisse l'ombre de la vesprée,

Plus doux qu'une aria de viole ou de luth,  
Dans le brouillard, un air de flûte !





## A JACQUES MADELEINE

Arthus, le roi des belles îles,  
Au son des trompes et du cor,  
Après dix siècles chasse encor  
Chargé de flèches inutiles.

Bien qu'il sue et geigne d'ahan  
A travers le hallier farouche,  
Le damné ne prend qu'une mouche  
Ou qu'une guêpe, une fois l'an!

La chasse où nous perdons haleine  
Ressemble à celle du vieux roi;  
Et c'est notre commune loi,  
Bon apprenti, cher Madeleine,

De n'avoir pour prix des revers  
Et du long deuil qui nous tourmente  
Qu'une frêle rime charmante  
Qui bat de l'aile au bout d'un vers.





## L'AMAZONE

Pourquoi j'ai l'air triste, mignonne,  
Et rêve, le front dans la main ?  
Parce qu'une ronce, en chemin,  
S'est frôlée à votre amazone.

Ceux qui ne voyagèrent point,  
A deux, par des routes tournantes,  
Ignorent vraiment à quel point  
Les ronces sont entreprenantes.

---

Le houx luisant, le clair genêt,  
Gardent un maintien convenable,  
Mais les aubépins ! il en est  
Dont l'audace est insoutenable ;

Et j'estime que ces fripons  
Ont mérité qu'on les arrête  
Pour détournement de jupons  
Et pour viol de collerette.







## LA CHANSON DU JEUNE HIVER

Musette a quitté Marlotte,  
Tata revient de Luchon;  
Le jeune hiver qui grelotte  
Dit, les mains dans son manchon :

« Grâce à moi, le muguet gèle  
Dans les prés où j'asait l'eau;  
Mais je fais fleurir Angèle  
Et se rouvrir Piccolo !

Les fleurs sous mon ciel morose  
Sont plus belles qu'à Tiflis ;  
Car j'ai pour lys et pour rose  
Jeanne Rose et Marthe Lys.

Sur les galets durs des plages  
Couraient depuis floréal  
Les chers petits pieds volages  
De Réjane et de Rhéal.

Encor que l'on se devête  
Pour ces jeux désapprouvés,  
Berthe pêchait la crevette  
Hélas ! avec des crevés.

Près des alpestres auberges,  
Sous le pin qui comme un jonc  
Ploie, Hortense, aux neiges vierges  
Disait, rêveuse : « Et moi donc ! »

Georgina, pour faire pièce  
Au vieux général mandchou  
Qui lui dit tout haut : Ma nièce,  
Et, plus bas, lui dit : Mon chou,

Présentait d'un air honnête  
A ce héros avachi  
Un vicomte, clarinette  
De l'orchestre de Vichy !

Et celles qu'à trois cents lieues  
N'emportaient pas les express  
Vers les pics ou les eaux bleues  
De Bagnère ou d'Inverness,

Narguant les amours anciennes,  
Dans leurs boudoirs camaïeux  
Souriaient, Parisiennes,  
A d'exotiques Mayeux !

Pour d'affreux Mexicains maigres  
S'ouvraient des bras potelés ;  
Oh ! ces blanches à ces nègres,  
Le soir et l'aube accouplés !

Adèle au teint polychrome  
Sous le fard n'eût pas rougi  
De lever à l'Hippodrome  
Le roi des îles Fidji.

---

Avant que je reparusse  
Bréda s'offrait à Siam ;  
Cora s'écriait : O Russe,  
Quando te aspiciam !

Et n'importe quel bancroche,  
Pourvu qu'il vint de Moscou,  
Put obtenir que Ninoche  
Lui mit les deux bras au cou !

Mais, loin de nos Rosalindes,  
Après quelque dernier don,  
Le Rajah part pour les Indes,  
Le boïard fuit vers le Don ;

Du cirque de Gavarnie  
Aux gigantesques gradins,  
Nina, Ninette et Ninie  
Retournent vers vous, gandins !

Laissant la cime et les nues,  
La grève et les galets nu ,  
Elles songent, revenues,  
Messieurs, à vos revenus.

Et, tandis que dans l'alcôve  
Où la blancheur des nénés  
Près du bras est un peu fauve,  
Indulgents, vous pardonnez

Aux Nanas Iscariotes,  
On entend, sous le drap fin,  
Les somniers, ces patriotes,  
Soupirer dans l'ombre : Enfin ! »





## CHANSON

Si ton front est comme un roseau  
Qui s'effare dès qu'un oiseau  
    Le touche,  
Mon laiser se fera moins prompt  
Pour ne pas étonner ce front  
    Farcuche !

Si tes yeux, ces lacs lumineux,  
N'aiment pas qu'un soir triste en eux  
Se mire,  
Pour ne pas assombrir tes yeux,  
Je prendrai le masque joyeux  
Du rire!

Mais si ton cœur las est pareil  
Au lys qui, brûlant au soleil  
Ses charmes,  
Penche, de rosée altéré,  
Sans feindre, hélas! j'y verserai  
Des larmes.





## PENDANT L'ATTENTE

C'était entre les deux allées,  
L'une de houx, l'autre d'ormeaux ;  
Je l'attendais sous les rameaux  
Tout pleins de querelles ailées.

Pour charmer l'attente craintive,  
Je m'étais avisé d'un jeu :  
« Je croirai qu'elle m'aime un peu,  
« Si le long des houx elle arrive ;



« Mais si, toute rose d'aurore  
« Comme la nue où le jour naît,  
« Sous les ormeaux elle venait,  
« Oh ! ce serait qu'elle m'adore !

« Aucun sort ne vaudrait le nôtre :  
« S'adorer, c'est être divins. »  
Hélas ! mignonne, tu ne vins  
Ni par un chemin, ni par l'autre.





## NID D'HIVER

Il m'en souvient ! T'en souviens-tu ?  
Ce fut une heure tendre et douce.  
Vous vous taisiez, je m'étais tû,  
Oiseaux endormis dans la mousse.

La mousse de ce nid charmant  
Était de soie et de dentelle.  
On y trépassait en s'aimant.  
Tu te souviens ! Je me rappelle.

Nos bras, avec cette langueur  
D'un lierre qui se désenlace,  
S'abandonnaient, pour que ton cœur,  
Ce cher cœur d'amoureuse lasse,

Pût battre, libre, sous le sein  
Où frémit, s'élève, s'abaisse  
Et se bombe comme un coussin  
Ta chair de jeune et grasse abbesse.

Et, pendant que nous nous taisions,  
Ayant trop de choses à dire,  
Jaloux de nos effusions,  
Avares de notre délire ;

Deux pauvres petits passereaux,  
Sur le balcon aux maigres plantes,  
Regardaient, le bec aux carreaux,  
Se pâmer nos tendresses lentes,

Et, — croyant les jours revenus,  
Les jours d'avril où nous nous plûmes, —  
Tout fâchés de n'être point nus,  
Ne pouvaient que mêler leurs plumes !





## LES CHEVEUX DE DALILA

Je suis vaincu. Je sens que mon âme est captive  
Dans tes cheveux, prison si grêle, aux grilles d'or.  
Je me résigne et veux humilier encor  
Dans plus d'abaissement ma liberté native.

Lorsque tes longs cheveux s'épandent sous le peigne,  
Ma pensée avec eux s'écoule en ruisseaux droits;  
Et si tes cheveux d'or sont rouges par endroits  
C'est que mon cœur parmi ta chevelure saigne.

Tout serait faux en moi si tu portais perruque ;  
Je sens mon rêve épars dans tes crêpes vainqueurs  
Suivre l'hélice d'or de tes accroche-cœurs  
Et mon désir mousser aux frisons de ta nuque.

Si mon vers sème l'or avec des airs de prince  
C'est que ta tête fière a de fauves éclats ;  
Mais si tu te coiffais jamais en bandeaux plats  
Je chanterais la paix d'un amour en province.





## LE RÊVE DE TANTALE

Je rêve de vous ! Vos cheveux  
Mèlent de l'aurore à mon rêve.  
Dans la nuit clémente à mes vœux  
Le soleil, grâce à vous, se lève.

Ta lèvre où sont tous les parfums,  
Tes yeux où sont toutes les flammes,  
Je les vois, et tes longs cils bruns,  
Ces pièges à prendre les âmes ;

Et le cher collier de mon cou,  
La ceinture si bonne à ceindre,  
Tes bras! qui m'enseignent jusqu'ouï,  
Sans expirer, on peut s'êtreindre;

Et tes seins où ma longue ardeur  
S'allume à la fois et s'apaise,  
Car la neige de leur rondeur  
S'achève en deux pointes de braise ;

Et, sous le ventre au fin duvet,  
Où le nombril semble un camée,  
La bouche ineffable que vêt  
Une touffe d'or embaumée.

Hélas ! le beau fantôme nu,  
Quand je veux l'enlacer, me glisse  
Entre les bras, et j'ai connu,  
O vieux Tantale ! ton supplice.

Mais je souris. Demain viendra  
Avec sa réalité douce,  
Et Tantale te videra,  
Chère coupe où le plaisir mousse !





## CALLIGRAPHIE

Barbare sous mon air câlin,  
— Beaucoup moins que toi qui me tues ! --  
J'ose imprimer mes dents pointues  
Dans ta peau qui semble un vélin.

La longue pression te cause  
Un mal de plus en plus mordant ;  
Et, dans les creux, sous chaque dent,  
Ton sang vient comme une encre rose.



Quand ma bouche s'écarte enfin,  
Çà et là, sur le vélin tendre,  
On voit rougir, bleuir, s'étendre  
Comme des lettres au trait fin.

Font-elles des mots qu'on ignore,  
Turcs peut-être, peut-être hébreux ?  
Dans la langue des amoureux  
Ils veulent dire : « Je t'adore ! »





## TRIPTYQUE

### I

#### **Agape Cardinale**

*Eau-forte*

Dans la salle claustrale, énorme, aux bas arceaux  
(La règle stricte étant le jeûne et le silence),  
Cent prélats, bruyamment, vautrent leur corpulence  
Devant de grands quartiers de bœufs et de pourceaux.

Rubiconde, aux cheveux pareils à deux ruisseaux  
D'or rouge, aux lourds seins nus dont l'ampleur se balance,  
Théodora dans sa bestiale indolence  
Leur étale son corps en glorieux monceaux.

Eux donc, le Diable ayant l'Église pour convive,  
Flairent la victuaille et hument la peau vive.  
Lequel choisir des deux péchés qui leur sont chers?

Ils craignent qu'un plaisir de l'autre ne les sèvre,  
Et par le doute impur qui leur crisper la lèvre  
S'accroît leur double faim des viandes et des chairs.

## II

**Déjeuner sous les branches***Sanguine*

Avec Dorimène ou Zerline  
Est-ce Léandre ou Lélío  
Qui suce du rosolio  
Dans une flûte mousseline ?

Comme un bouton de rose blanche  
S'ouvre un corset de fin linon.  
« Ah ! dit l'amant, suis-je de planche ?  
— Et moi ? » dit-elle. On voit que non.

Mais, pendant qu'ils passent les bornes,  
Sort des branches, tout ahuri,  
Un front si bien pourvu de cornes  
Que c'est le Diable, ou le Mari !

III

**Un coin du jardin au printemps**

*Aquarelle*

La fleur a bien sujet d'éclore,  
Le ciel n'est pas bleu sans raison,  
Car c'est l'avril et c'est l'aurore ;  
L'heure complique la saison.

Toutes les lèvres longtemps closes  
Ont des souffles délicieux ;  
Le parfum des nouvelles roses  
Monte dans l'air des jeunes cieux.

L'azur clair bleuit le vert tendre  
Des arbustes adolescents  
Où le vent léger rit d'entendre  
Les querelles des nids naissants.

Mélant au vif réveil des ailes  
Leur bruit furtif et palpitant,  
Les zéphires sont des gazelles  
Qu'on ne voit pas, mais qu'on entend.

Parmi l'herbe et les minces lattes  
Des iris verts, sous un bouleau,  
Quelques pivoines écarlates  
Se mirent dans le bleu de l'eau.

L'éclat de leur beauté sanglante,  
Reflété par l'onde, y pâlit,  
Comme une amour très violente  
Dans le souvenir s'affaiblit ;

Et vers le fond clair d'une allée,  
Où s'allume un brouillard tremblant,  
Passe, figure long-voilée,  
Un Espoir habillé de blanc.





## CHAINE BRISÉE

Cette petite chaîne d'or,  
Si précieuse et tant baisée,  
Prodigue de mon seul trésor,  
C'est moi-même qui l'ai brisée.

Elle est là, triste. Par chaînons  
Désunis elle rampe, et semble  
Former les lettres de deux noms  
Qu'un hasard jaloux désassemble.

Hélas ! tous les anciens serments  
Que je romps et qu'Elle dédaigne,  
Avec tous les déchirements  
De mon cœur en lambeaux qui saigne,

Et l'horreur des Edens perdus  
Et l'obscurcissement de l'astre  
De qui les rayons m'étaient dus,  
Tiennent dans ce petit désastre !





## CHANSON POUR JEANNE

Puisque les roses sont jolies  
Et puisque Jeanne l'est aussi,  
Tout fleurit dans ce monde-ci ;  
Et c'est la pire des folies  
Que de mettre ailleurs son souci,  
Puisque les roses sont jolies  
Et puisque Jeanne l'est aussi.



Puisque vous gazouillez, mésanges,  
Et que Jeanne gazouille aussi,  
Tout chante dans ce monde-ci ;  
Et les harpes saintes des anges  
Ne feront jamais mon souci,  
Puisque vous gazouillez, mésanges,  
Et que Jeanne gazouille aussi.

Puisque la belle fleur est morte,  
Morte l'oiselle, et Jeanne aussi,  
Rien ne vit dans ce monde-ci ;  
Et j'attends qu'un souffle m'emporte  
Dans la tombe, mon seul souci,  
Puisque la belle fleur est morte,  
Morte l'oiselle, et Jeanne aussi.





## INSOLVABILITÉ

Je voudrais t'offrir, ô maîtresse  
Un bonheur qui pût à la fois  
Te rendre en une seule ivresse  
Tous les bonheurs que je te dois.

La richesse? hélas! je n'ai guère  
Que les étoiles pour trésor,  
Et je combats dans une guerre  
Où le butin n'est pas de l'or.

Puis tu dédaignes les orfèvres,  
Toi qui peux, joyau radieux,  
Dire au corail : « Voyez mes lèvres, »  
Aux diamants : « Voyez mes yeux. »

La gloire ? hélas ! cette couronne,  
Sans doute, je ne l'aurai pas,  
Et puis, sans que je te la donne,  
O cher front, tu la porteras.

Savons-nous d'ailleurs si la fête  
D'être un grand nom sonore et clair  
N'a rien d'effrayant ? Être un faite,  
C'est tenter la foudre et l'éclair.

Ah ! maîtresse, il est une joie  
Qui m'acquitterait pleinement ;  
Le corps s'y fond, l'âme s'y noie ;  
Délice terrible et charmant !

Mais pleure ! ce bonheur prodige,  
Jamais tu ne le connaîtras ;  
Car c'est être, — pleure, te dis-je ! —  
Être moi-même entre tes bras.





## APRÈS LE BAIN

Sous le grand ciel lisse  
L'océan se plisse  
Comme un beau camail  
Lamé d'émail.

Ta nudité blanche,  
Bras, épaule, hanche.  
Surgit lentement  
Du flot dormant.

Mais la malakite  
Fluide ne quitte  
Ton jeune sein pur  
Qu'en pleurs d'azur,

Et l'onde où nous fûmes  
Argente d'écumes  
L'or des sables blonds,  
Sous tes talons.

Oh ! dis-moi que l'onde  
N'est pas si profonde  
Ni si pur, le jour,  
Que ton amour !

Vois aux lointains troubles  
Fuir ces voiles doubles  
Que pousse en avant  
Le même vent,

Et dis-moi : « Comme elles,  
Nos âmes jumelles  
Vont d'un vol uni  
Vers l'infini ! »

L'eau monte et caresse  
Comme avec tendresse  
De ses flots menus  
Tes chers pieds nus.

Reste à cette place  
Où t'a mise, lasse,  
Le flux qui roulait  
Ton corps de lait.

Mon baiser qui frôle  
Ton humide épaule,  
Plus chaud que la mer,  
N'est pas amer.

Rappelle-toi l'heure  
Du bonheur qui pleure,  
Où tu soupiras  
Entre mes bras.

L'eau verte prolonge  
Son étreinte, songe  
Aux enlacements  
Des soirs aimants,

Lorsqu'à ton oreille  
Ma voix est pareille  
Au bruit haletant  
Du flot montant !

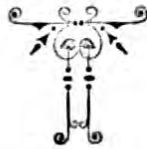
La vague plus haute  
Crie, écume, saute,  
Comme un chien jaloux,  
Sur tes genoux.

Frileuse, arrosée  
Par l'âpre rosée,  
Tu dis : « Viens plus près !  
Car l'air est frais. »

Je souris. Tu penses  
Que les transparences  
De tes yeux subtils  
Ont leurs périls...

Mais d'un bond s'élève  
Le flot sur la grève  
Jusqu'à diviser  
Notre baiser.

Ah! chère inhumaine,  
Tu ris? Je t'emmène.  
Les bois ténébreux  
Sont amoureux!







## ODELETTE INTIME

Lorsque ta pudeur, déliée  
Des ceintures aux nœuds troublants,  
Descend de ta hanche pliée,  
En frisson rose, à tes pieds blancs ;

Lorsque, vaincue, abandonnée  
Aux ruses à ma lèvre en feu,  
Tu t'enivres d'être damnée,  
Et te plains de l'être trop peu ;

---

Lorsqu'enfin dans ta gorge heureuse,  
Moite et se gonflant de désir,  
J'entends roucouler, rauque et creuse,  
La tourterelle du plaisir ;

Sais-tu, chère âme, à quoi je songe,  
Oui, même à l'heure où tout est vain  
Sinon de sentir qu'on se plonge  
Dans la nuit d'un enfer divin,

Je songe (candeur reparue  
De notre printemps enchanté !)  
Au premier baiser, dans la rue,  
Sur votre petit doigt ganté.





## L'ENFANT ET L'ÉTOILE

*A Madame Auguste Dumont.*

Un astre luit au ciel et dans l'eau se reflète.

Un homme qui passait dit à l'enfant-poète :  
« Toi qui rêves avec des roses dans les mains  
Et qui chantes, docile aux hasards des chemins,  
Tes vains bonheurs et ta chimérique souffrance,  
Dis, entre nous et toi quelle est la différence ?

---

— Voici, répond l'enfant. Levez la tête un peu ;  
Voyez-vous cette étoile au lointain du soir bleu ?

— Sans doute !

— Fermez l'œil. La voyez-vous, l'étoile ?

— Non certe. »

Alors l'enfant pour qui tout se dévoile  
Dit en baissant son front doucement soucieux :  
« Moi, je la vois encor quand j'ai fermé les yeux. »





## CHANSON

Je veux, sur un rythme léger  
Comme un parfum de fleurs nouvelles,  
Dire les fleurs de l'oranger  
Et ton sein plus parfumé qu'elles.

Je veux, sur un rythme soyeux  
Comme une soie où le jour glisse,  
Dire les satins précieux  
Et ta peau plus fine et plus lisse.

---

Je veux, sur un rythme envolé  
Comme une aile musicienne,  
Dire la caille dans le blé  
Et ta chanson qui vaut la sienne.

Je veux, sur un rythme poli  
Comme un lac où le ciel se double,  
Dire le lapis-lazuli  
Et tes yeux purs que rien ne trouble ;

Et, sur un rythme féminin  
Comme la vipère onduleuse,  
Dire l'aspic et son venin  
Et ta douceur, mon amoureuse !





## ELLE SEULE

J'ai vu fleurir le sourire  
D'une lèvre en mai !  
Je ne mourrai pas sans dire  
Que je fus aimé.

Que l'œil en pleurs d'une vierge,  
Détourné du ciel,  
A lui sur moi comme un cierge  
Qui s'écoule en miel,

Qu'une odeur de clématite  
Me suit en chemin,  
Pour avoir touché, petite  
Et pâle, sa main,

Que j'ai connu, par la grâce  
De sa bouche en fleur,  
Une ivresse qui terrasse  
Comme une douleur,

Et qu'au fond du minuit sombre  
Où j'eus peur souvent,  
Demandant le jour à l'ombre  
Et ma route au vent,

Enfin j'ai baisé l'aurore  
Sur un front doré,  
Après l'avoir dit encore,  
Je le redirai !

La juvénile chimère  
D'un renom lointain  
S'envole dès le brumaire  
De notre destin.



Puisque, tous, l'ennui nous parque  
    Dans son vil giron,  
A quoi sert d'être Pétrarque,  
    Goethe ou Caldéron ?

Votre fierté s'habitue,  
    Dante, et vous, Bembo,  
A l'espoir d'une statue  
    Sur votre tombeau.

Elle vous laisse, la Gloire,  
    Ce qu'il reste encor  
De soif à qui vient de boire  
    De l'air dans de l'or ;

Et vous faites peu d'estime,  
    Vieux convives las,  
De cette coupe sublime  
    Qui ne grise pas !

Même les belles musiques  
    Aux sons tout-puissants,  
Qui donnent, hyperphysiques,  
    Une âme à nos sens,

Et même les vers augustes,  
Purs et triomphants  
Comme des râles de justes  
Et des voix d'enfants,

Si fiers que, dans les batailles,  
O vaincus d'hier !  
Le clairon des représailles  
Jette un cri moins fier,

Si doux que sous les charmilles,  
Les futurs époux,  
Jeunes hommes, jeunes filles,  
Ont des pleurs moins doux,

Évoquent en vain les flammes  
Des jours révolus,  
Dans les cendres de nos âmes  
Où rien ne luit plus !

Mais une exquise lumière,  
O ma seule amour !  
En glissant de ta paupière  
Fait partout le jour.

Si tu dis une parole,  
Mon cœur, triste et vieux,  
Est plus gai que la corolle  
Des œillets joyeux !

Ta voix est le chant d'un ange  
Sur terre proscrit,  
Et me met, délice étrange,  
Du ciel dans l'esprit !

Que me parle-t-on des gloires ?  
Qu'ils gardent pour eux  
Les travaux et les victoires !  
Je suis amoureux.

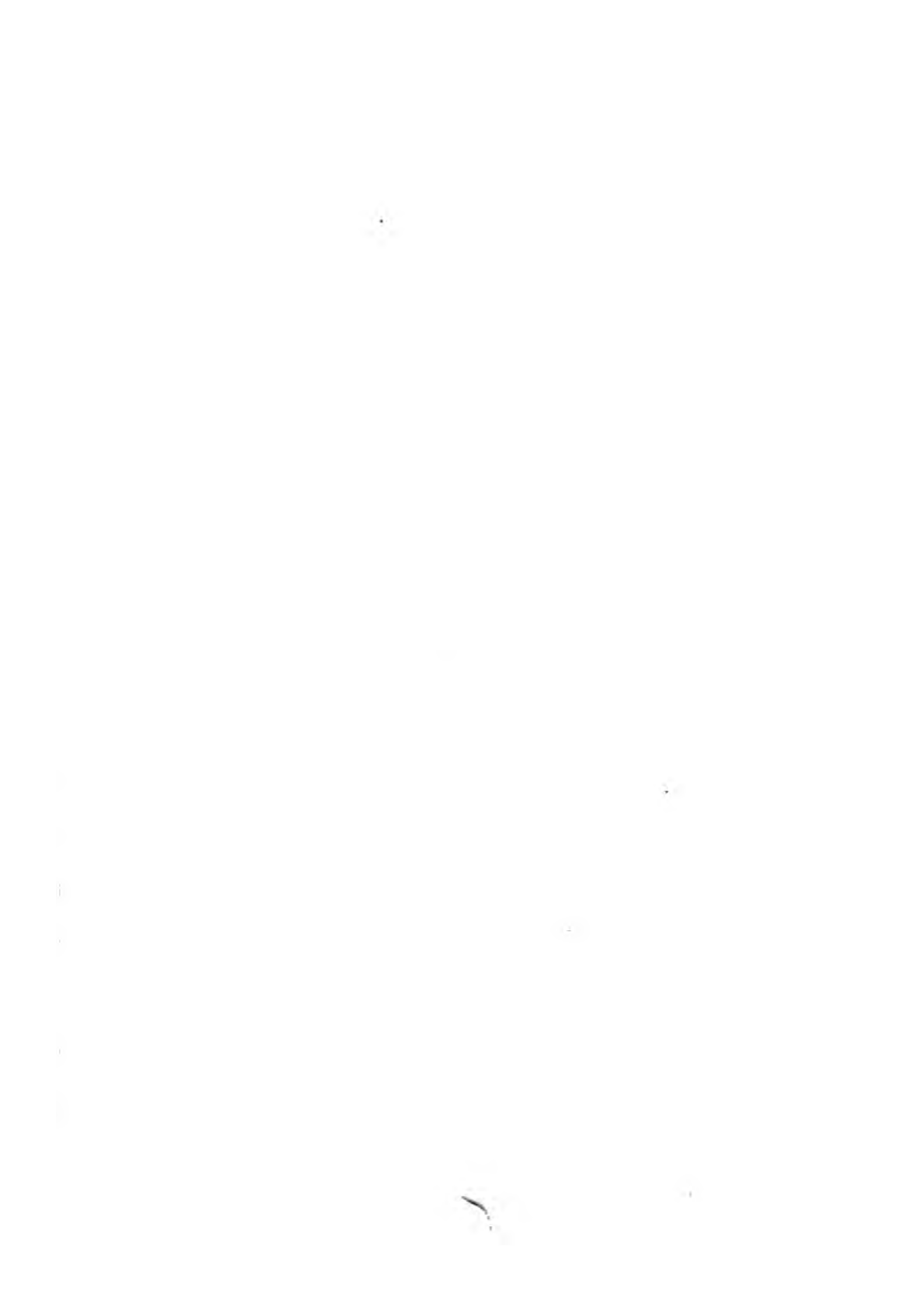
Après les instants funèbres  
Des derniers adieux,  
Où l'homme a peur des ténèbres  
Et doute des dieux,

Sur ma tombe où les couleuvres  
Mèleront leurs nœuds,  
Au lieu du vain nom des œuvres  
Que le temps haineux

Abolit, souille, ou déforme,  
Gravez seulement,  
Afin qu'à jamais je dorme  
Un rêve charmant,

Gravez le cher nom de celle  
Qui m'aima, le nom  
De l'enfant qui, chaste et belle,  
Ne m'a pas dit non !





# Rondels pour Elles

Combien aussi de rêves roses  
Se flétriront?  
Renaîtront-ils, lorsque les roses  
Refleuriront?

JACQUES MADELINE.





## PROLOGUE

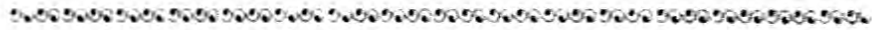
D'une chanson que je ferai  
Tant sera votre âme charmée  
Que Philomèle en la ramée  
Jalousera l'énamouré.

Vos chers yeux d'or je baiseraï,  
Pour prix, et ta gorge pâmée,  
D'une chanson que je ferai  
Tant sera votre âme charmée.

A moins que les vents à leur gré  
Vers plus d'une autre bien-aimée  
N'emportent comme une fumée  
Le volage encens déchiré  
D'une chanson que je ferai.







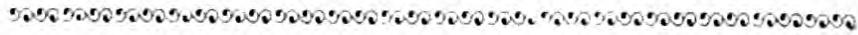
## POUR UNE QUI HÉSITE

Tu veux bien, mais tu ne veux pas,  
Ton œil dit oui, ta main repousse ;  
Pour baiser l'ongle de ton pouce,  
Il a fallu de grands combats !

Si je guette un coin de ton bas  
Sous le volant qui se retrousse,  
Tu veux bien, mais tu ne veux pas ;  
Ton œil dit oui, ta main repousse.

Et cependant, quand, triste et las  
De ces jeux cruels, par secousse  
Je veux partir et me courrouce  
Et prends la porte à grand fracas,  
Tu veux bien, mais tu ne veux pas.





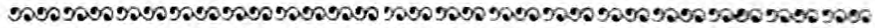
## POUR UNE QUI A RÉSISTÉ

Ne dis point : « J'en suis réchappée ; »  
Je ris de ta rébellion.  
Ils n'ont pas d'ongles de lion,  
Tes courroux d'oiselle attrapée.

Si tu mords, fauvette huppée,  
Crains la peine du talion !  
Ne dis point : « J'en suis réchappée ; »  
Je ris de ta rébellion.

Tu criais, de pudeur drapée :  
« Non ! non ! pas pour un million ! »  
Mais je fus le Pygmalion,  
O mignonne, d'une poupée.  
Ne dis point : « J'en suis réchappée. »





## LE CRI

Pour l'avoir entendu, ce cri  
De ta pudeur enfin brisée,  
J'ai triomphé comme Thésée  
Sur Antiope au flanc meurtri !

Vous avez, en pleurant, souri  
Et rougi, petite épousée,  
Pour l'avoir entendu, ce cri  
De ta pudeur enfin brisée.

Et le bois qui fut notre abri  
A plus de fleurs sous la rosée,  
Plus d'oiseaux, de brise embrasée  
Autour du buisson fleuri,  
Pour l'avoir entendu, ce cri !



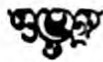


## AVANT, APRÈS

Avant d'aimer, que faisais-tu ?  
Souviens-toi des heures moroses.  
Ce n'étaient que des fleurs, les roses,  
Au temps de ta froide vertu.

Mais, maintenant, ton œil battu  
Y sait voir des bouches écloses.  
Avant d'aimer, que faisais-tu ?  
Souviens-toi des heures moroses.

Dès que ton sein fut dévêtu,  
Ton cœur a compris tant de choses !  
Toutes les robes sont des proses ;  
Le vers vaut mieux, même impromptu.  
Avant d'aimer, que faisais-tu ?





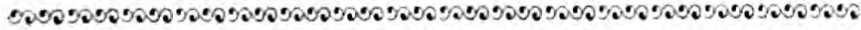
## RIRES ÉTEINTS

Naguère mutine et maligne,  
Juliette rit beaucoup moins;  
La gaité meurt très vite aux coins  
De sa bouche qui se résigne.

Linotte, elle a les airs d'un cygne  
Languissant! Elle a donc des soins?  
Naguère mutine et maligne,  
Juliette rit beaucoup moins.

C'est que l'amour qui nous fait signe  
D'unir nos lèvres sans témoins,  
A la courbe des baisers joints  
Chère bouche! a soumis ta ligne  
Naguère mutine et maligne.





## MIDI, MINUIT

« Juliette, quelle heure est-il ?  
— Midi bientôt, dit la mignonne ;  
Quittons-nous ; ma mère grogonne  
Et fronce au logis le sourcil. »

Moi, j'avais le cœur sur le gril  
Pour ses airs de petite nonne.  
« Juliette, quelle heure est-il ?  
— Midi bientôt, » dit la mignonne.

Mais je baisais encor l'avril  
De sa lèvre où l'amour fleuronne,  
Quand l'étoile, au ciel qui rayonne,  
Scintilla, couleur de beryl !  
« Juliette, quelle heure est-il ? »





## INFÉRIORITÉ DES FLEURS

Puisque les fleurs n'ont qu'un calice  
Tu ne ressembles pas aux fleurs.  
Elles ont en vain les couleurs  
De ta peau blanche et rose, et lisse ;

En vain la gourmande mélisse  
Pour tes parfums prendrait les leurs ;  
Puisque les fleurs n'ont qu'un calice  
Tu ne ressembles pas aux fleurs.

Et moi, fou d'un double délice,  
Je prends en pitié ces voleurs  
De baisers, les vents enjôleurs  
Dont sur les lys le souffle glisse,  
Puisque les fleurs n'ont qu'un calice !





## TENDRESSE DE MONSTRE

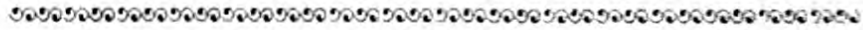
O ma Prospéra! de ta grâce  
Je suis le tendre Caliban;  
J'irai te chercher au Liban  
Des figues et du miel à Grasse.

Les bijoux et l'or qu'il entasse  
Faut-il les voler au forban ?  
O ma Prospéra! de ta grâce  
Je suis le tendre Caliban.

S'il faut, avant que l'on t'embrasse,  
Garder les troupeaux de Laban,  
Donne pour collier ton ruban  
A ce bon loup qui suit la trace  
O ma Prospéra! de ta grâce.







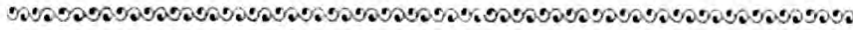
## LA QUÊTE

Puisque vous êtes la quêteuse  
Au temple de l'amour païen,  
Le plus ladre met tout son bien  
Dans l'aumônière quemandeuse.

Hélas ! mon escarcelle est creuse !  
C'est affreux de ne donner rien,  
Puisque vous êtes la quêteuse  
Au temple de l'amour païen.

Pourtant j'ai l'humeur généreuse  
D'un prince ou d'un bohémien...  
Ouvre ton cœur ! j'y mets le mien  
Tout tremblant d'une angoisse heureuse,  
Puisque vous êtes la quêteuse.





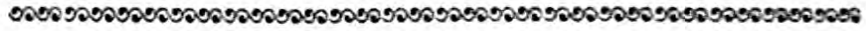
## BOUQUET TRISTE

Toutes les roses du passé  
Me parfument le cœur encore  
D'un lent parfum qui s'évapore  
Comme un chant de cygne blessé.

Captives d'un doux in-pace  
Où nul hiver ne les déflore,  
Toutes les roses du passé  
Me parfument le cœur encore.

Ne prends pas un air courroucé,  
Toi, l'espérance, toi, l'aurore,  
Si ce cœur hélas! qui t'adore  
Mais se souvient, t'offre, lassé,  
Toutes les roses du passé!





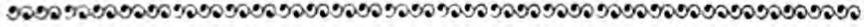
## POUR UNE PETITE POÉTESSE

Sonneuse de sonnets, Thérèse  
N'a pas de rimes qu'en ses vers :  
Ses chers yeux sont deux saphirs verts,  
Et sa lèvre double se baise.

Sa gorge aux deux roses de braise  
Semble deux coupes à l'envers ;  
Sonneuse de sonnets, Thérèse  
N'a pas de rimes qu'en ses vers.

Mais il n'est point, même mauvaise,  
De rime à tous les mots divers :  
Je sais dans un fourré pervers  
Un fraisier qui n'a qu'une fraise,  
Sonneuse de sonnets, Thérèse !





## POUR UNE AUTRE POÉTESSE

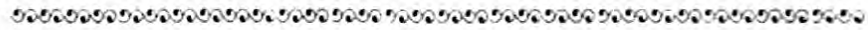
MOINS JEUNE

Veux-tu nous souvenir ensemble  
Et mêler nos tendres ennuis ?  
Tu diras tes amours; et puis  
Je dirai les miens; que t'en semble ?

Prompts comme un cheval qui va l'amble,  
Les chers espoirs se sont enfuis ;  
Veux-tu nous souvenir ensemble  
Et mêler nos tendres ennuis ?

Dans nos cœurs, plus rien ne ressemble  
Aux extases des belles nuits;  
Ils ont peu de ciel, les vieux puits,  
Bien qu'une étoile encore y tremble.  
Veux-tu nous souvenir ensemble ?





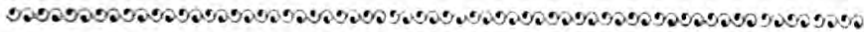
## POUR UNE QUI EST ENDORMIE

Dans les bouillons de mousseline  
Coulent tes cheveux de soleil ;  
Le bout d'un sein, aux fleurs pareil,  
Rose, écarte un peu la maline.

Sur son drageoir, l'ara s'incline  
Comme pour guetter ton réveil ;  
Dans les bouillons de mousseline  
Coulent tes cheveux de soleil.

De sa patte noire, câline,  
Qui n'alarme pas ton sommeil,  
Il prend le bout du sein, vermeil,  
Et le mord comme une praline  
Dans les bouillons de mousseline.



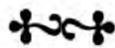


## POUR LA MÊME, RÉVEILLÉE

Le sang d'une mère fendue  
A rougi la ronde pâleur :  
Vous chassez l'oiseau querelleur  
Qui, trop heureux ! vous a mordue.

Cette faveur n'était point due  
A qui n'en sait point la valeur.  
Le sang d'une mère fendue  
A rougi la ronde pâleur.

A mon cou doucement pendue  
Vous pleurez presque de douleur...  
Mais moi, sur de la neige en fleur,  
Je bois d'une lèvre éperdue  
Le sang d'une mère fendue.





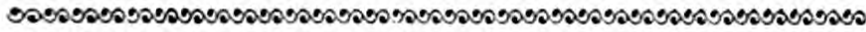
## POUR UNE BELLE DÉVOTE

Les pieds nus, nous irons à Lourde,  
En chantant de pieux refrains ;  
Ce n'est qu'au dire des flandrins  
Que le miracle est une bourde.

La douce Vierge n'est point sourde  
Aux prières des cœurs sereins :  
Les pieds nus, nous irons à Lourde  
En chantant de pieux refrains.

Bien que la fatigue soit lourde,  
Nous serons d'heureux pèlerins  
Si vos bras me ceignent les reins  
Et si votre bouche est ma gourde.  
Les pieds nus, nous irons à Lourde.





## POUR UNE QUI AIME TROP

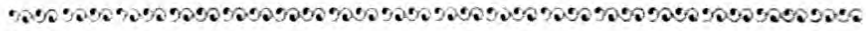
Je suis le merle, oiseau siffleur,  
Vous êtes la petite branche ;  
Moi, jaune et noir, vous, verte et blanche,  
Moi, plein de chants, vous, toute en fleur.

Je t'offre mon rire enjôleur,  
Donne-moi ta rose en revanche ;  
Je suis le merle, oiseau siffleur,  
Vous êtes la petite branche.

Mais si quelque ouragan hurleur  
Emportait, légère avalanche,  
Les roses du rameau qui penche,  
Ne compte pas sur ma douleur :  
Je suis le merle, oiseau siffleur.







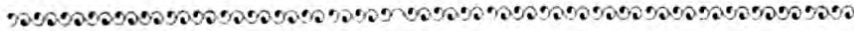
## POUR UNE QUI N'AIME PAS ASSEZ

Il n'est que d'heureux lendemains  
Après les heureuses journées.  
J'ai baisé vos lèvres damnées  
Au temps des lys et des jasmins ;

J'ai baisé vos coupables mains  
Au temps des pervenches fanées :  
Il n'est que d'heureux lendemains  
Après les heureuses journées.

Si l'amour, par d'autres chemins,  
Vous mène à d'autres hyménées,  
Je sais des bouches adonnées  
Au bonheur des tendres humains ;  
Il n'est que d'heureux lendemains.





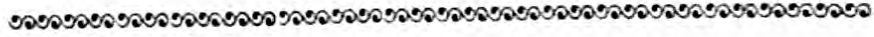
## SUR LE BALCON

Voisine, votre petit singe  
Trop souvent vous baise, à mon gré.  
Vous avez le chignon doré  
Comme les Gretchen de Thuringe ;

Je vois vos seins — de quoi me plains-je ? —  
Gonfler le peignoir bien tiré ;  
Voisine, votre petit singe  
Trop souvent vous baise, à mon gré.

Ah ! le sournois ! Il a fourré,  
Entre vos jeunes seins de sphinge,  
Son joli museau sous le linge...  
Croyez qu'un jour j'étranglerai,  
Voisine, votre petit singe.





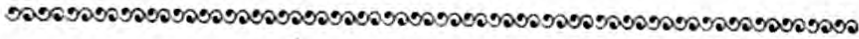
## LA SERVANTE

La belle servante d'auberge  
Bien en chair, aux dents de carlin,  
D'un bras tanné par l'air salin  
Verse à boire aux gars sur la berge.

Sa gorge où l'amour se goberge  
A pour enseigne un fichu plein ;  
La belle servante d'auberge  
Bien en chair, aux dents de carlin !

Et moi, las du baiser câlin,  
Jusqu'à l'heure où l'aurore émerge  
J'aime, sous des rideaux de serge,  
Dans des draps qui sentent le lin,  
La belle servante d'auberge.





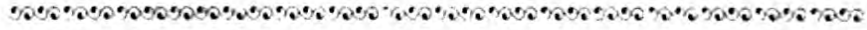
## LE BEAU COSTUME

— Chez l'ambassadrice d'Espagne  
Irez-vous voir le fandaño  
En Esméralda de Hugo,  
En Indienne aux guêtres d'alpague ?

En Gipsy qui bat la campagne  
Et montre les seins tout de go,  
Chez l'ambassadrice d'Espagne  
Irez-vous voir le fandango ?

— Non. En princesse du Congo  
Qu'un troupeau de noirs accompagne.  
— Eh ! quel est ce costume ? — Un pagne.  
— Diantre ! on aura le vertigo  
Chez l'ambassadrice d'Espagne !





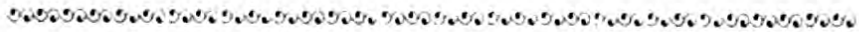
## SOMMEIL D'ÉPOUX

Les maris sont de bons dormeurs ;  
Ne crains pas que le tien s'éveille,  
Et laisse éclore la merveille  
De tes lèvres aux miels charmeurs.

Donne au plus épris des rimeurs  
Cette double rime vermeille !  
Les maris sont de bons dormeurs ;  
Ne crains pas que le tien s'éveille.

Au bruit des baisers dont je meurs  
Dans une extase non pareille,  
Il rêve entendre les rumeurs,  
Sur son nez, d'une vague abeille ;  
Les maris sont de bons dormeurs.





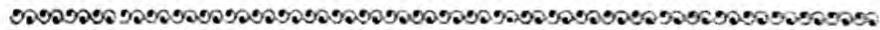
## POUR MADAME LA MARQUISE

Nous danserons une gavotte  
Sur un très vieux air de Lulli;  
A ce passé noble et joli  
Votre jeune grâce est dévote.

Plus d'une âme aujourd'hui vivote  
Dans un spleen affamé d'oubli;  
Nous danserons une gavotte  
Sur un très vieux air de Lulli.

Tandis que, sans nul patchouli,  
La virago qui fut Javotte  
Fait des lois, crie aux armes, vote  
Pour que l'amour soit aboli,  
Nous danserons une gavotte !





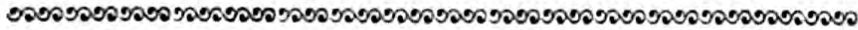
## LA PETITE FILLE ET LES MARTINETS

« Je le sais, dit-elle, fort bien,  
« Bleus martinets des cheminées,  
« Que les nids sont pleins d'hyménées  
« Dans les fourrés de Saint-Gratien.

« Que dans le souffle aérien  
« Rôle une odeur de graminées,  
« Je le sais, dit-elle, fort bien,  
« Bleus martinets de cheminées ! »

Puis, en desserrant le lien  
Des batistes enrubannées  
Où fleurit, rose, une ombre, un rien,  
« Que les églantines sont nées  
« Je le sais, dit-elle, fort bien ! »





## L'INGÉNUË

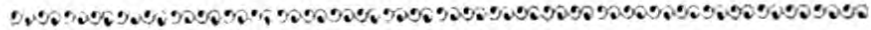
Au couvent de Sainte Vesta  
Où l'innocence est très farouche,  
L'Abbesse ouvre, sur un piédouche,  
L'Évangile que Dieu dicta.

Sans en perdre un seul iota  
On écoute, un doigt sur la bouche,  
Au couvent de Sainte Vesta  
Où l'innocence est très farouche.

« La jeune fille, sur sa couche,  
Pâle, dormait. On s'écarta,  
Et Jésus la ressuscita.  
— Combien de fois? » dit sœur Nitouche  
Au couvent de Sainte Vesta.







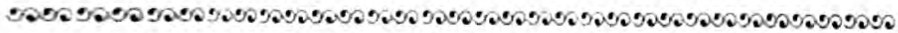
## LA STATION DE CYTHÈRE

Quand le train fait halte à Cythère,  
— Alcôve ! deux heures d'arrêt ! —  
Le poète, cœur toujours prêt,  
Dit : « Viens, mignonne ! » et saute à terre.

Son amour fût-elle adultère,  
Ne croyez pas qu'il dormirait  
Quand le train fait halte à Cythère,  
— Alcôve : deux heures d'arrêt ! —

Mais, malgré l'espoir qui leurrait  
L'épouse au sommeil moins austère,  
Maint voyageur, banquier, notaire,  
Ronfle de plus belle, il paraît,  
Quand le train fait halte à Cythère.





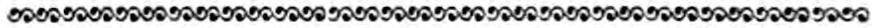
## PRINTEMPS TRISTE

La seule branche de lilas  
Que nous ayons cueillie ensemble,  
Se fane sous ma lèvre, et tremble,  
Pareille à mon pauvre cœur las.

Elle ne refleurira pas,  
Puisqu'à mon cœur elle ressemble,  
La seule branche de lilas  
Que nous ayons cueillie ensemble.

Pourtant, sous l'abri clair du tremble,  
Quand s'ouvrent tant de fleurs là-bas  
Et tant d'autres lilas, hélas !  
C'est toujours elle qui me semble  
La seule branche de lilas !





## POUR AUCUNE

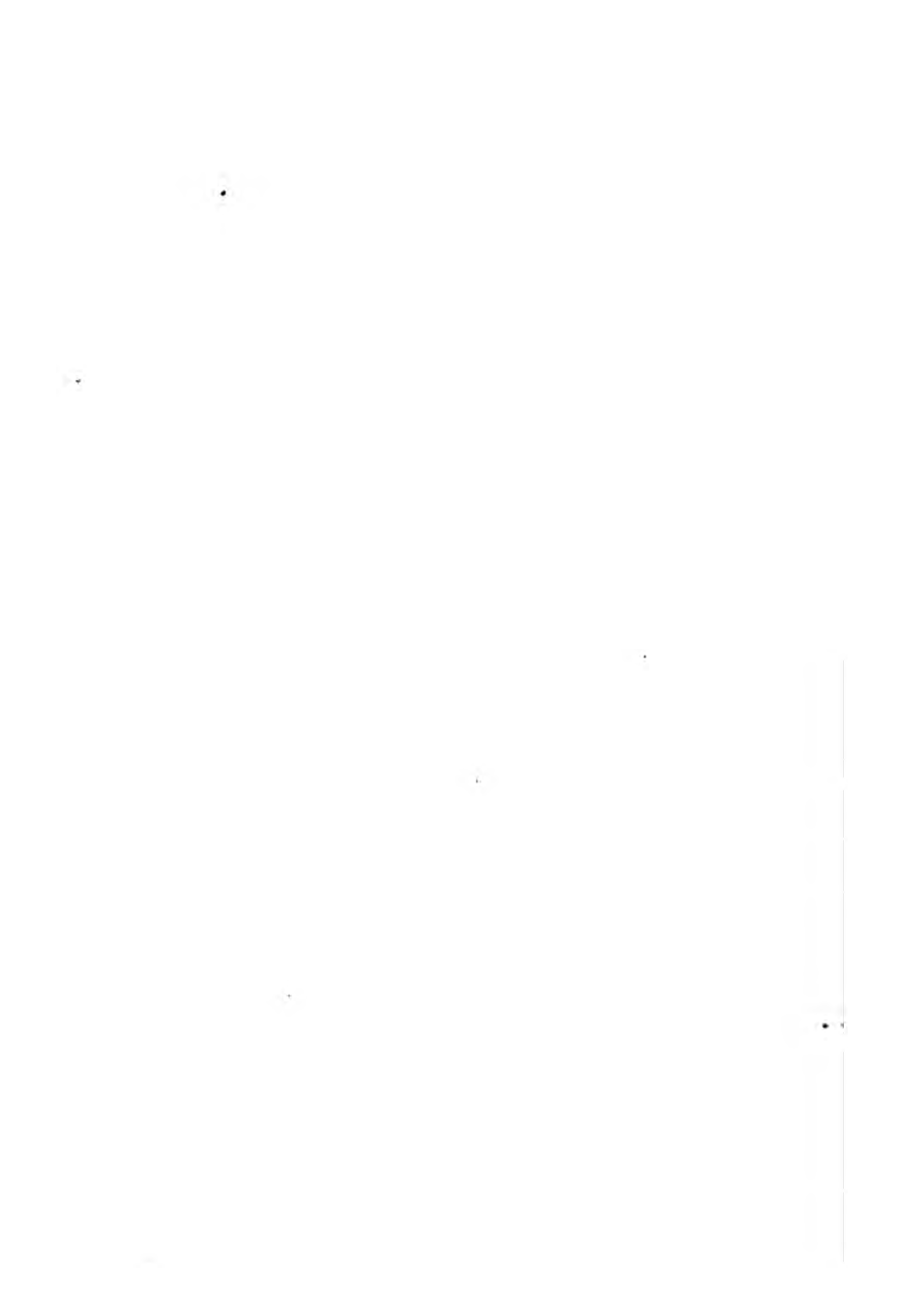
Ariel! verse du vin rose  
Dans la coupe froide d'un lys!  
Ce vin, la bouche des Phyllis  
Ne le vaut pas, même déclose;

Cette coupe où le jour se pose  
Vaut le hanap d'or du roi d'Is;  
Ariel! verse du vin rose  
Dans la coupe froide d'un lys!

Pour me guérir de la névrose  
Qui me tient quatre jours sur dix,  
(O Vénus! maudit soit ton fils!)  
Il n'est pas de meilleure chose :  
Ariel! verse du vin rose!



## Pièces Datées





## ODELETTE GUERRIÈRE

{ DÉCEMBRE 1870 }

Si j'ai la mine un peu hautaine  
En ces jours de deuil et d'horreurs,  
C'est qu'on l'a nommé capitaine  
Dans un bataillon d'éclaireurs.

Ma meilleure amie en enrage :  
Son mari n'est que caporal,  
Mais je souris du commérage  
Avec un dédain martial.

Il est parvenu sans entrave  
A ce haut point d'avancement  
Parce qu'il était le plus brave,  
Comme il était le plus charmant.

Certes, quand il a pris les armes,  
J'avais le cœur bien anxieux ;  
A force de verser des larmes,  
J'ai rougi le bord de mes yeux ;

Mais, n'importe, j'ai dit : « Qu'il parte ! »  
Bien que née au quartier d'Antin,  
J'ai le cœur des femmes de Sparte  
Sous mon corsage de satin.

Quoiqu'il me laissât éplorée  
Et craignant de ne plus le voir,  
J'étais fière d'être adorée  
De qui préférait son devoir.

Puis il porte avec tant de grâce  
L'uniforme aux belles couleurs,  
Où son grand sabre s'embarrasse,  
Qu'il faisait sourire mes pleurs.

Au képi rouge qu'on incline  
D'un air vainqueur, sur le côté,  
J'ai cousu moi-même, câline,  
Le triple filet argenté.

En me donnant des airs farouches,  
Mais qui demeureraient élégants,  
J'ai touché ses noires cartouches,  
Sans avoir peur, du bout des gants ;

Et lui, qui part pour les armées,  
Riait de mes airs aguerris,  
En baisant mes mains parfumées  
De poudre et de poudre de riz.

J'aurais été jusqu'à le suivre,  
Vivandière, s'il eût fallu,  
Et prête à ne pas lui survivre !  
Le jaloux ne l'a pas voulu.

Il objectait qu'au corps de garde  
Les gens tiennent des propos fous,  
Et que, belle, on vous y regarde  
Parfois avec des yeux trop doux.



Mais je n'ai pas peur qu'il m'oublie,  
Car il a du moins emporté  
Un portrait où je suis jolie  
Et qu'il ne trouve pas flatté.

D'une périlleuse aventure  
Plus d'un revint sauf et vainqueur,  
A cause d'une miniature  
Ferme entre la balle et le cœur.

Reviendra-t-il ? heures affreuses !  
La canonnade est sans pitié  
Pour les plaintives amoureuses  
Que son bruit seul tue à moitié.

Dieu ! si quelque jour à ma porte,  
S'arrêtait, présage accablant,  
La triste voiture qui porte  
Une croix rouge sur fond blanc !

Le front pâle, la lèvre inerte  
Et l'œil clos comme lorsqu'on dort,  
Si, par la portière entr'ouverte,  
Il m'apparaissait mourant, mort !

---

Tu mens, tu mens, chimère noire,  
Qui me tortures trop souvent !  
Au jour joyeux de la victoire  
Je le reverrai bien vivant,

Fier de son poudreux uniforme  
Et m'apportant, présent exquis,  
Quelque casque prussien, énorme,  
Que sa valeur aura conquis !

Je mettrai cet objet morose  
Dans le boudoir aux rideaux sourds  
Où de silence et d'ombre rose  
Est fait le nid de nos amours.

Lourd devant la glace légère,  
Le faite égayé d'un pompon,  
Il ornera mon étagère  
Entre deux vases du Japon.

Et, pour humilier la guerre  
Dont j'eus le cœur si tourmenté,  
Dans ce casque effrayant naguère,  
Maintenant contrit et dompté,

Nous cacherons les amulettes  
De notre amour, billets, cheveux,  
Et le bouquet de violettes  
Qui t'a fait mes premiers aveux !





## COMPLIMENT AU GRAND-PÈRE

(26 FÉVRIER 1881)

Nous sommes les petits pinsons,  
Les fauvettes au vol espiègle,  
Qui viennent chanter des chansons  
A l'aigle.

Il est terrible, mais très doux !  
Et, sans que son courroux s'allume,  
On peut fourrer la tête sous  
Sa plume.

Nous sommes, en bouton encor,  
Les fleurs de l'aurore prochaine  
Qui parfument la mousse d'or  
Du chêne.

Il lutte avec les vents hurleurs,  
Mais sa peur, sous l'assaut du gouffre,  
C'est qu'à ses pieds l'une des fleurs  
N'en souffre.

Nous sommes les petits enfants  
Qui viennent, gais, vifs, heureux d'être,  
Fêter de rires triomphants  
L'ancêtre.

Si Jeanne et Georges sont jaloux,  
Tant pis pour eux, c'est leur affaire...  
Et maintenant, embrassez-nous,  
Grand-père !





## L'ENFANT ET L'ÉTOILE

(27 FÉVRIER 1882)

Dans un seau d'eau noir et très clair  
Un enfant voyait une étoile  
Qui, toute petite, avait l'air  
D'un beau diamant sous un voile.

« Ah ! cria l'enfant, je la veux ! »  
Et, dans la jupe maternelle,  
Tout en pleurs, il prit aux cheveux  
Et cassa son polichinelle.

Victor Hugo passait, très doux.  
Il considéra le désastre  
Et dit : « Pourquoi refusez-vous  
A ce petit garçon cet astre ? »

La mère dit : « Je ne peux pas,  
Comme les fleurs de ma fenêtre,  
Cueillir Mars ou Vénus, là-bas...  
— Attendez un peu », dit le Maître.

Il alla trouver le bon Dieu  
Qui pour tente a la belle toile  
De l'immense firmament bleu,  
Et lui dit : « Donnez-moi l'étoile.

— Je ne peux pas, dit le bon Dieu ;  
Cela me créerait des affaires :  
Chaque astre est une note en feu  
Dans le concert parfait des sphères ! »

Victor Hugo, musicien  
Sans passion, dit : « Père unique,  
On ne s'apercevra de rien  
Dans l'immense boîte à musique.

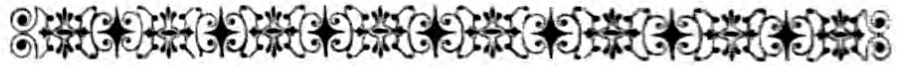
---

Et c'est pour un petit enfant !  
— Me la rendra-t-il ? — certe ! — intacte ?  
— J'en répons. » Le Maître, au levant,  
Cueillit l'étoile après ce pacte,

Et vers l'enfant pressant le pas  
A travers les divins espaces,  
« Tiens ! » lui dit-il, et puis, tout bas :  
« Dis que c'est moi, — si tu la casses ! »







## LE 14 JUILLET

### I

En chemise, et son fin pied rose  
Entré dans la mule à demi,  
Rose met à la vitre close  
Ses yeux voilés d'avoir dormi.

Pleuvra-t-il? Sur les cheminées  
Où les moineaux cessent leurs jeux,  
Pèsent les brumes rechignées  
D'un morne matin orageux.

En voyant les nuages ternes,  
Lourds comme d'immenses flocons,  
Rose, triste, songe aux lanternes  
Véniennes des balcons.

Il pleuvra ! Les guirlandes frêles  
Dont l'eau ternit les fins papiers  
Pendront comme les belles ailes  
De mille oiseaux estropiés.

Sous le vent et les larges gouttes,  
Ballons rouges, vivantes fleurs,  
Vos clartés se faneront toutes  
Comme des yeux mouillés de pleurs !

Et le chapeau frais, idyllique,  
Tout muguet, que tu fis charmant  
Pour honorer la République  
Et pour mieux plaire à ton amant,

Sur ta blonde tête odorante,  
Pauvre Rose au cœur déchiré,  
Sera comme la fleur mourante  
D'un féérique arbuste doré !

Il te monte aux yeux une larme ;  
Mais l'amant vient, à pas de loup,  
Et sur l'œil mouillé qui le charme  
Il met sa lèvre, tout à coup !

Puis d'un doigt où brille la bague  
Que tu lui donnas, l'autre été,  
Il te montre une lueur vague  
Dans le ciel de brume ouaté.

Le toit d'en face s'ensoleille,  
Et voici — c'est bientôt midi —  
Que l'immense gloire vermeille  
De la lumière a resplendi !

Pendant que l'amoureux vous baise,  
Et vous baise, et vous baise encor,  
Lèvres où mûrit une fraise,  
Cheveux où s'allume de l'or,

Rose, au chapeau frais, idyllique,  
Tout muguets, qu'elle fit charmant  
Pour honorer la République  
Et pour mieux plaire à son amant,

---

Songe dans son âme charmée,  
Et, renversant la tête un peu,  
Sous le jour et l'amour pâmée,  
Sourit au souriant ciel bleu !

## II

Vers les Chatous et les Versailles  
Où les gargotes, par milliers,  
Pourraient mettre sur leurs murailles  
Cette enseigne : « A la Brinvilliers ! »

Vers la plage où, dans les flots rudes  
Que tourmentent les vents corneurs,  
Les plus belles et les plus prudes  
Estiment les bras des baigneurs ;

Et vers les casinos alpestres  
Où les dupes taillent un bac  
Tandis que d'infâmes orchestres  
Pleurent les polkas de Farbach ;

O gandins, gommeux et cocottes,  
Gens de Longchamps ou du Grand Prix,  
Faux grands seigneurs, fausses mascottes,  
Hylang-hylang, poudre de riz ;

Prenez les trains ou les voitures  
Selon les lieux où vous irez ;  
Je vous accorde les fritures  
Et la rive et les monts sacrés !

Mais moi, parmi la foule heureuse  
Qui rit et chante sans repos,  
Je vais avec mon amoureuse  
Sous les lueurs et les drapeaux.

J'ai la force d'aimer la foule  
Effrénée, avec ses grands cris :  
Étant la mer, elle a la houle ;  
Elle a la joie, étant Paris !

Sous les flottantes arrogances  
Des drapeaux, brillez, lampions !  
La République a ses vacances ;  
A bas la classe ! à bas les pions !

---

Mon balcon reluit comme un rose  
Incendie où brûlent des fleurs ;  
Être morne, c'est de la prose ;  
Je mets en vers les trois couleurs !

Rose, ma mignonne, est à l'aise  
Dans le fracas des carrefours ;  
Elle chante la Marseillaise,  
Je dis : « Je t'aimerai toujours. »

Elle est patriote et jolie,  
Grave sous sa blonde toison ;  
Avec la déesse Folie  
On fait la déesse Raison.

Sur les pavés, aux cris du cuivre,  
Dans le forcené tournoiment  
De la foule heureuse de vivre,  
Nous valserons éperdument,

Étonnant de la joie humaine  
Le ciel auguste plein de feux  
Qui, sous la chandelle romaine,  
A des astres verts, d'or, et bleus !

Puis, las enfin, dans notre chambre  
Chaude et pleine de doux attraits,  
Où tes vingt ans font un décembre  
De neige rose et de lys frais,

Nous rentrerons, âmes ravies,  
Et tandis que, dans nos chers draps,  
Mêlant nos cœurs, mêlant nos vies,  
Je m'étendrai, tu t'étendras,

Sous les ténèbres embrasées  
Des grands cieux à peine apaisés,  
Le jet des dernières fusées  
Fêtera nos premiers baisers !





## TABLE

### *Intermède :*

	PAGES
Matinée de Printemps.....	5
Les Princesses.....	14
Éloge du Rire.....	16
Les deux Pages.....	17
A Celle que je n'aime pas.....	21
A Jacques Madeleine.....	26
L'Amazone.....	28
La Chanson du jeune Hiver.....	30
Chanson.....	35
Pendant l'attente.....	37
Nid d'Hiver.....	39
Les cheveux de Dalila.....	41
Le Rêve de Tantale.....	43
Calligraphie.....	45
Triptyque.....	47
Chaîne brisée.....	51



Chanson pour Jeanne .....	53
Insolvabilité .....	55
Après le Bain .....	57
Odelette intime .....	62
L'Enfant et l'Étoile .....	64
Chanson .....	66
Elle Seule .....	68

*Rondels pour Elles :*

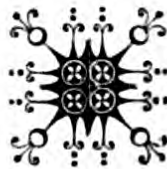
Prologue .....	77
Pour une qui hésite .....	78
Pour une qui a résisté .....	79
Le Cri .....	80
Avant, Après .....	81
Rires éteints .....	82
Midi, Minuit .....	83
Infériorité des Fleurs .....	84
Tendresse de Monstre .....	85
La Quête .....	86
Bouquet triste .....	87
Pour une petite Poétesse .....	88
Pour une autre Poétesse, moins jeune .....	89
Pour une qui est endormie .....	90
Pour la Même, réveillée .....	91
Pour une belle Dévote .....	92
Pour une qui aime trop .....	93
Pour une qui n'aime pas assez .....	94
Sur le balcon .....	95
La Servante .....	96
Le beau Costume .....	97
Sommeil d'Époux .....	98

---

Pour Madame la Marquise .....	99
La Petite fille et les Martinets.....	100
L'Ingénue.....	101
La Station de Cythère.....	102
Printemps triste.....	103
Pour aucune.....	104

*Pièces datées :*

Odelette guerrière.....	107
Compliment au Grand-Père.....	113
L'Enfant et l'Étoile.....	115
Le 14 Juillet.....	118







# Les Poésies de Catulle Mendès

*Nouvelle Édition*

Augmentée de soixante-douze Poèmes inédits

FORMENT SEPT VOLUMES :

*Philoméla.*

*Sérénades. — Pagode.*

\* *Soirs moroses.*

\* *Contes épiques.*

\* *Hespérus.*

\* *Intermède.*

\* *Le Soleil de minuit.*

PRIX DE CHAQUE VOLUME : **1** FR.

Chaque volume est précédé d'une Note bibliographique indiquant les précédentes éditions de l'ouvrage et les Poèmes nouveaux dont il est augmenté.

Les titres marqués ci-dessus d'un astérisque sont ceux des volumes déjà parus.

Il est tiré, de chaque volume, cinquante exemplaires sur papier du Japon (prix : 5 fr.)

---

*Imprimé chez A. Lavier, 14, rue Séguier, à Paris.*

LES POÉSIES DE CATULLE MENDÈS

*Nouvelle Édition*

AUGMENTÉE DE SOIXANTE-DOUZE POÈMES INÉDITS



*Le*

*Soleil de Minuit*



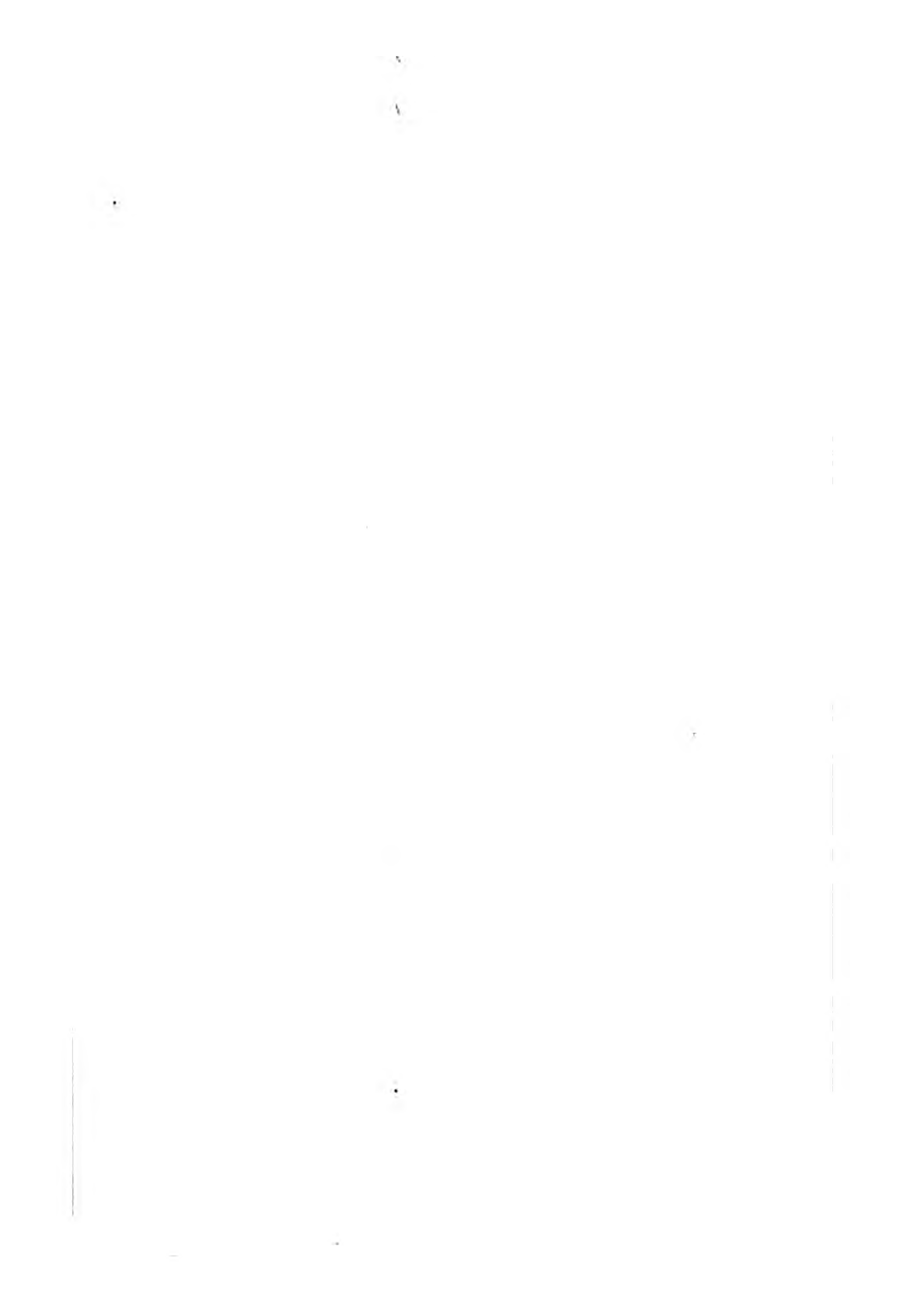
PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

*28 bis, Rue de Richelieu*



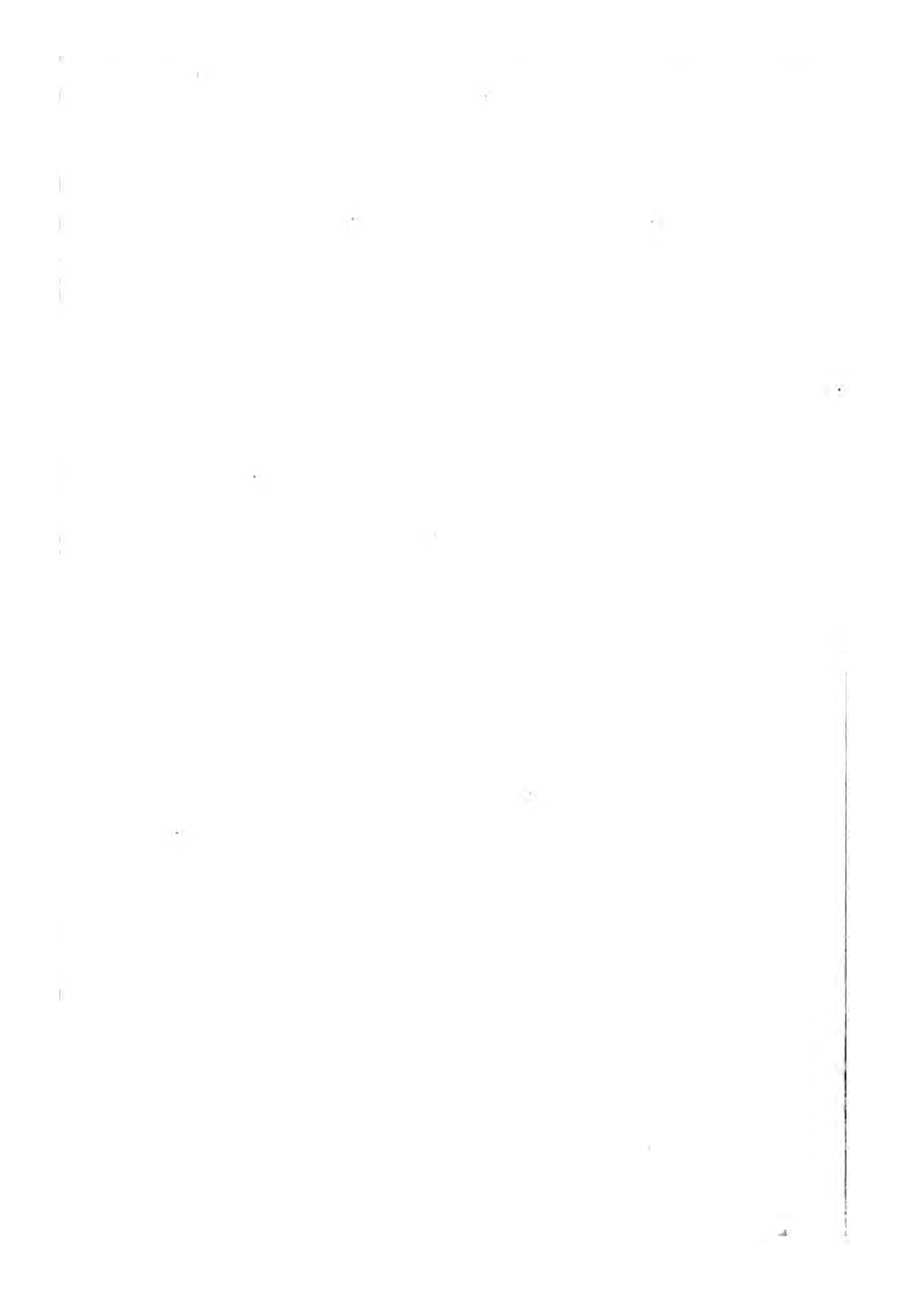
M DCCC LXXXV













Handwritten text, possibly a signature or initials, located in the upper right corner of the page.



